

# APOSTASIE

*Un roman de*

*Pierre Dumoncel*

EDITIONS  VERBATIM

# APOSTASIE

Gaby a changé d'horizons !

Le Cotentin a remplacé le Luberon, à l'inverse de son cœur dont l'ancrage semble s'affirmer... En revanche, il a gardé cet humour acerbe qui lui permet de décortiquer l'actualité du jour, et d'assumer les difficultés bien particulières de sa nouvelle vie de couple...

*Apostasie* raconte les cinq années qui ont suivi *Tranche de vie*.

Même ton, mêmes indignations, mêmes éclats de rire. L'auteur s'en donne à cœur joie pour nous faire traverser les années de crise d'une époque un peu folle.



9 782954 621302





## APOSTASIE

## DU MÊME AUTEUR :

SENS DESSUS DESSOUS, Mots'Arts Éditions, 2012

TRANCHE DE VIE, Artim Éditions, 2011

LA MARCHE DU SIÈCLE, Artim Éditions, 2011

TRANCHE DE VIE (1<sup>ère</sup> édition), AParis, 2010

Pierre DUMONCEL

# APOSTASIE

Roman

EDITIONS  VERBATIM

Photo couverture : Pierre Dumoncel

Tous droits de traduction, de reproduction et  
d'adaptation réservés pour tous pays

©Editions Verbatim, 2013  
<http://editionsverbatim.fr>

Le charme opère au fur et à mesure de notre lente progression. Le soleil, encore vif et chaud, ne laisse pas encore entrevoir l'atmosphère éthéré du spectacle final.

Lentement, l'océan se rétrécit à la fréquence rapprochée des majestueux dômes volcaniques qui perlent son espace enfin canalisé. Chaque mètre gagné découvre un angle de vue nouveau qui fait de chaque instant l'unique émoi d'une exceptionnelle destination.

La baie de Rio est là, devant nous, tel un chapelet désarticulé, dont la lumière aux reflets d'argent commence à empourprer les furtifs nuages cotonneux.

L'ambiance change. Le soleil, bas, se joue de ces pitons rocheux, et le navire, par sa paresseuse approche, fait soudain surgir le *Corcovado* de sa brève torpeur ombragée. Comme au théâtre, les feux de la rampe s'illuminent en technicolor. Un éclairage laiteux trahit les lignes fières des *morros*; il enveloppe leur coupole et adoucit leur silhouette, soustrayant au tableau toute notion de relief.

Je lis dans les yeux d'Eva que quelque chose se passe.

Le bateau pénètre dans la toile, et se fond imperceptiblement au crépuscule naissant, un peu comme un objet disparaît dans les sables mouvants.

Elle a bien compris qu'il n'est pas de mots pour décrire un tel état de choc.

Je me rappelle alors, qu'en plus de l'inestimable raison pour laquelle nous sommes là, elle avait, avant notre départ, vérifié par trois fois que notre périple l'affranchirait d'une bonne partie de ses rêves.

L'équateur en était un !

- Tu m'aimes ?

Confortablement installée contre mon épaule gauche, les yeux perdus dans la nuit constellée de scintillements flamboyants, Eva, dont le corps se tasse inexorablement sur son fauteuil en résine mordoré, semble prendre le ciel à témoin de son bien-être spontané. La nuit douce d'une chaude journée, délicieusement commencée sur les contreforts herbacés d'une immense plage au sable fin, ponctuée dans la sérénité la fin de l'été des vacanciers. C'est le 15 août..., sans doute l'unique soirée dont la température aux contraintes septentrionales accorde son indulgence à l'observation confortable des étoiles. L'exceptionnelle transparence du ciel borne

clairement l'horizon par la multiplicité des astres apparents ; une coupole géante de guirlandes lumineuses semble nous protéger, tout en ôtant définitivement tout espoir d'échapper à l'angoissante notion d'enfermement.

- Le poète a dit : « Aujourd'hui plus qu'hier, et bien moins que demain... », répondis-je.

Eva sourit.

- Et le profane, qu'en retire-t-il ?

- J'aime assez le discours d'Aristophane, dans le banquet de Platon...

Là, elle éclate carrément de rire.

- Bien vu. Tu m'as bien eue avec tes subterfuges élitistes.

- Vous, les filles, il vous faut constamment du concret ; une parabole n'a aucun crédit à vos yeux. Mais sais-tu, au moins, ce que dit Aristophane ? Il explique qu'au commencement les êtres naissaient mâle-femelle, mâle-mâle, ou femelle-femelle (tu noteras, au passage, l'extrême tolérance que cela révèle). Puis Zeus, pour les punir, les a coupés en deux. Et, depuis, chacun ne cesse de courir après sa moitié !

Un ange passe.

- Merci, chéri.

- Tu es ma muse.

Elle réfléchit un instant, puis lance dans un grand éclat de rire :

- Et toi, tu es ma corne !

Pelotonnés l'un contre l'autre, la tête bien calée à l'arrière du dossier, nos yeux ébahis sont comme hypnotisés par le spectacle naturel de la nuit. Parfois, une boule de feu déchire le ciel et semble nous choisir pour cible avant de se désintégrer miraculeusement au dernier moment. La température fraîchit sensiblement, activant son odeur pénétrante, la chouette hulotte fait entendre son hululement caractéristique, et une indéfinissable sensation d'éternité envahit nos corps engourdis.

- As-tu fait un vœu ? me demande Eva.

- Ouais, et je compte bien qu'il se réalise...

- Est-ce que ça multiplie les chances si c'est le même que le mien ?

- Forcément ! On est deux à croire que ça peut marcher...

- Quand je regarde les étoiles, j'ai la curieuse perception d'appartenir à une autre dimension, mais pas de façon énigmatique, non, au contraire, presque comme des souvenirs qui rassurent et confortent l'avenir.

- Ce n'est pas vraiment surprenant, tu sais. Qu'est-ce que tu fais quand tu regardes les étoiles ? Tu ne fais que contempler le passé ! Mais, contrairement à toi, moi ça me perturbe. J'ai encore du mal à admettre que je regarde des points lumineux qui, pour beaucoup, n'existent plus depuis des années.

Eva quitte des yeux la Grande Ours, tourne délicatement la tête vers moi et, m'examinant d'un air qui eût pu paraître moqueur à tout autre que moi, me renvoie à mes présomptueux apophtegmes :

- « La vie est un bien perdu quand on n'a pas vécu comme on aurait voulu ! ».

Tout concourt le lendemain à faire de ce jour sans soleil la fin prématurée d'une saison qui, la veille encore, promettait de durer. Le ciel couvert n'affiche aucun souvenir de son éclatante nuitée, et ne laisse pas entrevoir l'espoir d'un changement soudain. La RN 13, désertée, n'a plus les allures vagabondes des jours précédents, et c'est en passant devant le cimetière allemand que mes essuie-glaces s'ébrouent, comme par respect pour ces victimes que la haine a trop longtemps associées à la folie meurtrière. Je prends alors conscience de ma totale absence de concentration, et emprunte la première sortie pour faire demi-tour...

Le parc des Marais du Cotentin est un fabuleux endroit, et j'y travaille avec Tom, qui est devenu mon meilleur ami. Ensemble, nous faisons du bon boulot et on se marre tellement que nous faisons encore partie de ces extra-terrestres qui ne vont pas travailler à reculons.

Tom, il fonctionne comme moi ; faut pas l'emmerder, et il cultive l'humour comme d'autres cultivent leur jardin. Notre amitié date de ce jour où, une semaine après mon embauche, il est intervenu subrepticement dans une conversation que j'entretenais avec Romain, le comptable, devant la machine à café. J'étais à l'époque plongé en plein bricolage et, alors que ce dernier - répondant à une de mes questions sur l'utilisation des outils les mieux adaptés - m'avait répliqué : « les ciseaux à bois », le visage de Tom s'était éclairé, et, de son air malicieux, il avait lancé, goguenard : « les chiens aussi » !

Pas mal !

Car Tom, il faut le savoir, est un Roastbeef. Débarqué à Cherbourg un beau jour de mai 1998, il était censé y passer un week-end touristique. Le premier jour, il n'a rien vu, les vapeurs d'alcool ayant obstrué tous ses sens ; et le deuxième, il a rencontré Marie... Il n'est jamais reparti ! J'ai adoré son

histoire. Et puis, elle collait tellement à l'identité de Cherbourg, à son mode de vie portuaire, à la simplicité de ses habitants, à l'authenticité d'un parcours humain !

Je suis seul dans le bâtiment. Et pourtant quelqu'un a bien dû me précéder puisque la porte n'était pas verrouillée. Je goûte ces instants de calme qui me font redécouvrir ce lieu magique chaque fois qu'un silence pesant, aux senteurs végétales étourdissantes, accompagne le chant hybride de la diversité animale. J'ouvre en grand ma fenêtre et disparaît corps et âme dans l'interstice voluptueux d'un imaginaire occasionnel.

C'est Tom, que je n'ai pas entendu entrer, qui me tire soudain de ma rêverie. Il a le visage égratigné, et en accentue volontairement l'effet par une facétieuse grimace dont il a le secret.

- Oh, la gueule ! Tu viens d'enterrer ta belle mère ?, lui lancé-je, ironiquement.

- T'es fou, toi ; j'aurais la mine nette ! (il adore les jeux de mots, et les rend encore plus savoureux avec la délicieuse pointe d'accent british avec laquelle il les prononce).

- J'te dis ça parce qu'on voit bien qu'elle a dû résister...

Il éclate de rire, et me mime avec caricature la scène qui l'a quelque peu défiguré.

- Ton week-end à Honfleur ?

- A part ça, super ! Marie a beaucoup apprécié.

Quant à *Petite Fleur*, elle n'a pas décoincé de la piscine. C'est fou ce qu'elle aime l'eau, cette gosse, une véritable sirène. Hier matin, le préposé au bassin, en me donnant une serviette, s'est trompé et a inscrit sur son relevé : chambre 8114, au lieu de 8014. Qu'est-ce que t'aurais fait, toi, en rendant la serviette ?

- Je la lui aurais foutue sur la gueule...

Il rit, mais, inconsciemment, s'agace de ma réponse.

- Je veux dire, quel numéro de chambre aurais tu donné, sachant qu'il s'était trompé : 8114 ou 8014 ?

- Je ne sais pas. Peut-être un autre....

Il me regarde fixement, me sourit quelques secondes de son air narquois, puis reprend son propos.

- Ok, Gaby... Je me suis dit : si je donne mon vrai numéro de chambre, il ne va pas le trouver sur sa liste et je vais devoir corriger en donnant celui qu'il a inscrit par erreur, et il me demandera alors amèrement pourquoi je ne l'ai pas dit la première fois... Si je donne le faux numéro en précisant que ce

n'est pas le mien, mais que je le donne parce que je sais que c'est celui qu'il a inscrit sur son relevé, il va le prendre mal car je lui fais remarquer son erreur... Si je donne le faux numéro, sans rien préciser, et qu'il s'aperçoit que ce n'est pas ma chambre, il va me demander pourquoi j'ai menti !...

- C'était quoi le sujet de ton week-end ?

Paranoïa ?

Il sourit, comme vaincu par l'évidence de mes propos.

- Paralogisme, tout au plus...



Eva ouvre un œil fatigué, en ce dimanche aux perceptions climatiques incertaines.

Le rideau contient avec peine les rais d'une clarté diffuse, qui semble menacée par l'épaisse couverture cotonneuse d'un horizon aux sombres chatoiements. Il est dix heures quarante, et sa main aveugle cherche à tâtons ma présence rassurante. Tapis dans l'angle opposé à la scène, j'examine avec amusement le douloureux réveil, en m'efforçant de ne pas trahir ma présence, menacée à tout moment par les tintements de vaisselle du lourd plateau que je porte.

- Chéri-i-i-i...

D'un lent mouvement réclamant un effort surhumain, elle parvient à se tourner sur le côté gauche, et constate avec effroi qu'elle est l'unique pensionnaire du domaine de nos rêves. Déçue, elle s'étale de tout son long en travers du lit, se couvrant la tête de son oreiller. A pas feutrés, je me dirige vers le plumard, mais je me prends les pieds dans la descente de lit qui me fait perdre mon équilibre. J'ai un quart de seconde pour redresser la situation, et éviter à Eva un room-service un peu trop précipité... J'ai envie de crier et de rire, en même temps. J'ai tellement vu ce genre de scène au cinéma que, inconsciemment sans doute, j'apprécie la distribution des rôles. Je n'ai, bien sûr, pas le temps d'examiner ni d'évaluer l'environnement ; seul, un arrêt sur image eut permis d'élaborer une quelconque stratégie. Le plateau va donc plus vite que mes pensées, et choisit une curieuse trajectoire, dont la commode, par chance, est l'aboutissement d'un atterrissage inespéré.

C'est alors qu'Eva, enfin sortie de sa léthargie, s'extirpe brusquement du lit... et renverse le plateau qui débordait trop largement du meuble de rangement !

Passé l'effet de surprise accompagnant le cri d'effroi qu'elle émet, j'ai la très nette impression qu'elle hésite entre rire et colère.

- Madame est servie...

Ça la déride, et, finalement, elle choisit le côté cocasse du scénario.

C'est quand je lui sers son thé dans la cuisine, confortablement installée dans un cadre beaucoup plus stable qu'un décor d'alcôve, qu'elle aborde le sujet.

- Chéri, j'ai fait un rêve...

- Comme chaque nuit, si tu veux mon avis...

- J'étais enceinte, et c'était formidable !

C'était la première fois qu'elle abordait un sujet aussi tabou, véritable talon d'Achille de notre union.



L'automne n'a pas encore officiellement pris le pouvoir, mais tout concourt déjà à nous projeter dans une période dont l'insouciance n'est plus d'actualité.

Côté températures, les petits matins sont plus frais, mais globalement pas de gros changements dans une région où le climat n'offre pas d'emprise sensible aux quatre saisons. Je pleure un peu l'été parce qu'il y manque deux ou trois degrés, mais je me félicite le reste de l'année de la confortable douceur qui règne sur ce bout d'Europe enclavé. Les parapluies nourrissent encore le mythe d'une ville pas plus arrosée que les autres, et le vent, que le septième art n'a pas consacré, définit quasiment à lui seul l'architecture de la vie maritime. Une certitude dont

aucune autre région, à part la Bretagne, ne peut s'enorgueillir : Pas de chaleur ! Contestable objet de désir de tout touriste lambda, je revendique l'originalité, mûrement réfléchi, de préférer résider au frais... La laine fraîche prend ici un sens tout particulier, mais la contrainte de rester couvert n'empêche en rien d'atteindre un confort, que n'autorise aucune autre attitude confrontée aux excès inverses du thermomètre.

L'automne est une saison merveilleuse ; ses couleurs sont inégalables et la perception du bien-être s'apprécie différemment. Le soleil est moins haut, les ombres plus longues, le fond de l'air plus vif, le silence plus dense. L'environnement agreste se révèle plus conforme à sa nature, et mon corps, dont l'esprit façonne la métamorphose, reçoit avec force l'énergie qu'il prodigue.

Depuis hier, nos repères ont changé. Je refais du feu dans la cheminée, et toutes mes soirées vont maintenant débiter vers 18h30, au chevet d'un âtre dont les flammes orangées vont illuminer mes envoûtantes lectures. Eva me rejoindra de temps en temps, réchauffera ses pieds engourdis devant la braise incandescente, et laissera ma main recouvrir un instant son corps déployé. Sans un mot, souvent, mais

parfois aussi avec emphase dans d'inconsistantes logorrhées, nos yeux et nos doigts ajouteront une nouvelle page au roman d'amour, qu'à mon grand étonnement, nous écrivons depuis quelques années déjà. Moi, dont la vie de couple n'avait jamais connu d'anniversaire, je sais désormais, même si j'ai encore du mal à me projeter dans un univers familial, qu'Eva n'est pas qu'un numéro sur la liste frivole de mes éphémères partenaires.

Nous habitons au creux du bocage normand, à quelques kilomètres seulement du bord de mer. Le Val-de-Saire s'était imposé tout naturellement, nos lieux de travail s'échelonnant entre Cherbourg et Carentan. Cette préférence n'étant même pas venue trancher un débat entre Hague et Val-de-Saire, qui anime régulièrement les conversations des autochtones, et dont Cherbourg reste la synthèse incontournable des Cotentinois.

Les chemins creux m'avaient tout de suite fasciné ; ces « caches » situées entre deux talus, plantés d'arbres constituant les haies. C'est à l'écoute du frémissement de la végétation, et sensible à ses humeurs, que mon cœur avait vibré. Et puis un jour, les hêtres, chênes verts, merisiers et autres charmilles, sont devenus conifères et, dans un

déroutant décor de landes, j'ai vu du bleu entre les aiguilles et les pommes de pin. Du haut de ma corniche végétale, la mer a tout emporté : raison, sens et indépendance !

Barfleur, merveilleux port au passé prestigieux, et Saint-Vaast-la-Hougue sont les porte-drapeaux maritimes du Val-de-Saire. Mais Tatihou, confetti insulaire, et la Hougue, qui sont les chefs d'œuvre du grand Vauban, définissent non moins bien l'architecture défensive déployée face aux Anglais. J'ajouterais, côté mer, que, pour moi, le charmant petit port du Becquet complète fort bien cette liste des havres remarquables. A l'intérieur des terres, la vedette c'est la Saire. Sorte d'apaisement qui s'écoule, ce petit fleuve côtier, à chacun de ses méandres, cicatrise, console et rassure, tandis que chacun de ses vieux ponts est prétexte à légendes. Autrefois, cinquante-quatre moulins vivaient au fil de son eau. Aujourd'hui, seul celui du Vicel profite encore de sa générosité. Le Vast est le centre névralgique du bocage exceptionnel que développe ce serpent d'eau douce de trente-trois kilomètres, grâce auquel la végétation cultive les couleurs émeraude sur le nuancier des tons pastel. Aux confins des genres qu'autorise ce généreux terroir, Gattemare et

Fermanville sont, à mes yeux, et dans des styles bien différents, les bijoux de l'espace hybride. Mince cordon dunaire qui sépare la mer des marais, Gattemare offre un site exceptionnel qui allie chardons bleus, choux marins et minuscules linaires des sables, aux vanneaux huppés, spatules blanches et busard des roseaux. Fermanville, quant à elle, présente une magnifique diversité de hameaux aux maisons de granit et aux jardins fleuris, qui ne choisissent jamais vraiment entre terre et mer.

A l'aube de cet automne 2011, donc, et quel que soit le lieu où l'on réside, les excès, autres que climatiques, sont partout les mêmes. La crise est là, ne faisant sans doute qu'entamer un long processus qui permet de faire oublier les promesses de campagne électorale qui ne sont plus qu'un épais nuage de fumée.

Les Français sont des cons. Ils n'ont pas compris que « travailler plus pour gagner plus » ne s'adressait pas aux mêmes... La redistribution des richesses s'est effectuée en faisant bénéficier les ménages les plus riches d'allègements fiscaux conséquents, que ce soit en matière d'impôts sur le

revenu, ou d'imposition moindre de leur patrimoine et des revenus qui en découlent.

Même la solidarité a joué à plein... Ces foyers fiscaux, leur bien-être n'ayant d'égal que leur générosité, prêtent ces liquidités à l'Etat, qui leur verse, à ce titre, une juste rétribution... et touchent donc un double dividende : moins d'impôts et plus de rente !

Il s'agit donc bien, encore et toujours, d'une redistribution des richesses, et de la version si mal comprise du « gagner plus » de notre pathétique président...

Eva travaille sur Cherbourg.

Le domaine de la gestion comptable ignore assez largement les difficultés d'un monde professionnel de plus en plus touché par la crise, cette fatalité économique, comme le laissent penser nos indigents dirigeants, qu'ils soient politiques, industriels, nationaux ou internationaux.

Aux termes de profit, rentabilité, productivité, sont venus se substituer les vocables de crise, dette, et triple A.

Ça change ! ...

Ça ne rime pas pareil, et puis notre vocabulaire personnel s'est enrichi d'un coup d'expressions que

notre intelligence de primate demeuré ne pouvait soupçonner.

Triple A, surtout !

Parce que n'importe quel couple a déjà connu la crise, et n'importe quel foyer sait ce que c'est que d'être endetté ! Mais triple A... A part l'andouille ! Ah, mais j'y pense, l'expression « triple andouille », ça viendrait de là, alors ?

Etonnant, non ?

Cherbourg, c'est à quinze minutes de chez nous, surtout qu'Eva n'a pas besoin de rentrer dans la ville, son employeur ayant érigé ses locaux à la périphérie de la ville. Tous les matins c'est elle qui ferme la barrière du jardin après avoir sorti le chat, dont l'activité s'avèrera déterminante dans notre lutte sans merci contre les rongeurs qui attaquent sans pitié mon patient travail d'isolation. Elle a l'avantage sur moi de pouvoir longer la côte, si le cœur lui en dit. Ce n'est pas le plus direct, mais est-on à cinq minutes près quand on a la chance d'entamer ou de finir sa journée dans un cadre qui nous fait oublier que c'est pour travailler ?

Sauf imprévu, c'est vers dix-huit heures que nous nous retrouvons le soir à la maison. Le rituel est simple : le premier arrivé... attend l'autre ! Ça veut

simplement dire que n'entamons jamais rien seul ; que nous décidons ensemble de ce que sera notre soirée, quitte à l'occuper chacun de notre côté, mais toujours dans l'intimité.

Parfois, comme ce soir, on n'a pas le choix ; des amis débarquent à l'improviste, et fixent l'ordre du jour insidieusement.

- Vous tombez bien, on hésitait à prendre l'apéro !

Blandine fait partie de ce cercle d'intimes, au titre de meilleure amie d'Eva. Elles se sont connues au boulot, à une époque où Blandine avait réservé un accueil assez exceptionnel à Eva qui, ne connaissant personne et doutant encore un peu d'elle-même, avait fortement apprécié la spontanéité d'une attitude allant à l'encontre de la méfiance naturelle des gens d'ici. Depuis plus d'un an maintenant, elle vient accompagnée d'un homme qui, par chance (et par talent), s'est fort bien accommodé de ma personnalité. Nous sommes devenus amis, et si Tom reste mon plus proche complice, Eddie est sans doute celui que je fréquente le plus de par les affinités conjuguées de nos deux couples.

- Comment va ton père, Blandine ?

- Toujours pareil, même s'il ne le laisse pas voir.

Je remplis les verres tandis qu'Eva propose quelques tranches de saucisson bien gras à nos invités. Eddie, qui s'est offusqué de voir Blandine céder à la tentation, se délecte sans retenue de ces amuse-gueule superflus.

- Ah, ben t'es pas gonflé, toi, s'indigne-t-elle.

- Tu sais bien que la cellulite est une couche grasseuse qui enveloppe les femmes, mais n'emballe pas les hommes... réplique-t-il, dans un sérieux qu'il est seul à pouvoir conserver.

Après avoir trinqué au succès de sa nouvelle destinée, Blandine, qui s'est récemment mise à son compte, reprend le cours de son explication.

- Son problème n'est pas un problème de santé. Il a les bobos d'un homme de soixante-sept ans qui, ayant toujours mal quelque part mais jamais au même endroit, est tout compte fait en parfaite condition physique ! Non, le mal est ailleurs.

- Il se prend le chou ?, tenté-je de comprendre.

- Si tu veux. A son âge - et dans sa forme physique et mentale, qu'il sait bonnes -, il n'admet pas de décrocher.

- les baby-boomers, ajoute Eddie, deviennent au fil des ans des papy-boomers et rien ne se développe pour accompagner ce fait de société. Le chômage augmente alors qu'un vaste marché de l'aide à domicile ou, plus généralement, de l'assistance aux personnes âgées ne décolle pas.

- Attends, dis-je, tu veux qu'il continue à bosser ou bien qu'il soit accompagné dans son inactivité ?

- Les deux, mon général. Dans le cas du père de Blandine, je crois qu'il faudrait accepter que ceux qui veulent continuer de travailler puissent le faire car ils ont encore une telle espérance de vie qu'ils ne supportent pas un arrêt brusque d'activité.

- Et les jeunes qui attendent la place, t'en fais quoi ?

- Je sais. C'est le problème. Mais, parallèlement il faut absolument développer tous ces métiers d'accompagnement aux personnes âgées...

- Et puis peut-être aussi changer nos mentalités, non ?, susurré-je ironiquement. Cette culture du travail à tout va est dépassée. Décrocher de la vie active en pleine santé n'est-elle pas une formidable chance pour entamer une autre vie ?

Eddie acquiesce, Blandine se montre plus dubitative ; elle a du mal à croire que cela puisse être possible.

- Je te comprends, dis-je à Blandine. En effet, rien aujourd'hui ne peut laisser supposer une telle évolution. Les structures actuelles sont les mêmes, alors que le monde a profondément changé. En cinquante ans, le nombre d'habitants de la planète est passé de un milliard à sept milliards ! En France, le pourcentage de cultivateurs est passé de 75% à 1% ... l'espérance de vie à augmenté d'un trimestre tous les ans, passant de quarante ans au début du XXe siècle à quatre-vingts ans actuellement, les couples qui vivaient pendant vingt ans ensemble doivent aujourd'hui affronter soixante ans de vie commune, les femmes ne sont plus au foyer, la famille a explosé et se décline maintenant sous d'autres formes (familles recomposées, couples d'homos, enfants sous x, etc...), la répartition de la population entre ville et campagne a radicalement changé passant de 8% pour les villes en 1850 à 55% actuellement, les religions ne sont plus pratiquées, et que dire du monde qui s'est considérablement rétréci de par les époustouffants moyens de communication dont nous disposons ?

- C'est impensable, quand on y songe.

- Oui, impensable que rien n'ait bougé !, ajouté-je. De quoi sommes-nous aujourd'hui citoyens ?

Devant leur moue perplexe, je précise alors ma pensée :

- Beaucoup de gens habitent en banlieue et travaillent à Paris, soit à une heure trente de chez eux...

Tout comme Londres ou Bruxelles !...



J'ai repris le foot cette saison.

Maintenant que je suis vétéran, je redécouvre le goût de l'effort et fais montre d'une combativité assez surprenante. Et puis jouer en corpo me branche plus que de défendre les couleurs d'un club où les places en équipe fanion sont assujetties à une mentalité à laquelle je n'ai jamais vraiment adhéré. Bref, je suis à contre-courant des idées reçues : me remettre à jouer à un âge où il est prudent de s'arrêter, et, si j'en crois les nouvelles études tendances du moment, prendre le risque de mettre ma vie en danger ! Si, si, c'est nouveau, ça vient de sortir, le football tue ! Par la tête ! Hé oui. Pas à force de réfléchir, ça non, aucun footballeur n'est touché...

Mais par le traumatisme crânien qui le guette chaque fois qu'il frappe le ballon de la tête. Le cerveau se déplace et à force... Regardez Ribéry, Evra, Anelka, pour ne citer qu'eux... Leur cerveau est même resté bloqué dans un bus un *beau* jour du mois de juin 2010. Mais là, je suis de mauvaise foi parce que le cerveau d'Anelka ne pouvait même pas y être, dans le bus... Il avait servi une fois, la veille, dans le délicat maniement de la langue française ; quelque chose comme « vas te faire enculer, fils de pute », ou autre formule littéraire si difficile à composer qu'elle se trouve sans cesse renouvelée.

Donc je rejoue au foot et ça fait du bien à mon corps et à mon esprit. L'ambiance est bon enfant, et on arrive à se donner le ballon sans s'engueuler... Est-ce le phénomène mode qui m'a décidé ? Je ne le pense pas. J'ai commencé très jeune et, forcément, j'ai conservé l'empreinte à jamais. Mais il est vrai que la pression en faveur du football a atteint aujourd'hui un degré d'hystérie. Tout y est stupide, et moi, le fouteux inconditionnel, j'en ai honte.

Les joueurs ont un QI de sole meunière, les arbitres sont incapables et se comportent avec fatuité, le public est composé d'abrutis notoires, les autorités compétentes ne le sont pas, et tout ce joli

monde fait rêver les gamins de la terre entière dont le seul objectif est de gagner beaucoup de fric et d'être célèbre ! On a loupé une marche, c'est sûr. Le football est un sport ; le football est un jeu. Mais c'est aussi aujourd'hui un enjeu. Autrefois, il y avait les jeux du cirque pour distraire le bon peuple ; de nos jours émergent le sport et le divertissement pour manipuler une société dont on chloroforme la raison. Qui pourra croire, dans un futur que j'espère le plus proche possible, qu'au début du XXI<sup>e</sup> siècle, un match de football n'était pas truqué ? Un seul arbitre, assisté de deux fantoches auxquels il accorde l'importance qu'il veut, dénature régulièrement le déroulement et l'issue d'une partie de mercenaires, qui sont les pantins d'employeurs aux valeurs marchandes ambiguës. Le tennis, par comparaison, utilise dix arbitres pour deux joueurs ! Au foot, ils sont vingt-deux acteurs et celui qui les juge n'est autre qu'un frustré du ballon rond qui s'est reconverti amèrement dans cette fonction parce qu'il n'avait pas sa place au sein d'une équipe. Tous les sports modernes utilisent aujourd'hui la vidéo, merveilleuse invention qui permet de trancher sans contestations. Tous... sauf le foot ! A moins que... Juin 2006, finale de coupe du monde : Zizou a pété un plomb, personne

n'a rien vu, surtout pas l'arbitre. Que faire ? Regarder la vidéo, bien sûr ! J'en déduis donc que les buts litigieux, les tirages de maillots, les hors jeu, les simulations, qui sont tous légion à chaque match, font partie du business (car il n'est plus question de parler de sport à ce niveau là). S'ajoute à ces raisons apocryphes, la scandaleuse décision d'autoriser les paris en ligne, véritable appel à la tricherie.

Mon premier match officiel vient de s'achever et je m'apprête à vivre la troisième mi-temps en compagnie d'une bonne partie de l'équipe. Les mecs sont sympas et ne manquent pas d'humour. Mon pote, c'est Adam ; il joue demi offensif et me distille pas mal de bons ballons pendant le match. Ça ne fait pas longtemps que nous nous connaissons, mais déjà une certaine complicité s'est instaurée. J'apprécie beaucoup sa façon de voir les choses, même si elle ne s'inscrit pas toujours dans la logique de mes convictions. Il a trente-six ans, il est prof au lycée de Valognes, et son pragmatisme forcené lui ôte quelquefois sa lucidité. Mais il est profondément sincère, et s'il verse parfois dans la naïveté, c'est par pure honnêteté intellectuelle. Disons qu'il n'est pas très mûr politiquement, et qu'il lui arrive encore sporadiquement de voter à droite...

La troisième pression vient à peine de nous être servie que j'ai déjà envie de pisser. Adam, qui est au pastis, et qui en revient (des chiottes), s'étonne qu'un renouvellement automatique n'ait pas été effectué. Comme le prof qu'il est, un peu obsédé par ses règles de grammaire, il me demande, l'air goguenard :

- Mais - où - est - donc - mon - Ri-card ?

Ça me fait tellement poiler que je renverse une partie de mon précieux nectar.

- T'es con, me dit-il, choisis au moins tes maladies ! Prends Alzheimer plutôt que Parkinson, car il vaut mieux oublier de payer son verre que de le renverser...

Imparable !

Le ton monte, et le bistrot prend des allures de foire d'empoigne hilarante. L'équipe se révèle aussi constructive que sur le terrain... et les verres défilent.

Adam balance un rôl caverneux ; je me retourne vers lui :

- Dis-moi, Adam, j'ai vu sur la feuille de match (mes camarades m'avait désigné capitaine de l'équipe) que ton prénom, en fait, c'est Julien.

- Exact, dit-il, en éructant à peine moins fort.

- Adam, ça vient d'où ?

- C'est ces cons là.

Il désigne du menton l'ensemble de la table.

- Mon nom de famille, c'est Labrosse, précise-t-il, dépité...

Mon boulot me passionne.

Il est vrai que ma complicité avec Tom y est sans doute pour beaucoup, mais je découvre depuis trois ans maintenant un univers qui m'était totalement inconnu. Non pas la partie touristique, qui est la base même de ma formation et de ma première expérience, mais l'élément « marais », qui constitue un espace bien particulier de l'environnement pittoresque.

Le terme de marais, d'abord, recouvre une multitude de milieux très différents, eux-mêmes caractérisés par une foule de paramètres variables dans le temps et l'espace. La nature du sol est prépondérante, et la tourbe n'offrira pas les mêmes caractéristiques qu'un sol minéral, par exemple. Mais

dans ce milieu aquatique particulier intervient également la nature de l'eau, suivant son pH ou son degré de salinité, et la topographie des lieux démontre à l'évidence les différences que peuvent afficher des sites constitués de dépressions naturelles, de fossés ou de mares. Si l'on ajoute à cela le rythme d'immersion par les eaux et la gestion agricole actuelle et antérieure (fauche ou pâture, ou les deux), on aboutit alors à une multitude de combinaisons qui se transcrit dans la composition de la végétation.

Passionnant...

*Le Parc naturel régional des Marais du Cotentin et du Bessin*, puisque tel est son nom, est constitué d'un fossé d'effondrement comblé par des sédiments tertiaires à base de calcaires et de sables coquillers, auxquels sont venus s'ajouter, au quaternaire, des dépôts marins composés d'argile et de tange. Parallèlement, des cordons sableux ont barré le fond de la baie des Veys, empêchant les eaux douces de s'écouler, et favorisant la végétation qui, s'accumulant dans ces eaux stagnantes durant cinq mille ans, a été à l'origine de la formation de la tourbe. Puis, la mer est finalement revenue dans les parties aval pour déposer à nouveau de la tange.

Ensuite Le marais s'est transformé peu à peu sous l'influence de l'homme. L'assèchement par la gestion hydraulique, le défrichement des bois marécageux, l'extraction de la tourbe, sans oublier les efforts déployés pour échapper à l'invasion marine, ont fait du marais un assortiment de milieux globalement beaucoup moins marécageux. Les marais de l'isthme du Cotentin correspondent à un ensemble de larges vallées qui convergent vers Carentan et Isigny-sur-mer, et se jettent dans la Manche au niveau de la baie des Veys. Le réseau hydrographique est constitué de quatre cours d'eau majeurs, d'Est en Ouest : l'Aure, la Vire, la Taute, et la Douve.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, des portes à flots ont été installées sur les principales rivières du marais pour empêcher l'intrusion de la mer à marée haute et permettre l'écoulement des cours d'eau à marée basse. Aujourd'hui, s'y ajoutent des vannages assurant la régulation des niveaux d'eau dans les marais de la Douve, de la Taute et de l'Aure ; la Vire constituant un cas un peu particulier puisque la rivière a été ceinturée de digues avant que les portes à flots ne soient érigées.

Prenant conscience de cet univers envoûtant, j'ai accepté de faire évoluer ma fonction au sein de la

collectivité sur laquelle je portais un regard nouveau. J'ai accepté d'abandonner le côté touristique pour me plonger dans la partie technique du challenge. Je ne le regrette pas. L'étude floristique, déjà ancienne, des espaces reconnus pour leur valeur patrimoniale a été confortée et affinée depuis la création du Parc ; elle permet de disposer maintenant d'une connaissance fiable des milieux, auxquels j'apporte chaque jour ma modeste contribution.

La flore et la végétation sont les deux aspects de la compréhension des milieux naturels intimement liés. La connaissance de la flore s'attache à la détermination des espèces, à l'estimation de leurs populations, à l'évaluation de leur vulnérabilité ou de leur rareté. L'étude de la végétation, historiquement beaucoup plus récente, consiste à identifier les communautés végétales, à définir par ce biais les milieux et à cerner leur diversité. Je suis en charge, à ce titre, de deux types de suivi : une veille de la connaissance réalisée à travers diverses contributions de botanistes professionnels ou amateurs, et un suivi des populations d'espèces patrimoniales consistant à préciser, station par station, l'état des populations.

Pour le reste, c'est très divers ; et Tom, dont le bureau jouxte le mien, donne souvent le ton.

Depuis ce matin il est passablement énervé par les manquements et les négligences dont fait l'objet notre collectivité. Il est très en colère contre les élus qui, à son avis, ne sont pas à la hauteur des enjeux.

Il a raison. Le *Parc naturel régional des Marais du Cotentin et du Bessin*, syndicat mixte, associe deux conseils généraux, un conseil Régional, ainsi que cent cinquante communes de la Manche et du Calvados. Ça fait beaucoup.

Il m'explique qu'il vient de passer la matinée en commission et que son interlocuteur privilégié (il n'a pas eu besoin de me le nommer...) n'a eu de cesse de s'égarer dans des détails dont l'existence même était la preuve intangible de son incompétence. Il m'a alors merveilleusement synthétisé la situation de la façon suivante :

- L'essentiel est sans cesse menacé par l'insignifiant ! De toute façon, je ne me fais aucune illusion sur la profondeur de la connerie humaine...

Chapeau ! En deux phrases il venait de citer René Char et Claude Chabrol. Belle illustration de la parfaite intégration d'un Roastbeef à notre bonne vieille culture hexagonale...



La sensation d'engourdissement provenant d'une chaleur réconfortante ne m'empêche pas de tourner les pages du captivant récit qui mobilise mon esprit. Le crépitement rassurant du bois prisonnier des flammes accentue l'ombre vivante qu'elles projettent sur le déroulement d'une intrigue en plein dénouement. Janek est sur le point de tuer de sang froid un individu appartenant à un groupe auquel il avait inspiré de l'estime ! Je crains le pire, sans penser une seconde qu'il puisse mettre à exécution une telle trahison. C'est d'une telle violence !

Cela fait quatre jours que je partage les aventures de ce héros pas ordinaire, mêlé malgré lui à une guerre sans nom, au début des années quarante

dans un pays humilié : la Pologne. J'ai horreur des livres qui traitent de la guerre et pourtant, là, je suis hypnotisé ; car tout y est juste, même l'insupportable. Et Janek va le tuer, cet innocent. Car il a un permis de tuer, nommé *Education européenne*. Il n'y a que le grand Romain Gary pour nous faire avaler une telle horreur, pour nous faire pleurer devant l'amour et la haine d'un même personnage, érigé en insidieux miroir.

La porte s'ouvre et Eva apparaît. Il est presque sept heures. Ses lèvres froides trahissent la fatigue et l'humeur capricieuse d'une journée que j'imagine exécrable.

- Ça va chérie ?

Son oui, oui, évasif me confirme le bien fondé de mes soupçons. Je sais, dans ces cas là, qu'il ne faut pas insister ; seule, une bonne nuit de repos gommara la délicate complexion...

Je prends donc l'initiative du repas pendant qu'Eva tente de se réchauffer le corps... et le cœur.

La conversation à table n'est pas d'une grande effervescence, comme je m'y attendais, mais un sujet tout à coup semble surgir du néant.

- Alice (c'est une amie d'Eva) est enceinte !

- Super, m'exclamé-je.

- Sa vie semble tout à coup bouleversée...

Sentant le piège se refermer, je baisse la tête et reprend de la soupe.

Deuxième offensive, dans les secondes qui suivent :

- Elles disent toutes que c'est un tournant dans leur vie...

J'ai décidé que son intervention n'appelait pas de réponse. Mais, pour meubler, j'aspire un peu plus fort le délicieux liquide jaunâtre gisant dans ma cuiller à soupe, ponctué d'un énorme slouuup.

- Gaby ! Tu m'écoutes ?

Très faux-cul, je m'immobilise un instant, et lui jette un regard plein de compassion.

- Bien sûr, ma chérie.

Et j'en rajoute, lamentablement :

- C'est passionnant...

Sans doute était-ce de trop. Elle a élevé le ton.

- Et nous, Gaby ? Va-t-on continuer à vivre à deux indéfiniment ?

J'ai essayé l'humour.

- Un couple à trois ne me rebuterait pas particulièrement, à condition, bien sûr, que la troisième personne soit une femme...

Et là, évidemment, j'ai le résultat que méritait ma provocation. Elle craque et de chaudes larmes

envahissent ses merveilleux yeux bleus. Je bondis de ma chaise et l'enlace tendrement en lui demandant piteusement pardon. Trop tard, le mal est fait.

- Chérie, je t'en prie, ne m'en veux pas. Ma provoc n'est qu'une armure bien maladroite.

Ça devait faire la troisième ou la quatrième fois que j'évacuais le problème de la sorte. Humour et autisme m'avaient permis d'éviter d'avoir une vraie conversation sur un sujet qui commence, je m'en rendais compte, à peser sérieusement sur notre organisation familiale.

Plus les jours passent et plus la pression se fait sentir. La Grèce vit un cauchemar économique et l'Espagne prend peur. Depuis quelques jours on évoque même une sortie possible de l'euro pour nos amis grecs. Une folie, au regard des engagements européens qui, soudain, dévoilent leur vrai visage et s'affirment comme étant le lamentable subterfuge d'un vaste marché de biens de consommation. L'Allemagne, qui a parfaitement su se servir de l'euro pour parfaire sa réunification, réclame maintenant la mise à mort de ceux qui ne rentrent pas dans ses critères économiques. Elle a l'air d'ignorer que, faisant les trois quart de ses exportations avec des pays européens, c'est son propre équilibre qu'elle détruirait

en excluant des partenaires de son influence économique... La *chansonnière* Merkel et son pantin français enfoncent le clou du libéralisme sauvage, réhabilitant les tristes méthodes dont le FMI et la Banque mondiale se sont fait les chantres.

Le scénario paraît pourtant limpide, en cas de sortie de la Grèce : Tel un jeu de dominos, le Portugal, puis l'Espagne seraient aux abois. Puis la France suivrait. Dans un premier temps, la Grèce retrouverait une certaine compétitivité, grâce à la dévaluation de sa monnaie, sur des secteurs comme le tourisme par exemple, mais surtout les marchés s'attaqueraient inévitablement au Portugal qui, dévaluant à son tour, retrouverait des usines compétitives en terme de main d'œuvre, au détriment de la France qui subirait alors une forte délocalisation... Si une pièce lâche, la forteresse tombe. Pas d'Europe sans solidarité.

Que les Grecs ne soient pas nets est une évidence. Chez eux, il n'existe même pas de cadastre ! Comment lever l'impôt dans un tel contexte où, de surcroît, les plus riches, tels l'Eglise et les armateurs, en sont exclus ? L'Espagne, elle, s'est engouffrée dans une invraisemblable politique immobilière inconsidérée ! Quant à la France, elle a tout misé sur la consommation ! L'histoire jugera, mais franchement...

Moi, j'appelle ça, voir les choses par le petit bout de la lorgnette. Les Chinois, eux, ont un proverbe qui dit que quand la main désigne la lune, l'imbécile regarde la main.

L'humain est ainsi fait qu'il dévoie tout et passe son temps à considérer les choses par le petit bout de la lorgnette. Il s'escrime à détourner les lois à son profit, faisant des bornes marginales, censées les protéger ou les améliorer, l'application généralisée. Ainsi au lieu de calculer ses impôts suivant les critères édictés, et bénéficier d'éventuelles niches fiscales s'appliquant à son barème, le contribuable trace de véritables plans sur la comète en fonction des avantages que le législateur attribue à la marge. Voire même à engager carrément un conseiller fiscal, privant la collectivité de l'indispensable solidarité de ses concitoyens. Avec de tels raisonnements, on finit même par obtenir tout le contraire du but recherché. Il en est ainsi de ce que fut autrefois *la réclame*. Désormais, au lieu d'accompagner la sortie d'un produit de l'information nécessaire à sa distribution, on matraque de publicité n'importe quel produit qui, quelle que soit sa qualité, sera assuré de se vendre. On cible le consommateur en ne laissant plus place à son libre-arbitre, et au lieu d'assouvir un besoin en

connaissance de cause, l'acheteur subit de plein fouet les effets d'un marketing totalement déloyal, mais parfaitement légalisé... L'autre exemple, dans un tout autre domaine, qui me vient immédiatement à l'esprit est la ligue des champions, au football. Pour éviter la multiplication des matches, en cas d'égalité, l'UEFA a décidé que les buts marqués à l'extérieur compteraient double. Autrement dit si, au bout des deux matches aller et retour, les deux équipes sont à égalité parfaite (deux à deux par exemple), l'équipe vainqueur sera celle qui aura marqué le plus de buts sur le terrain de l'adversaire. Moralité, les équipes ne se livrent plus chez elles, mais se livrent, en revanche, à des calculs invraisemblables, privant le public de spectacle en oubliant la quintessence même de leur sport : marquer des buts ! Un de plus que l'adversaire s'avérant suffisant pour l'emporter.

Pour en revenir à nos amis grecs, je pense que leur salut passera par la construction d'une Europe sociale et politique, solidaire et démocratique, et non par le mépris de dirigeants hautains obnubilés par leur égoïste situation, et dont la réaction face à l'appel au peuple lancé par leur premier ministre dans un pathétique référendum avorté fut à la mesure des scandaleux traités extirpés à la vérité des urnes.

Lâcher la Grèce !!! Aristote, Platon et Socrate  
ont du se retourner dans leur tombe...

La Grèce, vous savez, c'est ce magnifique pays  
européen qui a tant fait progresser les sciences, à qui  
l'on doit la philosophie et qui, ô ironie du sort, a  
inventé vingt-six siècles auparavant... la démocratie !



Il a beaucoup plu. Mes essuie-glaces, aux gestes monotones, balayent mon pare-brise inondé.

Passée Sainte-Mère-Eglise, l'accalmie climatique se fait brusquement sentir. La pluie s'arrête et une large trouée lumineuse se fait jour dans l'épais manteau gris qui obstrue l'horizon.

Le marais, comme par magie, a troqué son manteau de tourbe bistre et de vastes pâturages aux couleurs de jade pour un immense miroir aux reflets argentés. L'eau s'étend désormais à perte de vue, les arbres semblent naufragés et rien ne semble pouvoir perturber cette troublante atmosphère. On dit que le marais a blanchi. Pour une fois qu'on blanchit quelque chose proprement... Les foulques, sarcelles et autres

busards y trouvent un asile pour l'hiver, et j'en ai fait moi-même un jardin secret que les conditions exceptionnelles d'une saison délaissée par le grand public rendent extraordinaire.

Régulièrement (une fois par mois en moyenne, et beaucoup plus à l'entame de chaque saison), je quitte mon bureau pour une heure environ sur le terrain du paradis vert. Je n'en parle jamais à Tom, car je sais qu'il voudrait m'accompagner, et que notre complicité verbale serait totalement incompatible avec cet univers sauvage, propice, lui, à la pratique de ce que je considère comme étant mon hygiène méditative.

C'est en revenant de ce salutaire exercice que je surprends, dans le bureau de Tom, une bien curieuse pause-café. Je reconnais la voix rauque de Christèle qui s'en prend à ces pauvres grecs, trop souvent en vedettes ces derniers temps. Tom semble arbitrer ce débat improvisé, et c'est par la voix de Franck que les pourfendeurs de l'intolérance lancent un cri d'alarme.

- La démocratie s'effiloche, lance-t-il. Les marchés imposent leur loi, couronnant quelques oligarques, et le peuple est bafoué.

Tom prend alors le relais. Lui, l'ex-Anglais, dont le gouvernement a toujours tenu l'Europe à distance de ses intérêts.

- Des gouvernements de technocrates voient le jour, chassant les représentants élus par le peuple ! Voyez la Grèce et l'Italie où les chefs de gouvernement sont remplacés par des techniciens ayant participé à l'élaboration des contraintes économiques européennes, causes directes des déboires actuels des pestiférés exclus !...

Venant de faire mon entrée dans le bureau, j'applaudis véhément à ce lucide argumentaire. Et pour soustraire toute velléité arrogante à ceux qui pourraient croire que la France est au-dessus de ça, j'ironise sur un évènement que l'on a un peu trop tendance à oublier.

- En France, le peuple a aussi pu constater le degré d'estime accordée à sa souveraineté, lorsque nos politiques se sont essuyés les pieds sur le résultat du référendum européen de 2005...

Christèle accuse le coup, mais ne veut pas s'avouer vaincue ; elle porte alors le débat de la démocratie sur un tout autre terrain.

- Et une dizaine de femmes représentées dans une assemblée de cinq-cent-soixante-dix-sept personnes, vous trouvez ça normal, vous ?

Je me suis dit qu'il était temps d'apporter la petite touche d'humour indispensable à la dédramatisation d'un échange verbal soutenu.

- Non. Tu as raison, c'est beaucoup trop...

Ça a bien plu à Tom et à Franck ; ainsi qu'à Greg. Mais pas à Madame Christèle... Ni à Jean-Georges (tu parles d'un prénom), qui s'est empressé de venir au secours de la pimbêche, sur laquelle il lorgne lascivement depuis qu'il a cru comprendre qu'elle agaçait même son mari, et dont l'humour est resté suspendu à vidéo-gag. J'avoue qu'à cet instant Franck n'a pas fait preuve d'une grande spiritualité en le charriant sur ses origines, supposées aristocratiques.

Jean-Georges, l'air faussement détaché tel un gamin piqué au vif, s'est alors cru fin et ironique de lui faire remarquer qu'il en était fier et très content. Encourageant ainsi Tom, hilare, à clôturer le débat par cette formule appropriée :

- Ben, si t'es con tant mieux !...

Depuis la dernière alerte, j'examinais avec soin et prudence les attitudes d'Eva. Mieux, je disséquais nos conversations au révélateur du tabou perturbateur. Je savais que je n'avais plus de marge de manœuvre et qu'il me serait impossible d'éluder la prochaine allusion directe au sujet. Ne devais-je d'ailleurs pas moi-même y revenir afin d'affronter une bonne fois pour toutes nos divergences, plutôt que fuir inefficacement une difficulté que le temps seul ne suffira pas à gommer de notre avenir ?

J'enrage un peu car les choses étaient claires entre nous. Notre pacte était limpide au moment d'unir nos deux destinées : il ne pourrait y avoir d'enfants dans notre foyer. Evidemment, la roue

tourne, et j'admets que l'on peut être de bonne foi à un moment, qui ne sera plus la vérité du lendemain. D'abord, Eva m'aime tellement qu'elle aurait tout accepté. Et puis le corps d'une femme n'est pas celui de l'homme. Et puis il y a des âges pour chaque tranche de vie dans laquelle il est bien difficile d'évaluer la part du métabolisme.

Quoi qu'il en soit, j'ai profité trois jours plus tard d'un documentaire à la télé sur la grossesse des femmes à la quarantaine pour recadrer le propos.

- Crois-tu en Dieu ?, m'a-t-elle demandé, avant même que je ne puisse terminer mon délicat plaidoyer.

Un moment interloqué par ce genre de question qui m'horripile, je n'ai pas vacillé dans ma réponse.

- Ça ne veut rien dire, ça ! De quel Dieu parles-tu ?

- Oh, Gaby, s'il te plait, ne noie pas le poisson une fois encore, et réponds sincèrement à une question qui me paraît essentielle au regard de nos difficultés actuelles.

- Mais je suis tout à fait sérieux, chérie. Demander aux gens s'ils croient en Dieu, comme chacun s'y conforme, ne veut absolument rien dire.

Parles-tu du Dieu de Descartes, de celui de Leibniz ou de celui de Spinoza ?

Eva me regarda d'un air consterné. Je sentis bien que je la heurtais, mais décidai de persister dans ma démarche.

- Pour Descartes, Dieu est tout puissant et peut décider ce qu'il veut. C'est le Dieu des cathos, en gros. Celui de Leibniz, lui, limite sa volonté à la raison. Autrement dit, et pour te situer la différence dans un raccourci, la volonté détermine la raison pour Descartes, alors que pour Leibniz c'est le contraire, c'est la raison qui détermine la volonté. Ça va ?

- Oui, oui... même si je ne vois pas très bien où tu veux en venir.

- Mais c'est vachement important. Leibniz s'oppose à Descartes, pour qui Dieu décide de tout. Pour être cyniquement concret, je te dirais que si tu n'as pas d'enfant, Descartes te répondra que c'est parce que Dieu l'a décidé ainsi !

Touchée ! Eva percute...

- Et pour Spinoza ?

- Ah, Spinoza, c'est tout autre chose. D'un Dieu transcendant on passe à un Dieu immanent. Il n'est pas un pouvoir, mais une puissance.

- Je ne saisis pas bien le concept...

- Te casse pas la tête. Pour Spinoza, Dieu c'est la nature ! Ça s'appelle le panthéisme. Et ça ouvre quelques horizons, quand même...

- Pourquoi dis-tu ça ?

- D'abord parce que personne ne peut nier la puissance et l'excellence de la nature, et parce qu'ensuite on quitte avec lui la stupide notion d'anthropomorphisme.

- Pour toi Dieu n'est donc pas à l'image de l'homme !

- Bien sûr que non ! Peux-tu un instant imaginer que Dieu nous ressemble et qu'il se tapit quelque part entre ciel et terre à contempler nos ignominies ? Je sais que tu crois en Dieu, mais pas en celui-là quand même ?

- D'accord... Alors, toi, tu es agnostique ou simplement athée ?

- Plutôt mécréant ! J'admettrais même assez facilement le concept du panthéisme... dilué dans une dose de syncrétisme... En fait, je ne sais pas ! C'est pas plus compliqué, tu sais, d'admettre qu'on ne sait pas parce qu'on refuse d'admettre l'inacceptable. Que le doute est notre seule certitude...

- Tu ne peux quand même nier l'Histoire !

- L'histoire ? Laquelle ? Celle d'écrits apocryphes rédigés un siècle plus tard... pour mieux coller à la doctrine que certains avaient alors décidé de répandre ?

- Ah, oui ? Et dans quel but, alors ?

- Tout simplement parce que la nature ayant peur du vide, on apportait ainsi une réponse à tout ce qui nous dépassait. Quoi de mieux pour l'illustrer que de s'inventer un super-héros !

- Donc Jésus n'a pas existé !

- je n'ai jamais dit ça. Ce que je dis c'est qu'on lui prête un rôle qu'il n'a pas tenu. On l'a récupéré, comme on dit de nos jours.

Elle en rit de dépit.

- Mais comment fais-tu pour ne croire en rien ? Ça doit être insupportable !

- Je n'ai pas dit que je ne croyais en rien. J'aime même assez le concept de la spiritualité, que trop de gens confondent avec la religion. Si tu veux, j'ai écarté depuis un moment déjà l'éventualité d'un Dieu anthropomorphique... Impossible... La vie te le prouve à chaque instant. Mais quand je vois la nature, là oui, je me pose des questions. En fait, je crois à l'hypothèse de niveaux d'existence. Notre grand défaut, à nous, petits humains, c'est de vouloir tout

expliquer dans notre petit espace temps avec notre petit savoir sur notre petite planète. Crois-tu que la fourmi perçoive les choses comme nous ? Non, évidemment. Alors que peut-il en être dans le cosmos, que l'on ne connaît pas ? Nous possédons trois dimensions, sommes nous bien certains qu'il n'en existe pas d'autres ? Un exemple m'avait frappé quand j'étais en philo, c'est l'allégorie de la caverne de Platon. Je l'ai réexaminée depuis, bien sûr, et plus je la revisite plus elle m'aide à comprendre ce qui échappe à notre entendement.

- Excuse-moi, mais si la caverne de Platon éveille bien quelque chose en moi, ce n'est en tout cas pas en tant que preuve contre l'existence de Dieu ! Il est vrai que je n'ai fait qu'une petite année de philosophie dans un petit lycée merdique de banlieue...

- S'il te plait, Eva... Pas ça ! L'avantage de la philosophie, c'est que tu peux l'utiliser à différents degrés. Concernant l'allégorie de la caverne, je m'en sert *aussi* pour tenter de faire admettre que nous ne pouvons comprendre et juger que ce que nous connaissons, et à l'aide, malheureusement, d'un éclairage qui n'est que partiel et frelaté.

- D'accord avec toi sur la relativité des choses. En fait, tu dis : méfions-nous de nos jugements et de

nos croyances qui n'ont peut-être pas les supports appropriés...

- Exactement ! Ce qui remet forcément en cause l'échelle de nos valeurs. Je veux bien que l'on parle de ton problème de maternité, mais n'invitons pas Dieu à la table des négociations...

Eva admit sincèrement le bon sens de mon propos, même s'il chagrina quelque peu ses certitudes. Il me sembla alors opportun de minimiser la portée de mes dires qui, en aucun cas, ne devaient lui apparaître dogmatiques.

- Chérie, si je suis convaincu que personne ne pourra jamais prouver l'existence de Dieu, je suis également certain que personne ne pourra réellement démontrer qu'il n'existe pas !



En cet hiver 2011-2012, tous les intérêts médiatiques convergent vers un seul objectif : les élections présidentielles.

Mais on avait déjà bien rigolé.

Le PS ayant fait ses primaires, c'est Hollande, qui représentera la gauche..., enfin, la mouvance libérale la moins à droite. Quelques mois auparavant, pourtant, un certain DSK avait été donné gagnant par tous les sondages. Mais, auréolé de son titre ronflant de directeur général du FMI, il n'avait pas compris que les Etats-Unis ne traitaient pas le harcèlement sexuel avec la même désinvolture que notre bon pays, où la gaudriole conserve encore ses lettres de noblesse. Après tout, comme on a pu l'entendre dire

chez nous par des personnes réputées censées, et de surcroît responsables, « il n'y a pas eu mort d'homme », seulement « trousseage de domestique » !... Bref, ce *fou du cul*, à quelques mois de l'échéance ultime pour un politique, n'a pas trouvé le moyen de résister (la formule prend ainsi compte d'un hypothétique piège) aux charmes (bien cachés) d'une femme de chambre confrontée à son irrésistible nudité !... C'était rigolo. Qui n'y est pas allé de son jeu de mots, ou de sa désopilante caricature ? DSK dans le plus simple appareil, la queue en berne, partiellement dissimulée par ce significatif panneau : Dominique plus ! Les socialistes, complètement désorientés, s'efforçant dans l'urgence de trouver un plan B à leurs ambitions élyséennes, pendant que leur belligérant ne faisait qu'appliquer le plan Q... Bref, tout convergeait vers cette affligeante constatation : Erection, piège à cons !

Les écolos aussi nous avaient gâtés ! D'un humour irrésistible, ils étaient allés chercher leurs candidats en dehors de leur base. Beaucoup plus drôle de faire parler des intervenants totalement ignares de la politique. Et ça a rapidement marché. La courageuse Eva\* nous en a sortis des vertes et des pas mûres, se dissimulant derrière son délicieux

accent pour garder son sérieux. En revanche, avec Nicolas\*, pas de retenue ! Dès qu'il apparaissait à l'écran la France était pliée en quatre. Quel pitre ! Et quel talent pour parvenir à nous faire croire qu'il n'était pas un spécialiste du stand-up !

l'UMP, quant à elle, était au top. Coppé toujours aussi désopilant ; Pèlerin très très prometteur ; et Morano apparaissant de plus en plus comme le pendant féminin du prince de la marrade, ce mythique Zavata des temps modernes que ces farceurs de français s'étaient choisi en mai 2007. Après avoir tout essayé - la démarche chaloupée, les métaphores de langage, les fous dîners du Fouquet's, la déclaration publique de l'adolescent attardé pour une gourde du show-bizz, j'en passe et des meilleures, - il avait déchiré la galerie en proposant un programme pour sa réélection. Toute la finesse de son humour, que seuls les initiés surent apprécier, résidant dans le fait que c'était celui qu'il n'avait pas appliqué ! Du grand art !... Même Chirac nous avait fait poiler. Le pauvre, malade, ne se rappelait même plus ce qu'il avait fait durant son quinquennat ! Qu'il se rassure, nous non plus...

\* Eva Joly et Nicolas Hulot étaient les deux candidats aux primaires d'Europe-Ecologie les verts.

Bref, à part les sinistres fachos de la bande à Le Pen, tout le monde se marrait.

Sauf que...

Il va bien falloir élire un nouveau président, ainsi qu'une nouvelle assemblée, et force est de constater que notre élite politique ne nous représente plus. Les plus de soixante ans constituent dix pour cent de la population française, alors qu'ils occupent plus de la moitié des sièges de l'assemblée nationale. Les Femmes représentent la moitié de l'électorat alors qu'elles détiennent moins de vingt pour cent des sièges. La représentation des avocats et des ouvriers au parlement est inversement proportionnel de la réalité. Par ailleurs, un quart des français sont des enfants ou des petits enfants d'émigrés, et quand nos sondeurs s'intéressent à nos personnalités préférées, Noah, Zidane et Jamel Deboze en sont régulièrement les vainqueurs ! J'ai même appris récemment que Mohamed est le prénom le plus donné en Seine Saint-Denis et le neuvième sur tout Paris. On ne peut donc pas dire que le monde politique soit le digne représentant de ceux qui peuplent l'hexagone, et dont le plat préféré est devenu le couscous...

Mais comment notre élite politique pourrait-elle nous représenter puisque l'offre ne correspond

pas à la demande ? Dans cette kermesse médiatique où tout n'est que spectacle, nos hommes (Cherchez les femmes...) politiques font mine de s'émouvoir, ces soirs de forte abstention, sur l'incivisme de leurs concitoyens. Et j'admire avec quel aplomb et quel étonnant esprit de corps ils méprisent respectueusement les électeurs auxquels ils ont volé le résultat (comme aux Européennes de 2005), ou magouillé l'élection (par de basses manœuvres d'alliances incohérentes, ou en refusant la proportionnelle et la prise en compte du vote blanc), ou encore en continuant d'adhérer aux paradigmes d'un système qui ne fait plus l'unanimité, loin s'en faut.

Deux mondes parallèles, sans véritables passerelles, ont donc de plus en plus de mal à cohabiter, et celui qui va prendre le dessus modifiera radicalement les structures de notre civilisation.

Ou une vraie démocratie apparaîtra, ou bien la féodalité ressurgira !



Il fait onze degrés, et nous sommes en plein hiver !

Comme chaque fois, je profite de mon passage sur Cherbourg pour aller admirer cette digue fantastique dont je ne me lasse pas, et qui devrait faire l'admiration de tous. Or, apparemment, tout le monde s'en fout ! Alors qu'au XIXe siècle, elle fit déplacer les têtes couronnées et nombre d'artistes réputés. Comment une réalisation aussi folle a-t-elle pu tomber dans un tel oubli ?

La rade de Cherbourg est la plus grande rade artificielle au monde ! D'une superficie d'environ 1 500 hectares, tout est déraisonnable dans ce projet constitué de trois digues et de trois forts. La digue

du large, la plus importante, mesure 3 640 mètres de long avec une largeur moyenne de 100 mètres à sa base, 12 mètres à son sommet et 27 mètres de hauteur ! L'ensemble des trois digues faisant plus de 6 kilomètres !

Lancés par Louis XVI, soucieux de protéger Cherbourg contre l'invasion anglaise, les travaux, commencés en 1783, subirent un échec après l'immersion du dix-huitième cône de bois, dévasté comme les autres par les méfaits de la tempête. C'est Bonaparte, voulant alors faire de Cherbourg un des ports militaires principaux et voyant en lui le point d'ancrage de ses futures conquêtes, qui reprit le projet en 1802, suivant la méthode de La Bretonnière, qui préconisait un enrochement à pierres perdues. Les travaux de la digue du large se sont terminés sous Napoléon III, en 1853, et ceux de la digue de l'ouest et de l'est, sous la III<sup>e</sup> république, en 1896.

« J'étais résolu de renouveler à Cherbourg les merveilles de l'Égypte », avait dit Napoléon. Qui s'en souvient ? Et alors qu'il réalisa son extravagant projet, l'actualité touristique du département ne retient aujourd'hui que le Mont Saint-Michel, certes formidable ambassadeur de notre patrimoine local. Le jour où une volonté politique régionale remettra ce

chef d'œuvre à sa juste place, tout le monde admettra le bien-fondé du plus mégalo de nos gouvernants qui, en déclarant « Je voulais élever dans la mer ma pyramide », n'avait pas douté un seul instant de sa faisabilité. Mais ce que j'aime aussi, c'est le côté cocasse et symbolique que revêtit l'inauguration de la grande digue, en 1858, où Napoléon III avait invité... la reine Victoria ! Elle venait de donner le départ de la grande amitié que je vis aujourd'hui avec Tom.

Du bout de la grande jetée, de nos jours consacrée à la  *cité de la mer* , j'exhale les parfums iodés contenus dans cet espace « napoléonien », tantôt consacré aux plaisanciers, tantôt aux géants des mers en escale dans notre cité, et parfois aussi aux monstres d'acier amphibies qui quittent gravement l'arsenal pour alimenter la surenchère de la dissuasion atomique ou équiper les idées sombres de paranoïaques va-t-en-guerre. La houle ne fait pas la différence, elle, et rythme de ses longues lames cet interstice privilégié, dont les impressionnants remparts de pierres contiennent aisément les excès. Parfois le vent du large nous incite à plus de modestie et nous rappelle que le génie humain n'est que l'infime particule d'une essence indomptable. On m'a raconté

qu'en 1987, Cherbourg avait pu en mesurer la portée... Aujourd'hui, rien de tout cela, juste le langoureux clapotis et le doux balancier des flots, dont l'écume se disperse en fines gouttelettes d'albâtre. Mais tous les ans, la tempête nous offre le spectacle unique et majestueux des digues balayées par la mer en furie, l'éphémère disparition féérique de ces monstrueuses réalisations qu'un raz-de-marée vertical soustrait brutalement à l'équilibre portuaire. Conception totalement saugrenue pour celui dont la vie maritime se borne aux nonchalants plaisirs de la plage en été. Car la mer, dont les vacanciers ont fait le parangon des loisirs, est tout sauf un long fleuve tranquille ; et c'est bien dans ses turpitudes qu'elle délivre sa véritable identité.

Le port de plaisance aligne méticuleusement ses innombrables locataires, et je me dis qu'en les additionnant avec les camping-cars qui leur font face l'été sur ce bout de jetée, on a tout à coup une autre vision de la crise... Sans doute est-ce un calcul saugrenu, mais j'ai beau faire et refaire les comptes dans ma tête, je constate qu'Éva et moi sommes bien loin de pouvoir un jour nous offrir pareil équipement...

Le vent se lève et s'engouffre bruyamment dans les drisses de cette impressionnante forêt de

mâts. Les sifflements stridents d'Eole rivalisent avec les sons moins aigus de ces bouts qui percutent violemment les poteaux d'aluminium. Un bateau de pêche, escorté de ses inséparables goélands, regagne le bassin du commerce, dont la perspective s'allonge au fur et à mesure que le pont, pivotant sur son axe, disparaît peu à peu. Midi sonne gravement au clocher de la Trinité.

C'est sans doute la somme de toutes ces banalités qui soudain me fait frissonner...



Tout à coup, j'ai un petit coup de mou ! Pourtant je ne travaille pas aujourd'hui et Eva a pu se libérer pour passer l'après-midi avec moi. On en a profité pour faire les courses et je pense que c'est là que j'ai attrapé mon affection...

Tous ces caddies remplis de choses inutiles, tous ces gens ravagés par la faillite d'un système qui les entraîne malgré eux... Un dirigeant africain avait dit, il y a quelque temps déjà : « Nous étions au bord du gouffre ; cette année nous avons fait un grand pas en avant ! ».

Nous y sommes.

Concernant la présente époque, c'est un mot magique qui a mis le feu aux poudres : le mot soldes !

Un impressionnant pouvoir qui ne semble pas connaître les limites du rationnel. Eva ne m'avait pas présenté les choses comme cela, mais maintenant que j'y réfléchis, je me demande si je ne me suis pas fait un peu avoir... Nous sommes venus pour faire les courses, certes, mais nous avons acheté deux fringues qui n'étaient pas sur la liste ! Le magasin fait ses choux gras d'un tas de produits qui ne me semblent pas moins chers que d'habitude, et, si je n'y connais rien, il n'y a pas besoin d'être un spécialiste chevronné pour comprendre que l'arnaque psychologique fonctionne à plein.

J'en étais là de mes réflexions sur la grandeur de nos procédés mercantiles lorsque nous avons croisé Rachid et Fiona. Fiona, c'est la douce, petite, rieuse, follement amoureuse de ce délicieux personnage qui joue sans cesse de ses origines arabe et juive, en prétendant chaque fois qu'il voit une mob, hésiter à la revendre ou à la piquer...

- Alors, Gaby, on vient gâcher un peu d'argent dans les soldes ?

- Ma foi, l'actualité nous montre chaque jour que l'exemple vient d'en haut..., répondis-je.

- Alors là, je te trouve bien sévère : Regarde Kadhafi, ils l'avaient logé sous une tente !

Sacré Rachid ! Toujours le même humour à double sens, qui fait qu'on ne sait jamais quel est l'objet réel de ses sarcasmes. Et jamais je ne saurai à quel bord il appartient.

Poussant péniblement mon caddie dans les derniers mètres précédant les caisses, je me dis que si les gens ne sont certes pas adultes et tombent dans tous les pièges, que n'a-t-on pas mis en place ces dernières années pour les faire trébucher !

Tout repose sur la croissance dans notre société de consommation. Et croire en une croissance infinie dans un monde fini est une gigantesque supercherie. Pour cela on a inventé le gaspillage par le biais de l'obsolescence programmée, qui se manifeste par la fin de vie volontairement anticipée des biens d'équipement. Ajoutez à cela le design, le marketing, la publicité, le crédit et, dernier né d'une gamme sans limite éthique, le neuro-marketing, qui exploite les couches primaires de notre cerveau pour nous faire dépenser...Le consommateur, addicte et chloroformé, répond parfaitement aux injonctions d'un marché désormais tout puissant.

- Ça vous fera cent-trente-deux euros et quatre-vingts centimes, m'intime la caissière, visiblement exténuée.

Merde, c'est cher, me dis-je, en sortant ma carte bleue. Fait chier ces soldes qui viennent polluer nos provisions hebdomadaires.

Mais j'évite soigneusement d'en faire la remarque à Eva, qui me répondrait logiquement que je suis plus discret sur l'addition lorsqu'il s'agit de la foire aux vins...

Tom et Marie nous ont invités à dîner, et c'est un peu à la bourre qu'on enfiler nos manteaux. Il est déjà plus de vingt heures et il nous faudra vingt-cinq minutes pour rejoindre Barfleur.

Eva est resplendissante. Elle a mis sa petite jupe ébène et ses bas noirs qui tranchent admirablement avec son corsage de soie rouge vif. Elle sait que ça me fait plaisir, et je ne peux m'empêcher, pendant le trajet, de laisser traîner ma main droite sur cet indicible objet du désir.

Il a beau faire nuit, je visionne mentalement le tracé de notre itinéraire, que je connais par cœur. La départementale 120, qui va de l'étang de Gonnevillle au Vast, est pour moi le plus bel itinéraire que je

connaisse dans le coin (la D 56 n'est pas mal non plus); la route, bucolique, longe d'un côté les bois et de l'autre les poétiques méandres de la Saire. Ensuite, c'est la D25, qui, entre Le Vast et Valcanville, présente la caractéristique d'un relief arboré assez surprenant. Après, seulement, on rentre dans le cliché de la culture légumière du bord de mer.

Barfleur est un des *plus beaux villages de France*, dont le nom évoque à lui seul cette éminente distinction; c'est aussi l'évocation des Ducs de Normandie et du naufrage de la *Blanche Nef*; mais c'est avant tout Tom et Marie, nos meilleurs amis.

L'apéro est déjà servi car nous ne sommes pas les seuls convives. Nous retrouvons avec plaisir Bob et Mylène, nos atomiques amis (ils travaillent tous les deux chez Areva) en crise perpétuelle, ainsi que Ben et Lucie; Ben ayant choisi l'informatique, tandis que Lucie, (lucide) a librement choisi... de rester à la maison (ils ont trois enfants).

- La politique actuelle des reconduites à la frontière est non seulement injuste, mais nocive, s'indignait Tom à notre arrivée. J'avais cru comprendre que la conversation était partie du parcours de Ben en France et de sa naturalisation, et

ce ne sont pas nos embrassades qui perturbent le débat.

- C'est dégueulasse de virer des gens que l'on a été bien content de trouver pour faire le sale boulot, reprend Bob.

- Oui, bien sûr, approuve Tom, et cette politique absurde de reconduite à la frontière nous prive surtout de talents qui nous empêchent d'élargir notre culture, pour laquelle le brassage est essentiel.

- Tu veux parler de son récent déclin ?, s'enquit Lucie.

- Exact. Comment expliquer que la culture française ne rayonne plus mondialement depuis une trentaine d'années, date à laquelle, comme par hasard, la politique d'émigration de notre pays s'est nettement durcie ?

J'écoute d'une oreille distraite en me servant à boire, pendant qu'Eva prend des nouvelles de Marie.

- Avec une telle politique, nous n'aurions jamais eu Picasso ou Apollinaire, qui faisaient partie de nos sans-papiers de l'époque, surenchérit Ben, dont l'émotion, visible, stigmatise la synthèse de son laborieux parcours pour devenir le citoyen d'un pays qu'il chérit plus ardemment que bon nombre de Français, dits de souche.

- Moi, je dis que ceux qu'on devrait reconduire à la frontière, ce sont ceux qui se domicilient à l'étranger pour ne pas payer leurs impôts, lancé-je alors péremptoirement, tout en prenant place sur l'immense canapé de velours vert.

Comme d'habitude, Bob et Mylène n'étaient pas d'accord et, lorsque nous sommes passés à table, la discussion épuisait à peine le sujet ; Bob et Mylène enfonçaient le clou et exhibaient, malgré eux, ce jubilatoire numéro de couple avec leurs habituelles frasques elliptiques.

- Figure-toi que, si demain, je dois changer quelque chose, comme tu dis, je ne suis pas sûre de commencer par la voiture... balance alors Mylène, plongeant ses yeux dans le regard de Bob.

Ça nous met en joie... et jamais un de nous ne manque l'occasion d'alimenter cette joyeuse pantalonnade. C'est moi qui m'y colle.

- T'as bien raison, Mylène. C'est pas parce que tu vas changer de voiture que le passager deviendra moins con...

- Tu crois pas si bien dire ! Cet après-midi même, MÔssieur n'a rien trouvé de mieux que de donner raison à un parfait abruti de chauffard qui m'a insultée au volant.

- Ne caricature pas, Mylène, reprend Bob. Je t'ai simplement demandé qui était ce mec qui t'a traitée de sale pute frustrée. Ce à quoi, m'ayant répondu que tu ne savais pas qui c'était, je t'ai dit, POUR RIRE, que pourtant il avait l'air de bien te connaître...

Forcément, ça nous fait rire ! Et jamais nous ne saurons jusqu'où notre couple atomique pousse les règles du jeu... Je demeure, pour ma part, persuadé qu'un tel scénario, au delà de ses apparences apocalyptiques, abrite nécessairement une certaine complicité.

La conversation s'est alors propagée sur la vie de couple et toutes les finesses qu'elle peut suggérer (...), avec arrêt sur image sur l'incontournable mystère du mariage, dont Bob a cru bon de délivrer, en fin de repas, un sibyllin message à sa partenaire ; sans doute en guise de conclusion à leur fracassante prise de bec...

- C'es marrant comme le jour du mariage tout le monde remarque que la mariée est en blanc, symbole, comme chacun sait, de pureté et de bonheur ; seulement personne ne se demande jamais pourquoi le marié est en noir !



1 - 0 !

C'est le score sur lequel on vient de s'imposer devant les pêcheries locales. Notre premier match retour de championnat corpo. A l'aller, nous avons perdu 3 - 2, mais Adam n'avait pas encore choisi de garder nos buts. D'un autre côté, c'était grâce à lui que nous avons marqué par deux fois. Il ne peut pas être partout.

Nous ne sommes plus que six autour de notre troisième tournée de bière, l'heure tardive ayant déjà fait fuir une partie de l'équipe. Adam nous explique ses derniers avatars au lycée, source inépuisable de récits croustillants.

- Avant-hier, j'en avais tellement marre de subir leurs frasques que je les ai menacé d'une interro écrite. Tout le monde a sorti son stylo et sa copie vierge... sauf un, bien sûr. Je l'ai regardé fixement et lui ai dit : « Obtempère ». Tu sais ce qu'il m'a répondu, ce con ?

Moue générale, dubitative.

- Nique ta mère !

- Excellent, lui dis-je.

- Oui, reprit Adam, si ce bœuf avait fait de l'humour, ce qui n'est absolument pas le cas. C'est un basique frontal qui formalisait là son unique pensée !

- T'as fait quoi ?

- Je l'ai viré et j'ai demandé de l'aide au CPE.

- T'as raison, On n'est jamais *trop aidé*... lui rétorqué-je en rigolant, sachant qu'il assume parfaitement son homosexualité.

Dans la marrade générale, Victor lui demande alors si ses élèves sont au courant de son « infirmité ».

- Tu parles, répond-t-il, hilare. C'est même moi qui leur ai balancé la phrase de Voltaire : *il est poli d'être gay*!....

Je ne suis pas sûr que tout le monde ait compris que la phrase de voltaire avait été

simplement détournée de sa signification en remplaçant le i par un y. Mais peu importe, ça rigole et Martin ajoute, fier de lui, en toisant la galerie :

- De toute façon, c'est pas parce qu'on est pédé qu'on est pas *une* homme !

C'est du délire. La quatrième bière fait son effet.

- En fait, je comprends mieux pourquoi t'as choisi d'être gardien de but, reprend Victor.

- Oh là, je m'attends à une explication hautement littéraire..., rétorque-t-il.

- J'imagine que ça te fait du bien d'entendre le public lorsqu'il t'aide à dégager...

Il faut expliquer pour ceux qui n'ont pas le privilège de côtoyer ce milieu très intellectuel du football que la fine fleur du public exprime son respect à chaque dégagement du goal en s'écriant : « Hoooo, hissssse, enculé... »

- Ben oui, il a raison, ricane Martin, c'était goal... ou alors arbitre !

- Quoique ! surenchérit Adam ; je me serais bien vu jouer avant-centre : une belle échappée solitaire, un petit crochet pour gagner mon duel avec le gardien, et hop le ballon dans les tribunes tandis

que le but est vide... Je suis sûr qu'ils m'auraient reconnu !

Victor en pleure.

Il fallait voir Adam mimer son délire avec tout l'aplomb que lui procurent sa forte personnalité et son sens inouï de l'autodérision.

- Viens-tu au match vendredi ?, me demande soudain Jean-Marc, vétéran de 61 ans, qui joue encore au foot avec nous (si, si c'est possible), et supporter invétéré de l'AS Cherbourg dont il connaît parfaitement le passé.

- S'il ne fait pas trop froid ! Parce que se les geler pour les voir jouer comme la dernière fois, merci bien.

- T'as raison, acquiesce-t-il. Ils nous ont offert un véritable spectacle pendant les trois premiers mois, et maintenant ils n'arrivent plus à ajuster deux passes de suite.

- Comment t'expliques ça ? Ils ont prouvé qu'ils avaient bien le niveau du National, alors pourquoi jouer la peur au ventre ? Et surtout : qu'ils se battent !

- Tu sais, c'est pas nouveau. J'y jouais déjà en pupilles, en lever de rideau des pros, dans les années 60. Et déjà ils cultivaient la politique de la vedette.

J'ai jamais compris car Cherbourg n'est pourtant pas une ville bourgeoise et leur entraîneur de l'époque, un certain Emile Rummelhardt n'était pas du genre à les cocooner.

- Petit problème de structures et de dirigeants, peut-être ?

- Comment le nier. On a changé je ne sais combien de fois d'entraîneur, les joueurs sont renouvelés chaque année. Donc y'a autre chose, non ? Mais comme ici, à juste titre, on aime la longévité, on est servi !...

- Apparemment, il y a aussi un problème de budget.

- Faut arrêter avec ça. Tous les ans, c'est la même salade. Le budget, il a fait partie des plus gros à une époque, et, au lieu de monter en ligue 2 comme promis, l'ASC est redescendue en CFA. Il faut arrêter de taper les collectivités et les entreprises privées, arrêter de s'accrocher à son poste et accepter de passer la main si c'est la condition pour pouvoir évoluer. Arrêter d'inverser les rôles, et de vouloir du fric pour briller, alors qu'il faut d'abord briller pour obtenir le pognon nécessaire. Tu crois qu'à Cherbourg on a besoin d'un président délégué et d'un directeur sportif, qui nous coûtent la peau du cul ?

- Je suis d'accord avec toi sur le fond, mais comment bâtis-tu une équipe sans argent ?

- Tu recrutes trois ou quatre très bons joueurs. Un gardien, un avant-centre, un défenseur central, et, si possible, un demi offensif qui sait utiliser les couloirs. Pour le reste, tu prends des jeunes à qui tu dis : « Te prends pas le chou, gamin, t'as des qualités mais si tu ne te défonces pas tu ne joueras pas ». Sur les vingt-cinq joueurs de l'effectif, il serait souhaitable que la moitié, au moins, soit de la région. Ensuite, tu remplaces l'entraîneur par un psychologue, à qui tu interdis d'utiliser le tableau noir !... Ras-le-bol des mercenaires qui viennent prendre le fric tous les ans.

Je me marre, mais reconnais que ça peut marcher.

- Tu sais ce qu'il veut le public ? Du spectacle et, en quittant le stade, être certain que les joueurs ont tout fait pour obtenir le meilleur résultat possible.

- Merde, t'as vu l'heure ?, nous dit soudain Adam.

- Oh, putain, on est bons pour s'en prendre une...

Parce qu'Adam ne vit peut être pas avec une  
femme, mais il ne vit pas seul.

- Patron ! La dernière...



Depuis que nous sommes ensemble, Eva et moi, la trajectoire de ma vie s'est sensiblement déroutée. J'ai la nette impression que mon cœur bat plus vite et que son rythme n'a plus les mêmes repères. Finie la période de l'insouciance aux égoïstes aventures sans lendemains, j'ai enfin compris qu'une vie de couple n'était surtout pas l'addition de deux errances sentimentales.

Mais est-ce suffisant ?

Je me demande si la notion de couple, au sens littéral, n'est pas faite pour être dépassée. Alors deux êtres qui s'aiment sont-ils en capacité de nourrir durablement une liaison uniquement avec leurs sentiments réciproques ?

Je pense que oui. Et pourtant, que n'ai-je décrit la vie à deux, dans ce passé récent où mes inclinations amoureuses n'étaient que fantasmes égocentriques.

Eva, quant à elle, rêve depuis quelque temps d'une vie ne se limitant pas à nos tête-à-tête. Son côté maternel finit par prendre le dessus et déçoit quelque peu, je l'avoue, l'invraisemblable confiance que j'avais placée dans nos capacités à conserver notre stricte intimité. C'est idiot, bien sûr. Ce n'est pas parce qu'une femme désire être maman quelle se lasse d'être épouse.

D'un autre côté, je n'ai jamais dit que je ne voulais pas être père ! Le problème n'est pas là..

Il y a cinq ans, lorsque nous avons décidé de vivre ensemble, un seul problème était venu ternir notre amour naissant : l'impossibilité d'avoir des enfants. Je n'étais pas mûr, à l'époque, pour en évaluer toutes les conséquences, et Eva, en complète mutation physique et psychologique, n'accordât pas non plus à cette insidieuse contrainte sa véritable portée.

Pourtant, notre aventure n'est pas banale.

Eva affiche sans défaillance tous les facteurs de la fertilité, et je n'ai moi-même aucune difficulté à

pouvoir procréer ! Alors, me direz-vous, il est où le problème ?

Le problème est qu'Eva... c'est ma sœur !!!  
Enfin, ma demi-sœur, pour être tout à fait précis.

Ah, ça jette un froid !

L'histoire n'est pas simple.

Elle remonte à notre union, ce mercredi 21 mars 2007, que je ne risque pas d'oublier \*. Car c'est aussi le jour qu'avait choisi ma mère, hospitalisée, pour m'annoncer la surprise... La gueule de la surprise... Encore tout imprégné du corps de ma maîtresse, de son enivrant parfum et du goût de ses pénétrants baisers, j'avais explosé en plein vol, comme une fusée dont la trajectoire s'est égarée, se désintègre soudain dans l'atmosphère. Sans doute dotée d'un sixième sens assassin, ma mère, qui pourtant m'adorait, n'avait alors pas ménagé mon destin.

Après quelques péripéties, dont nos cœurs amoureux ont souffert le martyr, nous avons alors décidé, en toute connaissance de cause, de faire triompher l'Amour. Au diable le qu'en dira-ton et foin

\* Voir « Tranche de vie ».

de toutes les morales judéo-chrétiennes !

Et, au mois de novembre, nous nous étions installés ensemble, dans mon petit mas provençal, perché sur les adrets du Grand Luberon...

C'était à mon retour de Sierra-Leone, où j'avais passé quelques mois au service d'une ONG et à tenter d'oublier mon impossible amour.

J'ose à peine dire que j'avais alors connu mon plus beau Noël, car c'était aussi le premier que je passais sans ma mère, que je venais de perdre et dont l'absence pesait très lourd.

Pour Eva et pour moi débutait une autre vie. Etrange et bien particulière. Celle de deux êtres qui, se connaissant depuis leur enfance, ponctuaient un parcours commun, comme tant de gosses qui ont grandi ensemble. Sauf que, frères et sœurs, dans notre respectable société, ne sont pas habilités à prolonger leur belle complicité dans des secrets

d'alcôve ! Même si, comme nous, ils n'en savaient rien. Même si, comme nous, la responsabilité en incombait à leurs parents qui ne leur avaient pas révélé la vérité. Même si, comme nous, ils avaient emprunté le mécanisme habituel des cœurs solitaires et ne s'étaient finalement aimés qu'au prix d'une lente maturation que, seule, la compréhension mutuelle avait rendue possible. L'anaphore n'y change rien, et ce que la loi ne peut nous interdire, la collectivité se charge sans vergogne de nous l'imposer.

Au début, tout s'est admirablement bien passé et nous avons vécu dans un conte de fées qui aurait sans doute dû nous alerter. Eva étant devenue ma compagne, j'avais l'impression que ma personnalité gagnait en notoriété. Mon microcosme provençal s'amusait de la situation insolite et je passais même pour une sorte de héros défiant les codes de la société. Puis, du jour où j'ai annoncé que nous nous aimions, qu'Eva ne quitterait plus jamais ma vie, les portes se sont soudain refermées. Tout a basculé, et une sorte de haine s'est même instaurée ! Notre aventure venait d'atteindre les limites d'un conformisme sclérosé et faisait triompher ce que le grand Brassens a si bien chanté : « Les braves gens n'aiment pas que l'on suive une autre route qu'eux ».

L'humeur, légère et gaie, est devenue pesante, les mots, inoffensifs et spontanés, se sont chargés d'arrière-pensées, et l'humour, bon enfant, s'est fait grinçant.

*Le bar des Lices*, qui m'avait élevé et à qui j'avais tant donné, semblait soudain me renier. J'emploie à dessein cette métonymie délicieuse qui définit bien pour moi ce que je ressentais à l'époque. Qu'étaient devenus tous ces amis dont le bon mot était la seule profession de foi ? Sans jamais blesser, mais pour aller de l'avant, comme on en rigolait. Alors comment Franck a-t-il pu me balancer une telle horreur, ce soir d'hiver où la nuit était tombée un peu vite ? Répondant à sa moquerie sur ma façon de voir dans la pénombre, je lui avais alors répliqué, par jeu et pure provocation intellectuelle : « normal, car moi j'suis nyctalope ». Je ne sais s'il connaissait le mot, mais, en tout cas, il sut l'utiliser au-delà des limites du simple calembour, lacérant notre complicité de cette cinglante réplique : « Nyctalope ou nique-salope ? » Quelle amitié peut résister à pareil affront ? Quelle philosophie de vie peut venir justifier un tel écart de langage, quels qu'en soient ses principes ? Je venais de connaître là ma première humiliation ; ce ne fut pas la dernière...

Au début de l'année 2008, alors que je me plaignais avec humour de n'avoir pas touché de prime à Noël, c'est Paul qui eut l'outrecuidance d'oser cette insupportable plaisanterie : « Normal, Tu n'es qu'un con sans gain ! » Tout le monde s'accorde à reconnaître mon sens de l'humour, mais il fut des occasions, comme celle-ci, où la satire m'a semblé aller bien au-delà du simple jeu de mots. J'ai très mal encaissé ce genre d'égarement sémantique, qui m'éloigna peu à peu de mes paires et de mon repaire.

Alors, est-ce lorsque Max fit de l'humour tendancieux sur Guède, mon nom de famille, que s'est faite l'irréversible fracture ? C'est possible. Je ne me rappelle plus, car les exemples sont légion et je n'étais plus en capacité de supporter la moindre allusion à ma situation conjugale. S'étant cru malin de reprendre une formule éculée, il s'était écrié, bravache : « Dans la famille Guède-au-trou, je voudrais le fils ! »

Rien que cela !...

J'ai alors fait comme j'avais l'habitude de le dire : j'ai tiré la chasse !

Depuis ce jour du mois de février, notre décision était prise : partir ! Il n'était pas envisageable de supporter plus longtemps une telle humiliation.

Pourtant j'étais né dans ce cadre exceptionnel des basses alpes, dont le Luberon était l'ineffable joyau. J'y avais mes racines et - l'ai-je cru jusqu'à ce jour - des amis fidèles... En fait, mon seul déchirement ne concernait que deux personnes : Marco, l'irremplaçable ami d'enfance, et Pat', l'indispensable père de substitution. L'un comme l'autre ont accompagné ma vie, illuminé mon parcours et soutenu sans réserve mes moments difficiles, dont celui que nous vivions à l'époque. Eva, quant à elle, bien

que née au pays, avait passé toute son enfance et son adolescence dans le nord de la France ; elle n'avait aucune difficulté à quitter une région qui n'avait pas été à la mesure de ses attentes, durant les quatorze années où elle y avait séjourné. Mieux même, elle s'était réjouie d'un tel projet, souhaitant depuis quelque temps se rapprocher de sa mère avec qui elle éprouvait le besoin de renouer une relation forte. Enfin, je me disais que l'absence de ma propre mère se ferait peut être moins sentir dans un contexte différent, qui ne me rappellerait pas sa présence à tout bout de champ.

Bref, la rupture n'a pas été si compliquée à envisager.

La question psychologique réglée, restait le problème matériel. Partir, c'était bien joli, mais où ? Et pour y faire quoi ?

Mon cas paraissait le plus ardu à résoudre. J'étais en possession d'un master de tourisme que je pouvais exhiber avec les quelques années d'expérience passées sur le Parc du Luberon. Mais j'avais tout interrompu pendant six mois, durant lesquels j'avais œuvré en Sierra Leone, au service d'une ONG n'ayant rien à voir avec mes compétences, pour ne pas dire à l'opposé de mon métier : tourisme et misère n'ayant

pas vraiment les mêmes ressorts... D'un autre côté, revenant tout juste de l'étranger et devant reprendre une activité, je savais qu'il me serait plus facile de retrouver un emploi qui ne soit pas limité au minuscule périmètre d'un département sinistré !

C'est Eva qui, la première, a obtenu un retour positif aux annonces pour lesquelles elle avait postulé. Il émanait d'une entreprise travaillant pour l'usine de la Hague, dans cette région du Cotentin dont nous ne connaissions que le nom. Quatre jours plus tard, nous prenions le train pour Cherbourg, et pendant qu'Eva satisfaisait aux exigences d'un entretien d'embauche, j'en profitais pour rencontrer le responsable du *Parc des Marais du Cotentin et du Bessin*, qui avait accepté, sur un simple coup de téléphone, de me recevoir spontanément.

J'avais décidé de mettre à profit ce voyage qui, s'il n'autorisait aucune certitude d'emploi pour Eva, lui conférait néanmoins une position que je lui enviais. N'ayant pas l'esprit particulièrement macho, je m'en étais sincèrement réjoui, mais, j'avais abordé, pour ma part, mon opportuniste rendez-vous avec l'esprit d'un naufragé en sursis.

Le soir, dans notre petite chambre d'hôtel, à deux pas du port, j'eus alors quelque difficulté à

commenter le pied-de-nez du destin qui, en sanctionnant Eva d'une amère déception, m'avait, contre toute attente, choisi pour le relancer. Partagé entre peine et volupté, je lui avais délicatement exhibé ce contrat providentiel qui allait tout changer...

Après, tout s'est accéléré. Eva est repartie seule terminer son préavis, pendant que je découvrais les charmes d'une région qui me faisait les yeux doux. C'était le printemps et jamais je n'avais vu une telle variété de vert et de douceur s'échelonner sur la palette des tons pastel. La mer, omniprésente, quadrillait méticuleusement chaque parcelle du territoire et m'étourdissait délicieusement de ses effluves iodés. Le soir, j'étais fatigué, mais surtout heureux. La simplicité des gens et leur accueil, même s'il semblait parfois méfiant, m'avaient convaincu que l'on avait fait le bon choix.

J'avais loué provisoirement un petit gîte sur la côte des plages du débarquement. Dans la journée, j'apprenais la botanique et l'éthologie sur mon lieu de travail et le soir, le long des plages de sable fin, je m'imprégnais de l'héroïque épopée que les manuels d'histoire contemporaine ne m'avaient que partiellement dispensée. Au soleil couchant, le

fantôme du soldat Ryan surgissait, et faisait d'Utah Beach le champ d'honneur d'un passé aux ombres immanentes.



- On est des cons ! s'indigne Tom, dont la tasse de café faillit se verser sur mon bureau. On est des cons parce qu'on n'arrive toujours pas à faire l'Europe.

En ce matin froid, le Parc est magnifique. Exceptionnellement, Tom et Florent, notre responsable, m'ont accompagné le long des canaux qui quadrillent le marais, et le spectacle de cet univers auquel le givre apportait un éclat supplémentaire, m'a subjugué. Mais Tom et Florent n'y ont vu, apparemment, que le miroir des échos politiques de la veille au soir, et jouent maintenant les prolongations, le cul collé au radiateur.

- T'as bien vu, hier dans le débat, quelle place est réservée au citoyen de base qui n'a que ses yeux

pour pleurer et, surtout, son fric pour payer... lui dit Florent.

- Ouais ; je sais. Comme d'habitude, c'est le contribuable qui va régler l'addition. Même si je suis pour une solidarité complète envers les peuples, ce n'est quand même pas à eux de payer les pots cassés. Mais à qui doit-on du pognon, bordel, puisque tous les Etats sont endettés ?

- T'as raison, ricane Florent. Tiens, je vais te montrer ce que je te *doigt*... lance-t-il en levant le majeur !

- De 2000 avant notre ère jusqu'à l'époque de Jésus, ajouté-je très sérieusement, il était courant pour tous les pays du monde d'annuler les dettes quand elles devenaient trop lourdes. Des puissances comme Sumer, Babylone, l'Égypte et d'autres ont toutes proclamé l'annulation de la dette pour permettre à la société de repartir à zéro.

- Qu'attend-on pour en faire autant ?

- C'était facile dans une société où toutes les dettes étaient contractées envers l'Etat. C'est devenu plus compliqué quand les affaires et le crédit sont passés aux mains de particuliers !

- Autrement dit d'une oligarchie ! surenchérit Tom.

- Exactement, et ça ne date pas d'hier. Les Romains sont les premiers à avoir refusé d'effacer une dette. Ils ne voulaient surtout pas qu'un roi les annule et rétablisse l'égalité.

- Ces cons de Romains... qui vont dépecer toute l'Europe et même au-delà, ajouta-t-il.

- Rome a déclaré la guerre à Sparte, en Grèce, pour renverser les gouvernements et les rois qui voulaient remettre les compteurs à zéro. Les guerres de conquêtes romaines du 1<sup>er</sup> siècle avant Jésus-Christ ont dépouillé les pays visés de tout ce qu'ils avaient, et en ont fait des déserts afin de faire passer le message suivant : une dette est une dette !

- A con, con et demi, quoi...

- D'un point de vue humaniste, complètement. Pour le reste ils venaient d'inventer le mouvement perpétuel, celui qui prévaut encore aujourd'hui. Je te détruis et je te prête pour reconstruire, à des taux rédhibitoires, ce qui m'assure ton asservissement !

C'est à cet instant que Christèle est entrée. Elle venait chercher Florent, dont le rendez-vous était arrivé ; elle ne put s'empêcher de prendre le train en marche et d'ajouter, péremptoire :

- Et bien sûr tu vas sans doute nous expliquer comment on peut échapper à l'austérité...

Christèle, elle m'énerve. Elle a une conscience politique au ras des pâquerettes et, plutôt que de nourrir un intéressant débat contradictoire, elle assène des préjugés qu'elle a l'outrecuidance de faire passer pour des vérités.

- Le jour où tu vas vraiment prendre le temps de réfléchir, tu t'apercevras que si on te ponctionne d'une manière ou d'une autre ton pouvoir d'achat (que ce soit par augmentation de l'impôt sur le revenu, TVA, CSG ou autre) tu vas nécessairement diminuer ta consommation.

Devant ses grimaces muettes, j'ai insisté.

- Y'a même pas débat. C'est mécanique : tu possèdes moins, tu consommes moins. Et donc tu payes moins de TVA... Ça y est t'as compris ? Si l'Etat rentre moins d'impôts, il aggrave la dette au lieu de la résorber car, au lieu de rentrer plus d'argent comme il le croyait en augmentant les prélèvements, il se fait lui-même hara-kiri.

Christèle accuse le coup, Tom boit du petit lait... Mais la panthère ne s'avoue pas vaincue.

- L'Etat a deux façons de traiter l'austérité. Et plutôt que d'essayer d'augmenter ses recettes, il peut aussi choisir de diminuer ses dépenses.

Elle m'énerve ! Parce qu'en plus elle plastronne quand elle croit avoir trouvé la parade à une ineptie.

- Ah bon ! Parce que diminuer les remboursements de la sécurité sociale ou le niveau des allocations, par exemple, ça ne revient pas au même ? Ma pauvre Christèle, si l'Etat dépense moins, tu auras également moins. Accepterais-tu, par ailleurs, moins de professeurs pour éduquer tes gosses ou moins d'infirmières pour les soigner, au nom d'une austérité, qui n'a d'efficace que la crainte qu'elle va susciter ?

Ouf, j'ai marqué un point. Elle se tait et ne reprend pas de café, ce qui indique qu'elle est perturbée... J'en profite, dans la foulée, pour lui réclamer les listings informatiques de mes suivis mensuels, indiquant implicitement que le débat est terminé.

Tom la regarde sortir et me lance d'un clin d'œil complice :

- Comme l'aurait souligné le regretté Lucien Jerphagnon, elle va enfin pouvoir se coucher moins con qu'elle ne s'était levée !



Il y a des matins où il vaudrait mieux prendre son petit-déjeuner en silence. Personnellement, j'ai l'habitude d'écouter France-Info tout en dégustant mes délicieuses tartines de pain grillé, dont l'épaisse couche de fromage éclate en bouche grâce à la pointe de confiture de fruits rouges qui lui est associée. En fait, je ferais mieux d'écouter de la musique pour éviter ce flot quotidien d'inepties. Je ferais mieux de garder le silence pour échapper à cette sourde ordonnance aux violents déresseurs. J'ai sans doute le tord de vouloir rester en contact avec l'actualité, que je m'interdis de subir le soir à l'indigne grand messe du vingt heures. Et, tous les matins, j'entends avec quelle ignominie l'animal le plus intelligent de

l'univers (car on se croit encore seuls) a repoussé les limites de l'horreur : guerres, viols, vols, destruction de la planète, racisme, religion, dictatures, néo-libéralisme, corruption, conflits d'intérêts, paradis fiscaux, nombrilisme, font partie d'une liste non exhaustive, mais sans cesse d'actualité.

J'aurais pu me croire à l'abri, ce matin, quand j'ai allumé ma radio. Ils parlaient foot. Quand je dis à l'abri... Comprendons nous bien ! Le foot est un sport et, s'il l'était resté, il n'aurait que du plaisir à nous distiller... J'aime qu'on me parle des exploits d'un avant-centre aux retournés diaboliques ou d'un goal aux envolées spectaculaires.

Là, il s'agit de Louis Nicollin, le truculent président de Montpellier, qui se permet de faire la pige aux gros du championnat puisqu'il est second, juste derrière le PSG qu'il s'apprête à rencontrer. Il faut savoir qu'à l'inter-saison, le club parisien a été racheté par des Qatari dont le phénoménal budget leur a permis d'acheter des joueurs de très gros calibre (Eh oui, au foot c'est encore l'esclavage, mais c'est mieux payé !). Et qu'est-ce qu'il nous raconte le gros Loulou ?

A la question du journaliste, lui demandant s'il a des ambitions de titre, il déclare : « Il ne faut pas

rêver, nous sommes un petit club. Nous avons un petit budget ; aucun salaire ne dépasse les 100.000 euros mensuels ! »

Ben voilà. Ce qui est bien avec Loulou Nicollin, c'est qu'il est sincère. Pas toujours très fute-fute, mais jamais langue de bois. On y apprend donc que Montpellier, qui a un « petit budget », se permet de payer ses joueurs jusqu'à 100.000 euros par mois ! Alors, pour ceux qui ne se rendraient pas bien compte, peut-être qu'une petite conversion en francs aidera à mieux apprécier : 655.957 francs, soit plus d'un demi-million, soit 65 plaques, comme dirait Pat' ! Par mois, n'oublions pas ; et pour un petit club d'un petit championnat... car la France est durement pénalisée par son système fiscal qui ne lui permet pas de distribuer le même niveau de salaires que ses voisins européens !

J'ai failli en recracher ma tartine. Voilà quatre ans que le pays ploie sous le poids d'une dette considérable, que les salaires de nos concitoyens sont devenus la variable d'ajustement d'un monde qu'on leur dit en crise, et ça n'étonne même pas le journaliste ? Mais qu'attend-il pour aller, dès le lendemain, poser la même question dans les entreprises ? Mieux, même : qu'il aille dans une grande entreprise qui fait de gros

bénéfices et qu'il demande quel est le salaire minimum !

S'il constate un certain décalage, il sera toujours temps pour lui de s'interroger sur la manière d'exercer son métier...

Eva s'affirme de jour en jour comme une excellente cuisinière, et j'ai un peu honte de la regarder s'activer derrière ses fourneaux (mais ça me passe assez vite...). Elle, qui mangeait un peu n'importe quoi quand elle était seule, s'est prise rapidement au jeu, et prétend même y trouver du plaisir (ouf ! ça déculpabilise).

Le midi, chacun déjeune sur son lieu de travail et le soir c'est un peu la fête. Oh, rien de bien sophistiqué, mais de la bouffe naturelle et fraîche, qu'Eva combine avec son talent inné. Il est vrai qu'elle a suivi un stage, il y a trois ans et demi, qui a sans doute permis à son expression culinaire d'acquérir les bases nécessaires. Moi aussi, j'aime bien faire la

cuisine, mais comment voulez-vous que je ne succombe pas à la facilité dans pareille circonstance ?

La bouffe, c'est hyper compliqué et tout simple en même temps. Plus je regarde Eva faire (et surtout plus je goûte à ses plats !) et plus je suis convaincu qu'elle repose sur quelques principes simples de bon sens. Règle n° 1 : n'utiliser que de bons produits frais. Règle n° 2 : trouver l'équilibre indispensable entre les quatre saveurs que sont le salé, le sucré, l'amer et l'acide. Règle n° 3 : savoir ajouter, en sachant les doser, les épices appropriées. Le reste appartient à l'esprit créatif du cuisinier. Et là, c'est comme en peinture : le classicisme vaut l'impressionnisme, le cubisme, ou l'art abstrait. Toutefois, j'avoue qu'un autre élément important rentre également en ligne de compte : la cuisson. Trop cuit, ou pas assez cuit, délivrera un premier jugement tranché sur la capacité du maître-queux, qui ne dévoilera son véritable talent qu'au travers des nuances plus fines de ses choix de températures. La basse température, par exemple, n'offre pas du tout les mêmes caractéristiques qu'un feu ou un four très chaud, et, si celle-ci semble déterminante pour le goût, elle n'en est pas moins essentielle pour la santé. En effet, lors de la cuisson, sous l'effet de l'agitation thermique, les molécules se

choquent, se cassent et s'accrochent, au hasard, à d'autres structures pour former de nouvelles combinaisons très complexes, dont certaines n'existent pas dans la nature et dont les propriétés et le destin sont inconnus. Il a ainsi été démontré que certaines substances issues de la cuisson sont toxiques ou cancérigènes. Les modifications induites par la chaleur sont d'autant plus importantes que la température est haute et que le temps d'exposition est long. On peut dire que la frontière au-dessus de laquelle les aliments subissent des transformations importantes se situe autour de cent-dix degrés...

Mais ce soir, c'est moi qui m'y colle. Ce sera cuisine vapeur. Un petit rouget barbet accompagné de fines lamelles de carottes et poireaux, posés délicatement dans la partie haute du cuiseur. Pas de sauce. Juste quelques graines de cumin flanquées de fleur de sel au dressage. Un délice ! La cuisine à la vapeur est celle qui conserve le mieux l'intégralité des saveurs et se suffit à elle-même. Son raffinement n'a d'égal que sa légèreté... et sa simplicité.

J'en suis à ma deuxième bouchée, celle qui confirme les arômes, quand le téléphone se met à tinter. Je jette un regard consterné à Eva, qui s'amuse de la situation. Elle sait que j'ai horreur du

téléphone, surtout le portable qu'elle n'a toujours pas réussi à m'imposer. Là, il s'agit du fixe, mais JE MANGE ! Pas question de succomber à la dictature de l'effronterie ; je lui souris, goguenard, caressant doucement la partie de mon bras censée lui inspirer le geste approprié à mes intentions. Elle feint de me faire les gros yeux, sans pouvoir dissimuler son amusement... et décroche !

A peine a-t-elle le temps de dire « allô » qu'elle s'écrie, enjouée :

- Chéri, c'est Marco !

Je pose ma fourchette, prend le temps de m'essuyer la bouche et, dans un rot qui n'invite pas à la bienveillance, fait face à la situation :

- Dis donc, Ducon, tu pourrais pas respecter un peu la vie privée des honnêtes gens ?

Marco, c'est l'ami avec un A majuscule. Le complice de mes jeunes années, celui avec qui « le soir, après la classe, nos lourds cartables de cuir usé valdinguaient négligemment, en proie à l'indélicatesse de notre impatience à retrouver nos jeux d'enfants préférés ». \* C'est donc aussi celui qui a le plus mal vécu notre départ du Luberon, ayant beaucoup de peine à comprendre et à accepter notre décision. Notre première année en Cotentin fut d'ailleurs quasiment exempte de contacts de sa part. Tel un enfant gâté ou un amant trompé, il bouda dans son

\* *Tranche de vie.*

coin et dut sans doute faire de gros efforts pour ne pas succomber à l'envie irrépressible de nous téléphoner. Mais tout est rentré dans l'ordre, et le téléphone fonctionne parfaitement à nouveau. Nous nous sommes même revus, Marco - une fois levés ses préjugés sur « le Nord », comme il dit - ayant fait un rapide voyage dans notre pays d'adoption.

Il faut dire que notre première année normande n'a pas vraiment concordé avec une période faste le concernant. Il a dû combattre ses déboires familiaux qui l'ont amené à se séparer de Véronique, un an après la naissance de sa fille, Margot, née en avril 2008. Lui qui s'était donné tant de mal le jour de son mariage pour faciliter notre rapprochement, à Eva et à moi, alors qu'il s'imaginait que nous avions considéré notre union sans lendemains ! Sacré Marco ; j'ai peine à constater qu'aujourd'hui c'est lui qui reste sur le carreau, alors qu'à sa grande surprise, et à la nôtre tout autant, il avait réussi à partager cinq années de sa vie avec celle pour laquelle il hésita si longtemps à officialiser son union.

Il n'est pas du tout surpris par ma singulière formule de bienvenue.

- Forcément, t'es encore en train de bouffer ?

- Non, monsieur, je déguste ! Comme chaque fois que je me mets à table. Comment va son altesse ?

- Ça va, ça va.

- La fille ?

- Au p'tit poil. Je l'ai pour le week-end. Que du bonheur...

- Je suppose que chez vous, le printemps est déjà là, et que tout ressort de terre...

- Arrête tes conneries, je viens d'enterrer ma belle-mère !...

On éclate de rire tous les deux. Avec Marco, c'est priorité humour. Quelle qu'en soit la victime...

- Tu m'as l'air effectivement en forme.

Un petit blanc s'instaure.

- Excuse-moi, je réfléchissais.

- J'me disais bien aussi que quelque chose avait changé !...

Comme chaque fois, la conversation s'éternise. Tout y passe, ou presque, et mon rouget refroidi.

- Tu sais que Pat' s'est décidé à venir en Normandie, cet été ?

- Allez, tu déconnes ou quoi ?

- Non, non, je t'assure, il me l'a confirmé ce matin.

- C'est génial. Moi, je l'ai eu la semaine dernière au téléphone, et rien n'était encore décidé. Comment il va ?

- Oh, tu sais, il est à moitié gâteux, dit-il, en rigolant.

- Ben, c'est qu'il va mieux, répliqué-je, pour n'être pas en reste.

- Ha, ha, le con apprécierait... Il est quand même assez incroyable pour son âge. Tu verras, il n'a rien pris depuis ton départ. Pas une ride, pas un gramme ; il a même perdu... quelques chicots !

- Malin comme il est, j'suis sûr qu'il a *un plan*...

Marco s'étouffe, mais se reprend.

- Normal, c'est quelqu'un *d'entier* !

On se marre comme des baleines. Eva lève ironiquement son café à ma santé. Elle a raison, il faut que j'abrège. Mais on n'arrête pas un Marco comme ça, surtout quand la surenchère s'est instaurée. La chute, bordel ! Avoir le dernier mot, sortir la finesse ultime pour finir en beauté. Tout en l'écoutant, je cherche à toute allure le jeu de mots qui pourrait me permettre de le prendre de vitesse. Je ne peux me retenir de pouffer lorsqu'il me sort que la santé de Pat' ne se mesure pas en *dents citées*, mais je viens le coiffer

irréremédiatement sur la ligne d'arrivée avec une formule à l'emporte-pièce.

- En venant, suggère-lui donc de passer par le *j'ai vos dents!*



En période électorale, on n'y échappe pas. La démagogie refait surface, mais les masques tombent également. On voit jusqu'où nos hommes politiques sont prêts à aller pour obtenir un pouvoir qu'ils convoitent tous depuis le premier jour de leur engagement.

Pour notre président en place, pas de limites. Sa vision de la République est tellement catastrophique qu'il se dit chef d'Etat plus que président de la République ! République à laquelle il réserve, pour son éventuel deuxième quinquennat, les valeurs de travail, responsabilité et autorité ! Pétain coup...

Il n'a, certes, pas fait que des conneries. Non, non, il en a dit également... Prétendre, par exemple, que le prêtre est au-dessus de l'instituteur est une première dans un pays laïc comme la France. C'est bien aussi la première fois qu'un individu accède à la Présidence de la République en dépit d'une telle vulgarité et d'une absence totale de culture ; et c'est pour cela que, en dépit des qualités que certains peuvent encore lui trouver, il n'aurait jamais dû accéder à un tel poste, dont l'ancrage culturel est primordial pour éviter tout arbitrage partisan. De quelle conviction est-il réellement doté, Sinon celle d'être le premier ? Servir son intérêt personnel et gagner de l'argent, là où le don de la personne devrait naturellement s'imposer.

Même Marco en convenait, car, bien sûr, il n'avait pu éviter le sujet au téléphone.

- Je vais voter pour lui parce que je ne veux pas de la gauche, m'avait-il affirmé, mais j'aurais préféré de loin un Fillon ou un Juppé.

- Je te laisse le choix de tes infirmités, et constate que tu n'as toujours pas pris la mesure des réalités.

- Tu vas voter Hollande, toi ?

- T'es pas malade !

- Alors de quelles réalités parles-tu ?

- De cette fin de cycle dont on te fait croire qu'il s'agit d'une crise économique.

- Tu sais aussi bien que moi que, quelque soit le futur gouvernement, il va falloir se serrer la ceinture.

- Et c'est bien cela le scandale. Parce qu'ils raisonnent tous sur le même modèle. Pat' serait là, il te dirait que depuis Barre, autrement dit depuis 1976, c'est le même discours. Coluche disait, à l'époque : « Serrez-vous la ceinture et après... vous serez habitués ! », ajoutant avec précision, « Dîtes-moi ce dont vous avez besoin et je vous dirai comment vous en passer ! » Franchement... c'est pour lui qu'il fallait voter !

- Ha, ha, j'aime bien ton sens du raccourci...

- Mais je ne plaisante pas du tout. Et je soupçonne même l'embarras des politiques qui savent, même s'ils ne veulent pas le reconnaître, que le consumérisme est mort, alors que notre société est droguée à la consommation ; d'où leur persévérance à défendre la croissance, qui ne repartira pas, et autres valeurs complètement dépassées.

Evidemment, Marco ne m'a pas suivi sur ce terrain. Par contre, il a déploré, comme moi, la pauvreté de la campagne électorale, débutée un an (!)

avant l'échéance, et dont les points forts ont été la viande halal et le permis à points !... Je n'ai pas hésité à lui renvoyer les deux camps dos à dos.

- Je trouve pathétique toutes ces joutes électorales pour lesquelles la droite, avec toute son agressivité habituelle, attaque les mesures annoncées par la gauche parce qu'elles n'offrent pas l'équilibre budgétaire souhaité, et je m'amuse amèrement de la naïveté de la gauche qui, lorsqu'elle est de bonne foi, n'a toujours pas compris que sa générosité n'entre pas dans le cadre des structures que la cupidité humaine a mis en place. Tu peux toujours changer le pilote d'un mauvais véhicule, il n'obtiendra que les performances médiocres liées à ses piètres qualités !

- OK, je vote quoi, alors ?

- Ecoute, tu ne veux pas quitter le camp de la droite, mais tu pourrais au moins faire comprendre à ton président en place qu'il n'est plus l'homme de la situation.

- Et je dis quoi dans les urnes ?

- *Casse-toi, pauv' con !*, par exemple.

Le temps passe ; les matins s'illuminent de rayons incertains et chassent les évanescentes nappes laiteuses qui enveloppent le plancher de nos vaches. Les chants d'oiseaux liminaires vénèrent les premières fleurs, et la vie d'Eva ne peut atteindre sa plénitude.

Désormais, nous abordons régulièrement le problème de l'enfant que nous ne pouvons concevoir, et, depuis quelques semaines maintenant, nous cernons mieux les maigres possibilités que nous laissent entrevoir les différentes réponses à notre embarras.

Eva a eu beaucoup de mal à faire son deuil de l'enfant commun. Comme toute maîtresse éperdue, elle ne pouvait envisager qu'une semence autre que la

mienne la fertilisât, ou qu'un ventre autre que le sien portât un jour sa progéniture. Elle sembla sincèrement souffrir d'une situation à laquelle je la croyais naïvement préparée.

Ses réticences, que je comprenais sans pouvoir vraiment les admettre, nous permirent en fait d'avancer plus rapidement. Il me fallut de longues semaines pour identifier et surtout comprendre toutes les solutions adaptées à notre cas. Et je n'ose imaginer le temps qu'aurait demandé la mise en application d'une insémination artificielle, ou une demande de gestation pour autrui à l'aide d'une donneuse d'ovocytes ou d'une mère porteuse. Solutions interdites en France, et pour lesquelles je n'aurais d'ailleurs pas adhéré.

Je découvrais tout juste l'existence de l'injection intra cytoplasmique, qu'Eva se résolut à examiner la solution de l'adoption.

- Tu sais, chérie, être mère, c'est surtout une façon d'aimer, lui fis-je remarquer. On s'en fout du sang.

- Je sais que tu as raison. Il n'empêche que la femme porte son enfant pendant neuf mois ; et ça, c'est pas neutre...

- Tellement peu anodin que beaucoup de femmes n'osent pas avouer que ce n'est pas forcément la partie de plaisir qu'a décrété notre bonne société...

Peu importait le débat. Notre quotidien faisait désormais place à une éventualité jusqu'ici ignorée : l'accueil soudain sous notre toit d'un petit être qui ne nous donnera pas le temps de nous adapter à son arrivée. Non seulement, nous n'aurons pas neuf mois pour comprendre et modifier nos habitudes de vie, mais nous devons nécessairement, du jour au lendemain, fournir la réponse adaptée à l'âge et au caractère (je n'ose parler de culture ou d'habitude) de l'enfant.

L'adoption relève d'une démarche particulière. Elle concentre désormais l'essentiel de notre énergie et de nos conversations. Elle n'est pas la réponse la plus simple au désir de maternité, mais nous permet tout à coup de faire un bond dans l'avenir tout simplement parce que nous venions de prendre une décision.

Je ne fais plus le malin, et confesse humblement, que c'est vraiment à partir de cet instant que j'ai réellement pris conscience de l'évènement !



Notre nouvelle vie dans le Cotentin s'est mise en place à une vitesse et dans un confort inespérés. Après quatre années d'enracinement insolite, notre cœur n'a plus d'alternative ; il bat pour un exceptionnel bout de terre maritime enclavé, et pour un mode de vie insoupçonné. Les Bas-Normands sont des gens simples qui s'accrochent encore à des valeurs préservant leurs différents univers. « La Manche, naturellement », comme le proclame si justement le dicton du département.

A la fin du printemps 2008, Eva m'avait rejoint sur la côte normande, et nous avons passé l'été dans mon petit gîte de Ravenoville. Comme moi, elle avait été sensible aux chuchotements de l'histoire suscités

par les rivages aux stigmates évocateurs. Comme moi, elle s'était émerveillée de l'ampleur des estrans, cette partie du littoral, parfois immense, que nous découvrent les marées. Et puis, cette odeur à nulle autre pareille... Ce bonheur vivifiant que, seule, la mer de la Manche délivre au plaisir comblé des sensations olfactives. Notre rupture avec le sud avait pris des allures de revanche quand nous commençâmes à intégrer cette population qui nous parut si différente ; réservée, voire méfiante, il ne nous a pas fallu bien longtemps pour comprendre son comportement. Puis, au mois d'octobre, nous avons déniché la maison de nos rêves. Située dans le rayon fatidique des dix kilomètres autour du Vast que nous nous étions fixé, elle occupait le plus beau des bocages à nos yeux, et incarnait le juste compromis entre Carentan, mon lieu de travail, et Cherbourg, pôle incontournable d'attraction où Eva venait de se faire embaucher. Une longère isolée, faite de pierres et de torchis, datant de la révolution française et desservie uniquement par les « caches » du terroir environnant. Evidemment, si on a pu s'offrir ça, c'est qu'elle devait avoir un défaut ? Exact : elle n'était pas habitable et nécessitait un volume assez conséquent de travaux ! Qu'à cela ne tienne, nous y avons passé

nos week-ends et nos premiers congés, parvenant même à l'occuper partiellement et sommairement avant la fin de l'année en cours.

De la terrasse ensoleillée où je déguste mon café, je revois défiler tous ces mois qui me semblent aujourd'hui bien indolores face au bonheur qu'ils ont façonné. Avec une certaine émotion, j'examine Eva, dont l'élégante silhouette se détache des vertes plantations aux premiers bourgeons qui, dans quelques jours, fêteront le deuxième anniversaire de ce qui fut l'ultime aménagement de notre douillet cocon.

La méditation va être de courte durée car j'entends un bruit de moteur nous signalant la présence d'une voiture pénétrant dans la cour de devant. Parfois, des promeneurs curieux arrivent jusqu'à nous, pour avoir suivi jusqu'au bout notre chemin sans issue. Les douces caresses du soleil sur mon corps détendu me laissent espérer que la voiture va faire demi-tour. Hélas, le claquement sourd des portières m'ôte immédiatement tout espoir et m'arrache cruellement à cet instant d'une indicible félicité.

Il y a des moments où je regrette sincèrement d'avoir su pénétrer le cœur de ces gentils Normands !...

Blandine et Eddie font leur apparition, accompagnés du petit Clément, qui a tout juste un an.

- Ah ! Mais qu'est-ce que j'aperçois là ? dis-je, surpris et ravi, comme soudainement remis de ma brusque déception. N'est-ce pas *Le Petit Prince* qui me sourit ainsi ?

Ce gosse est adorable, et me tend les bras, comme un signe fort du destin à ma future paternité... Eddie le dépose avec délicatesse sur mes genoux, et j'avoue retenir une certaine émotion à cet instant précis.

Tom apparaît soudain...

- Pas terrible le comité d'accueil, ici...

On ne s'attendait pas à lui, et je sais à cet instant que notre balade sur le chemin des douaniers entre l'Anse-du-brick et Fermanville est enterrée.

- Un p'tit café ? propose Eva.

- Je crois que pour le p'tit qu'a fait, c'est déjà trop tard, dis-je, en exhibant l'enfant au niveau de mon nez...

Tout le monde se marre, surtout Eddie et Blandine qui s'en amusent avant d'en être gênés. Eddie fait alors mine de prendre un air sévère :

- Hé bien, dit-il à son fils, un *Petit prince* c'est propre, normalement. Comment vais-je t'appeler maintenant ?

- Le Petit Poussait, peut-être, suggéra Tom !...



Je me suis mis à la peinture peu de temps après mon installation solitaire sur la côte normande. Le fait de me retrouver seul, la luminosité exceptionnelle du lieu, l'inspiration du site, ont dû être autant de facteurs déclencheurs à ma sensibilité artistique. Il est vrai que le sujet avait toujours occupé une part importante dans mes loisirs, que ce soit sous forme de lecture, de visite de musées, ou d'expositions diverses. L'âge, je crois, a aussi son mot à dire ; il faut être prêt à franchir des étapes pour les entreprendre. J'entends par là aussi bien le fait de passer de la théorie à la pratique que d'intégrer à sa vision de l'art les évolutions afférentes à sa propre culture.

Et à ce titre, la peinture est un exemple parfait.

A partir de la Renaissance, période d'essor intellectuel et humaniste, l'art délaisse l'hieratisme médiéval pour l'observation de la nature ; il devient la copie du monde. On ne parle pas de peinture, mais uniquement d'illusion de la réalité. Avec l'avènement de Raphaël, apparaissent des moyens qui permettent de reproduire les apparences du monde visible. La perspective apporte une autre dimension de par ses points de fuite sous forme de plans latéraux en diagonale, de par son échelle spatiale où l'éloignement des éléments est fonction de leur grandeur, et de par l'apparition du clair-obscur. Un seul lieu, un seul moment, une seule action, et un point de vue unique en définissent l'unité. Enfin, prévaut la facture impersonnelle qui, absente de coups de pinceaux, authentifie l'illusion. L'illusionnisme est confondu avec celui de la peinture représentée, dit espace suggéré. Le signe vaut pour la chose, autrement dit le tableau vaut pour le modèle. La peinture est soumise aux mots et n'a pas de matérialité propre. On ne parle pas de peinture mais d'illusion des choses, dont le but est de confondre le tableau avec la réalité en trois dimensions.

Avec le Fauvisme, tout change. La peinture connaît une révolution, en élargissant sa conception de l'espace. Tant que je n'avais pas compris cela, je n'avais pas pu modifier mon regard. J'avais eu beau étendre mes visites aux espaces moins figuratifs, j'étais resté ostensiblement engoncé dans un concept très sclérosé de l'art pictural. Et puis un jour, alors que les Picasso, Basquiat, Kandinski, Dali et autre Matisse commençaient tout juste à m'interpeller, j'ai fait la rencontre d'une artiste en vacances du doux prénom d'Agathe (c'était en Provence), qui m'a ouvert les yeux. Sur sa beauté, d'abord... puis sur le monde de la peinture. Avant de revenir à sa beauté...

- Tout tableau comprend deux types d'espaces, m'avait-elle dit en préambule. L'espace réel de la toile et celui de la peinture représentée, ou espace suggéré. Cet espace suggéré peut prendre une forme ouverte ou fermée. La forme ouverte - que l'on peut constater chez Botticelli, par exemple - est dite *classique* et fait appel à la raison, à la construction.

- C'est-à-dire... l'avais-je coupé.

- La reproduction d'une scène dans son ensemble, structurée sur différents plans ; chaque forme est bien distincte des autres, le dessin est visible, la pureté des lignes précise les formes et

donne un modelé ferme aux personnages. La forme fermée, elle, de type Titien, est dite *baroque* et fait appel à l'émotion, la pulsion. Elle ne traduit qu'une partie de la scène et l'on constate une absence de premier plan, ainsi que des limites incertaines entre les sujets.

- OK, là on reste dans le grand classique...

- Ça couvre toute la période qui précède le fauvisme. Après tout change ! L'espace suggéré passe progressivement à la frontalisation. Degas opère une disjonction des espaces, Monet en fait un découpage horizontal et vertical, Matisse établit une inversion du fond et des objets ainsi que des facteurs picturaux.

Ouvrages spécialisés à la main, Agathe m'avait présenté des fac-similés de tableaux illustrant parfaitement sa démonstration. J'étais abasourdi.

- C'est Klein qui pousse à l'extrême la notion d'espace, avec son monochrome bleu, avait-elle poursuivi.

Là, je fus beaucoup moins impressionné, considérant, sans doute à tort, l'œuvre comme une simple démarche intellectuelle. Par contre, mon esprit vacilla lorsqu'elle me montra et m'expliqua ce surprenant tableau de Fontana, qui révolutionna l'art

contemporain. Pensez donc : Une simple toile lacérée qui permettait ainsi d'incorporer l'espace réel dans l'espace suggéré ! J'irai pas jusqu'à dire que j'ai trouvé ça beau... mais quel coup de tonnerre dans la façon de voir les choses et de vivre l'art.

- L'art contemporain aboutit aujourd'hui à l'espace réel avec les *installations*, en incorporant l'environnement et le spectateur à l'œuvre. On passe d'une représentation de l'espace à une présentation de l'espace. L'espace réel est utilisé. Le temps n'est plus le même car le spectateur se déplace, et le temps lié à l'œuvre peut être programmé pour disparaître. L'œuvre n'est plus un objet fermé, avec interprétation du contenant et du contenu. Elle est soumise à une véritable proposition d'interprétation. L'artiste n'est plus un dieu, mais un simple arrangeur d'objets, et c'est au spectateur de composer l'œuvre.

C'est ainsi que mon regard changea, et que je parvins à construire peu à peu la culture qui me permet aujourd'hui d'exprimer la vision d'une expression artistique trop longtemps étouffée.

Grâce à Agathe...

A ses « formes ouvertes », et à « ses espaces suggérés » (Ô combien !). Et moi..., tel un authentique

amateur d'art moderne, j'avais su parfaitement  
participer à cette œuvre de génie...

- On se ferait bien une toile, ce soir ? me propose Eva.

Il dix-huit heures, et nous sommes tous les deux à la maison, ce qui n'est pas si fréquent.

- Pourquoi pas. Ça dépend de ce que tu veux m'emmener voir...

- je pensais à « The Artist », qui vient d'être primé aux Oscars, fait exceptionnel pour un film français !

- Aie !

- Tu l'as vu ?

- Non, chérie. Pas sans toi.

- Alors d'où vient cette onomatopée incongrue qui m'a bien semblé ponctuer une légère réticence ?

Je souris à sa noble formulation, teintée d'euphémisme.

- A vrai dire, je crains le pire...

- Gaby ! Quand tu n'as pas entendu parler d'un film, tu ne veux pas aller le voir. Là, même les States en disent du bien !

- Justement !

- OK. Je t'écoute.

- Ce film n'est pas le succès du cinéma, mais du marketing. Tout était programmé pour qu'il fasse un carton aux Etats Unis, en flattant l'ego des Ricains.

- Tu exagères.

- Non, je n'exagère pas. Sais-tu que le budget marketing est supérieur au budget de production ? Dujardin, que j'apprécie par ailleurs, a appris spécialement l'anglais pendant des mois et a fait le spectacle sur les écrans des télévisions américaines dans toutes sortes d'émissions. Des vidéos tournent en boucle sur le net. Quant au sujet, quelle marrade ; un hommage à Hollywood, où il fut tourné. C'est ce que j'appelle la fabrication d'une récompense !

- Moi, je dis qu'il faut du courage pour oser tourner un film muet en noir et blanc.

- Sans doute. Mais quand tu as une grosse compagnie américaine à tes côtés pour te préparer la campagne de promotion, ça aide...

- Bon, d'accord. Qu'est-ce qu'on fait alors ? On va voir un documentaire sur les sardines ?

- Pour te faire plaisir, allons-y quand même ! Je concentrerai mes regards sur Bérénice Béjot, que je trouve délicieuse...

Et ça marche...

- Pas question. Si c'est un mauvais film, on s'en passe !

Nous nous sommes donc retrouvés devant la télé...

Pas à regarder la télé ! On n'en est pas encore là. Mais à regarder un documentaire de la série *infrarouge*, car nous enregistrons tout. Jamais, nous ne suivons une émission en direct ; d'abord parce qu'à vingt heures quarante il n'y a rien d'intéressant, et puis parce qu'ainsi nous évitons les insupportables spots publicitaires, qui grignotent inexorablement les programmes dont l'horaire n'est jamais respecté.

*L'infrarouge* du « jour » était consacré à *la gueule de l'emploi*.

C'était pas en noir et blanc..., mais en noir tout court. Et même si le film avait été muet, nous aurions

quand même compris qu'il ne faut pas confondre  
travail et emploi.

Du travail, il y en a !

Quant à l'emploi..., la gueule !

On nous promène !

Le progrès a remplacé la morale, et l'homme est devenu la variable d'ajustement d'un système qui le broie.

Deux sociétés s'affrontent : celle qui a du travail, et celle qui propose un emploi. Le travail est partout, l'emploi, lui, n'obéit qu'à la loi du marché.

Le marché est dérégulé ! Le plein emploi est un leurre. Nous avons raisonné ces dernières années sur les trente glorieuses, qui ont bénéficié de conditions bien particulières. Après guerre, il s'agissait de reconstruire, le progrès connaissait un fort et constant développement, et les besoins à satisfaire étaient énormes. Mais ces besoins sont aujourd'hui

comblés et le consumérisme, qui avait trouvé un deuxième souffle avec la disparition du bloc socialiste soviétique, tourne en rond depuis que la planète est en crise. Même si le système néolibéral a pleinement réussi à dévoyer le bon sens des consommateurs en leur inoculant *la fièvre acheteuse*, cette drogue dure, le pouvoir d'achat des populations s'amenuise et la consommation baisse, tirant la croissance vers le bas.

Ah, ah, la croissance ! Ce mot magique qui alimente les campagnes électorales des politiques de tous bords ! La croissance, cette soit disant vertu universelle que les politiques de droite comme de « gauche » prétendent relancer malgré tout !

On nous promène !

Comme dans les années 80, où Thatcher et Reagan prétendaient que « la meilleure façon d'aider les pauvres était de donner de l'argent aux riches » ! Cette invraisemblable théorie de « l'effet de ruissellement », destinée à déculpabiliser les riches.

La croissance n'a aucun intérêt si elle ne prend pas en compte la limitation des inégalités, le respect de l'environnement, et l'intérêt des générations futures. La vie d'êtres humains ne peut se résumer à une gestion sur le mode comptable...

Aujourd'hui, on nous dit que le pays est trop endetté. Qui dit ça ? Les *Standad & Poor's*, et consorts, tous ces pitres qui s'autoproclament agences de notation, et qui délivraient, la veille même de la dégringolade de la bourse, la note maximum aux *subprimes*, ces actifs pourris qui sont à l'origine de tous nos problèmes actuels ! Ces imposteurs financiers, juge et partie, rétribués par les émetteurs de dettes, et dont la transparence est à l'aune de leur dépendance au marché ! Devenus rouage incontournable d'un monde libéral aux abois (seules comptent trois grandes agences, qui s'empressent d'avalier tout concurrent susceptible de leur faire de l'ombre), ils sont la démonstration vivante de l'absurdité de notre système économique. Aujourd'hui, sans vergogne, ils menacent de dégrader certains pays, dont la France, qui auront ainsi plus de mal à emprunter sur les marchés (Ce fut le cas de la Grèce). En effet, le taux d'emprunt sera plus important, et donc alourdira encore la dette... Cette dette qui a explosé en 2010, souvenez-vous, après que le gouvernement a sauvé la finance. Et c'est celle là même, sauvée par l'argent public, qui dénonce aujourd'hui le niveau trop élevé de l'endettement, et veut prendre le contrôle des budgets publics !!! Désopilant. Mais le meilleur sera de

constater, confortant l'imposture dénoncée, que juste après la dégradation effective de la note française, début 2012, les créanciers se battront pour prêter à la France, allant jusqu'à proposer des taux négatifs !

C'est plus de la promenade, à ce niveau là, c'est carrément le grand voyage... Quel parti responsable nous en parle ? Lequel le dénonce ?

En fait de dénonciation, nous avons opté, Eva et moi, pour la déclaration... Le monde politique étant une chose, notre cellule familiale en étant une autre, nous nous sommes mis en rapport avec le service d'aide sociale à l'enfance, et nous avons fait une demande d'agrément auprès des services du Conseil général pour l'adoption. Dans deux mois, nous serons convoqués pour une réunion d'information qui nous permettra de confirmer notre demande et constituer notre dossier. On sait que ça va prendre du temps, mais le processus est lancé.

Plutôt sympa la nana qui nous a reçus. Pour calmer l'angoisse d'Eva, qui doutait encore de la recevabilité de notre demande, elle lui affirma, sans sourciller, « c'est une chose sûre », et ne cacha pas son amusement à ma remarque débile : « car les choses sont »...

Aujourd'hui, j'ai fait la connaissance d'un journaliste bien singulier. Il ne coupe pas la parole, il écoute les réponses à ses questions, et il s'intéresse à son interlocuteur qu'il cherche à mettre en valeur...

C'est au vernissage de ma première exposition de peinture. Nous sommes une dizaine d'artistes locaux, invités par l'association « L'art mûr ». C'est l'atomique Mylène qui m'a convaincu d'y participer. Eva m'a même acheté un magnifique polo bordeaux pour l'occasion...

On s'y fait chier, et ce n'est pas l'ego surdimensionné des participants qui donne envie d'y retourner. L'adjoint au maire fait mine de trouver ça intéressant et évite soigneusement d'engager un

discours sur un sujet qu'il ne maîtrise pas. Le public attend impatiemment le champagne qui ne sera, crise oblige, qu'un simple cidre bouché. Ça ronronne doucereusement, et je me demande sincèrement ce que je fous là.

Heureusement, il y a ce journaliste. Il me dit d'abord, l'air sincère, qu'il apprécie beaucoup ce que je fais. Ça aide... Un artiste se nourrit, avant tout, de flatteries. Et puis, il a un discours étonnant sur la peinture en général, et sur la mienne en particulier. Il a su saisir les clefs qui ont guidé mon pinceau, et, forcément, ça ouvre des horizons, pour ne pas dire des complicités. Je lui explique l'influence - qu'il avait décelée - de Kandinsky dans mes toiles, cet avant-gardiste de la peinture abstraite, très sensible à la musique, comme je le suis moi-même. Il sait que ce peintre merveilleux a eu la révélation en écoutant Schoenberg, père de la musique sérielle, pour laquelle il voulut peindre les émotions. Mais je lui avoue que, pour moi, Picasso reste le plus grand car il représente, à mes yeux, la parfaite synthèse intelligente entre l'illusionnisme et l'art assez contestable, parfois, des peintres contemporains qui, pour certains, ont poussé à l'extrême la notion d'espace. Sans oublier, bien sûr, toute cette part obscure de l'être humain qu'il

dénonce, et donne mystère et émotion à ses toiles éternelles.

C'est marrant comme certains individus peuvent en peu de temps prendre de l'importance. Voilà quelqu'un que je ne connaissais pas une demi-heure plus tôt, et qui, par sa sensibilité, son humour, et sa critique sous-jacente de la société à travers son discours culturel, bouscule tout à coup mon intimité. A cet instant, je sais que nous avons des trucs à partager.

Il ne peut malheureusement s'attarder, et me glisse, subrepticement, sa carte de visite. Puis, quittant lentement la salle, il se retourne et me dit :

- Donne-moi ton numéro de portable.

Je fais la moue.

- J'ai pas de portable !

- Je t'appelle comment, alors ?

Je lui adresse un grand sourire :

- Appelle-moi Gaby...



Un printemps en Normandie, c'est une cure de jouvence. On se soûle de vert, et, quand le soleil est de la fête, on n'imagine pas qu'on puisse être heureux ailleurs...

Saint-Vaast est encore déserte car la saison touristique est à peine commencée, et que les vacances de pâques sont finies pour tout le monde.

Avec Eva, nous avons choisi de faire le tour de la Hougue et de cette merveilleuse tour Vauban qui vient d'être inscrite au patrimoine mondial de l'UNESCO. En partant du port de Saint-Vaast, c'est une heure à pied de bonheur assuré, le long de la digue pavée qui longe la plage menant au grand large. Majestueuses, deux tours Vauban composent l'unique

horizon qui relie Tatihou à la Hougue, comme deux sœurs jumelles soulignant l'importance du passé. J'aime particulièrement ces passages sur les murs de fortification qui nous réclament une attention particulière et nous isolent de la terre ferme.

Puis, de Saint-Vaast à Barfleur, s'étendent des champs impressionnants de légumes, délimitant là le paradis des maraîchers. Ça sent le végétal à plein nez, le varech et la marée, et je me dis que ça ne peut plus durer. On ne peut pas continuer à consommer des carottes ou des poireaux qui ont fait des milliers de kilomètres avant d'atterrir sur notre table. Cinq mille kilomètres, c'est, je crois, le kilométrage moyen effectué par chaque produit qui finit dans notre assiette ! Cinq mille kilomètres de pollution inutile, d'énergie gaspillée, de fraîcheur sacrifiée, d'absurdité consommée. Tout ça pour alimenter les trois ou quatre grands groupes qui monopolisent le marché. C'est curieux ce paradoxe qui fait que nous n'avons jamais aussi bien et aussi mal mangé à la fois. Nos assiettes, qui sont aujourd'hui bien mieux équilibrées, ne sont plus que le produit d'une industrie agro-alimentaire qui nous pervertit le goût et nous empoisonne à petit feu. Colorants, conservateurs, sel, sucre et graisses cachés font partie intégrante de nos menus imposés.

Avec Eva, nous ne mangeons que du frais, mais comment éviter les pesticides et les antibiotiques intégrés ? Le restaurant populaire qui nous cuisinait autrefois un bœuf mode ou un pot au feu n'offre plus que du sous vide ou du congelé. Le poulet est de batterie et l'escalope est une viande reconstituée !

Passant par Barfleur pour regagner notre domicile, et après avoir visité pour la énième fois l'étonnant joyau de Montfarville, il est une adresse que nous ne pouvons ignorer ! Ça tombe bien, le créneau horaire est plutôt intelligent : normalement, c'est l'apéro, au pire ce sera une bière...

Tom et Marie sont là. Ils profitent du temps magnifique pour préparer leur jardin à la saison du renouveau.

- Quel contraste, nous dit Tom, entre l'intelligence de la nature et la bêtise humaine !

- Oh, mais tu tournes à plein régime, à ce que je vois, lui répondis-je, admiratif.

Tom est un grand sensible. Il n'a pas digéré la réunion du vendredi après-midi où il a du battre en retraite devant, il faut le dire, la connerie d'un élu qu'il a bien fallu prendre en compte.

- Regarde, Gaby, comment cette plante a su faire place à celle-ci parce que l'occupation du terrain

et son orientation sont ainsi plus profitables aux deux.

- La nature a l'intelligence dont nous prive notre égo.

- Se prendre au sérieux relève de la psychiatrie lourde, aurait dit notre ami Lucien (Il parle de Lucien Jerphagnon).

Une odeur de terre humide et de résine nous parvient avec force. Tom délaisse le sécateur et prépare l'apéro sur la terrasse ensoleillée. Eva a déjà branché Marie sur le chapitre de la maternité, et paraît heureuse de pouvoir pénétrer un univers qui lui avait jusqu'ici échappé.

- Tu suis la campagne électorale de près ? me demande Tom.

- D'une oreille discrète, mais suffisamment pour comprendre, comme le disait Louis XI, qu'il faut donner ce que l'on n'a pas et promettre ce que l'on ne peut donner...

- Tu parles pour qui ?

- Pour tous. Aucun ne dit la vérité. Tu sais très bien que c'est du spectacle, tout ça. Ils communiquent sans programme, y ajoute un peu de story-telling et quelques bons mots au sein de petites phrases assassines. En exploitant l'émotion et en faisant

beaucoup de spectacle, un arriviste sans culture peut très bien faire un candidat redouté. On en a déjà fait les frais...

- Stop ! Pas de gros mots chez moi...

Dès que le soleil se cache un peu, une fraîcheur s'empare de nos corps trop hâtivement dénudés. Le deuxième pastis se prendra à l'intérieur, alors que *Petite Fleur* apparait. Elle m'épatera toujours, cette gamine, qui parle indifféremment français ou anglais, quelle que soit la conversation.

Une terrine de pâté de campagne et une omelette aux lardons plus tard, en guise d'apéro, il est plus d'une heure du matin lorsque nous regagnons nos pénates.



Tom, qui a de la suite dans les idées et adore la politique, m'a tendu un piège.

Alors qu'il m'avait demandé la veille si je suivais la campagne électorale, j'aurais dû me méfier. Il me connaît mieux que quiconque et sait parfaitement ce que je pense de la société qui nous est proposée.

Le lendemain, c'est au bureau qu'il remet ça. Ce qui n'est pas son habitude. Nous sommes en parfaite osmose sur les sujets politiques et il n'a pas besoin de mon avis pour décoder l'actualité. Uniquement pour en rigoler.

Il pousse tellement loin le bouchon que je suis sur le point de m'énerver. Nous sommes cinq dans le bureau pour la pause café et c'est lui le plus averti

des *politisés*, exception faite du petit nouveau qu'il m'a à peine présenté. De toute évidence, il se fait l'avocat du diable et fait mine, par ses remarques redondantes, d'ignorer la genèse de la crise actuelle. Et comme un con, je plonge, en me disant que Tom est parfois décevant (ses origines anglaises lui attribuent quelquefois des circonstances atténuantes...).

- M'enfin Tom, tu ne voudrais tout de même pas que je te raconte l'histoire du néolibéralisme ! \*

- Hé bien si, justement ! Moi je m'y perds un peu.

Un instant médusé, je me lance, quelque peu agacé, ne pouvant reculer face aux regards interrogateurs des trois autres protagonistes.

- Tout a commencé au début des années 80 avec la mise en œuvre d'une politique radicalement libérale par Margaret Thatcher, inspirée des principes établis par Hayek, prix Nobel d'économie. L'économie de marché, proclamée naturelle, est très ancienne, mais sa forme contemporaine déréglementée est tout à fait récente. Cette politique ultra libérale diminue radicalement le rôle

\*Voir *La marche du siècle*.

des Etats, oubliant que la postérité des trente glorieuses - ces années florissantes après la deuxième guerre mondiale - était due à des politiques économiques volontaristes impulsées par des gouvernements planificateurs. Dès son élection, en mai 79, Thatcher impose une batterie de réformes ultra libérales, bientôt suivie par Ronald Reagan, que conseille Milton Friedman, fondateur de l'école de Chicago et proche de Hayek. L'alliance des deux gouvernements anglo-saxons va alors changer le monde. Et surtout celui de la finance, ravi d'une telle aubaine. Etape après étape, cette politique va connaître un développement sans précédent jusqu'en 2007. Le dicton étant : « There is no alternative ».

- Ah, le fameux TINA, s'exclame Frank.

- Tout à fait. Ce qui signifie : il n'y a pas d'alternative au marché dérégulé ! Pour moderniser, disent-ils, il faut déréglementer, privatiser, dépoussiérer les textes de loi et le droit du travail, l'argent des riches finissant par profiter aux plus démunis ! Présentant l'efficacité du marché comme une loi naturelle et non comme une idéologie ! Et tout le monde s'y met, y compris la Chine et la Russie, qui bâtit un capitalisme sauvage sur les décombres du communisme.

- Impensable, quand on y réfléchit, ajoute Tom, quand tu sais ce qu'était leur régime. Mais comment intervient la déconnection entre l'économie réelle et l'économie financière ? dit-il avec un soupçon de malice que je suis seul à pouvoir identifier.

- Les entreprises commencent alors à se lancer dans la concurrence des prix les plus bas. A terme, la chute des prix implique fabrication en Chine, délocalisation, désindustrialisation, ruinant une partie de l'industrie occidentale. A partir du début des années 80, le rapport de force entre le capital et le travail s'inverse. Les actionnaires se gavent pendant que les salaires n'augmentent plus, donnant lieu à une hypertrophie de la sphère financière. La spéculation bat son plein et on rentre dans une économie casino, plus proche de la loterie que des réalités économiques.

- Tu faisais référence à 2007 tout à l'heure, qu'en est-il à ce moment précis du déroulement du scénario, me relance Franck ?

- Ne vas pas trop vite. J'y arrive. Une autre étape intervient auparavant. En effet, les riches se goinfrent, mais si les consommateurs n'ont plus de pouvoir d'achat tout va s'arrêter. Survient alors la formule magique du crédit. Il suffisait d'y penser ! Et

cette fuite en avant, adoptée partout, atteint son paroxysme quand tout est fait avec succès pour convaincre les Américains les plus pauvres d'acheter quand même des maisons à crédit. Alors là, écoutez-moi bien, les mecs, et accrochez-vous, car le mécanisme de la bulle financière immobilière est implacable. Il suscite presque autant l'admiration que le dégoût le plus profond !

- Vas-y, Gaby, fais-nous peur, lance Greg d'une voix caverneuse et mimant Frankenstein.

- Des agents, payés à la commission, placent des prêts bancaires pour l'achat de maisons auprès de personnes totalement insolvables !

- Ça commence bien, appuie Franck.

- La suite n'est pas mal non plus car il faut du toupet, en même temps qu'un certain génie : L'hypothèque de la maison sert de garantie puisque la valeur de celle-ci croît indéfiniment dans une économie spéculative !

- Ça va les gars ? s'ébroue Tom, en faisant tourner son doigt machinalement devant sa tempe. Autrement dit, en cas de problème pour rembourser l'emprunt, ils se paieront avec la vente de la maison qui sera forcément vendue plus chère qu'à l'achat.

Sacré Tom, s'il ne se surveille pas, c'est lui qui va finir par leur expliquer...

- C'est bien cela, confirmé-je aussitôt. Les emprunteurs sont même de bonne foi et croient sincèrement qu'ils pourront rembourser. Comme quoi leur baratin était bien rodé. Mais le cynisme ne s'arrête pas là. Comme les banquiers savent ces créances dangereuses et insolvables, ils inventent des produits financiers complexes en forme de titres échangeables, c'est-à-dire qu'ils rassemblent par paquets ces dettes pourries et les noient dans un nouveau packaging qu'ils revendent à un autre investisseur qui, lui-même, en fait tout autant avec d'autres grands naïfs alléchés par la spirale du marché spéculatif !

- C'est la théorie de la patate chaude, ça... remarque Greg, amusé.

- Mais c'est pas tout ! Les banquiers, c'est bien connu, ne prennent pas de risques. C'est pourquoi, dans le même temps, ils souscrivent des assurances pour se protéger, eux, contre la toxicité de leurs propres créations...

- Génial, comme démarche, s'esclaffe Frank. Tu fous le feu à ta maison, mais avant tu prends soin de l'assurer très cher.

- Oui, oui, mais attends la suite...
- Nooon, voudrais-tu nous faire croire qu'il existe encore un étage au machiavélisme de la cupidité ?
- Certains, pour ne pas dire beaucoup, spéculent alors contre leurs propres produits et contre les assureurs !!! Si, si, je vous jure que c'est vrai ! Et ils y gagnent des fortunes colossales, y compris quand la cote de leurs titres s'effondre... Elle est pas belle mon histoire ?

Florent, mon responsable hiérarchique, fait à cet instant son entrée. Il n'a, apparemment, rien d'urgent à me communiquer. Je continue la suite de mon récit.

- Mais tout a une fin. En juillet 2007, deux fonds d'investissement de la banque d'affaires américaine *Bear Stearns* font faillite. Le 15 septembre 2008, les autorités américaines sauvent la banque *JP Morgan* de la faillite, mais abandonnent *Lehman Brothers*. Cette décision sème la panique dans la sphère financière et généralise la crise de confiance. La bulle éclate. L'Etat américain prend en charge la dette privée pour sauver le système. De privée, la dette devient publique, et simultanément la crise se propage. De financière, elle devient

économique puis sociale et politique. D'américaine, elle devient européenne et touche dans le monde tout le système financier intégré.

Lorsque chacun s'éclipse de mon bureau, je retiens Tom par la manche et lui dit, l'air faussement courroucé :

- Bon, tu vas m'expliquer tes conneries, maintenant ?

- Hein ? Quelles conneries ?

- Arrête, tu t'es bien foutu de ma gueule en me faisant marcher, et, moi, comme un gland, j'ai plongé.

Il se marre doucement.

- C'est ce que je voulais aborder avec toi hier soir, dit-il, dépité, mais tu n'as pas mordu. Je voulais qu'on mette ça au point pour ce matin ; mais, rassure toi, t'as été parfait !

- Je ne comprends pas !

- Le p'tit nouveau qui n'a pas dit un mot, c'est un de nos futurs élus locaux...

- Fumier ! J'ai compris. Je suppose qu'il est de droite et qu'il serait pressenti pour devenir notre nouveau responsable...

- On ne peut rien te cacher !

Le temps passe et semble, pour une fois, une bonne chose aux yeux d'Eva. Son regard s'est creusé et semble se nourrir de ses sens épanouis. Elle concentre de plus en plus son énergie vers son nouveau centre d'intérêt et considère que chaque jour la rapproche de la quintessence de la condition féminine. Même si maternité ne désigne là que l'état d'être mère, et non pas le fait d'enfanter. Son espoir longtemps dupé s'étant soudainement enflammé, elle éclipse totalement la phase préliminaire qui lui avait pourtant paru substantielle, il y a peu encore. Consciemment ou inconsciemment, elle a concentré toute sa satisfaction sur ce qui sera le véritable enjeu de notre union : notre capacité à partager des

sentiments, jusqu'alors exclusifs. Appréhender le quotidien sur la règle de trois, en modifier son organisation, au risque de dérégler l'horloge de notre intimité.

Marco m'a longuement entretenu de ses déboires conjugaux, en partie liés à l'arrivée de sa fille. Je sais qu'il a souffert de l'absence de l'épouse au profit de la mère, même si je sais aussi qu'il n'a pas la même approche du couple, et que ses fantasmes ont toujours eu du mal à se satisfaire de cette notion restrictive.

Eva a admis que l'enfant que l'on dit sien est celui que l'on aime. Que le sang n'a, en fait, pas grand chose à voir à l'affaire. Nous échangeons longuement sur l'identité qu'il se forgera au sein de notre foyer. Le grand débat sur l'acquis et l'inné, quoi ! Sur la notion d'éducation et de culture aux premiers balbutiements de la vie.

- Pour moi, chaque être humain a en lui les mêmes qualités et les mêmes défauts, dis-je, rassurant.

- Je ne suis pas d'accord, répond-elle. Chaque être est différent. A chacun son ADN.

- Bien sûr. Cela ne fait aucun doute. Ce que je veux dire par là, c'est qu'il ne naît pas des démons d'un

côté, et des anges de l'autre. Nous avons tous les mêmes défauts et les mêmes qualités en germe, après chacun développe les uns ou les autres, pour diverses raisons.

- J'aimerais tant que tu aies raison, Gaby !

- On ne transforme pas une déterministe en une existentialiste, du jour au lendemain... Les Amérindiens, dans leur sagesse, racontent cette belle histoire. Un vieil Indien explique à son petit fils que chacun de nous a en lui deux loups qui se livrent bataille. Le premier loup représente la sérénité, l'amour et la gentillesse ; le second loup représente la peur, l'avidité et la haine. « Et lequel des deux loups gagne ?, demande l'enfant. « Celui que l'on nourrit », répond le grand-père.

- Ce qui est sûr, c'est que moins il sera âgé et plus il sera réceptif, non ?

- Ça paraît logique. Les trois premières années sont capitales, paraît-il. Après, ce sera à nous d'en faire un homme !

- Et ce ne sera pas un enfant roi !

- Ah, ça non. Le notre aura des repères.

- Facile à dire. Ce qui m'inquiète, c'est l'influence déterminante de l'environnement, qui

semble se substituer largement à l'éducation des parents dès qu'un gamin quitte l'enfance.

- Vrai. Mais je pense que lorsque l'on sait dire non intelligemment à un gamin, il en reste toujours quelque chose. Tôt ou tard.

- Et comment tu fais pour dire non quand tout autour de toi dit oui ? Un jour il va vouloir des Nike, et nous allons lui dire non. Alors, nous allons lui acheter des baskets de marque inconnue, tout aussi performantes certes, mais ses petits copains ne vont-ils pas se foutre de lui ? Quid du désordre psychique, docteur ?

- Je sais. T'as raison. Mais je ne cèderai pas. Être parent, c'est le métier le plus difficile, surtout à notre époque complètement dévoyée. Mais il est hors de question que mon même puisse penser que Beethoven est un chien ou que Picasso est une voiture !

- Et s'il te réclame d'aller manger chez Mac Do ?

- C'est que j'aurai mal fait mon boulot !

- Tu charries...

- Oui et non. Le problème ne se pose pas comme ça. Qu'il veuille manger chez Mac Do une fois de temps en temps ne me gênerait pas. C'est pas plus

mauvais qu'ailleurs. Par contre, s'il en faisait son habitude alimentaire, comme de boire régulièrement cette saloperie de boisson mortelle qu'est le coca, me poserait un réel souci. C'est moi qui serais en cause, et non lui !

- C'est marrant que la culture américaine te gêne à ce point, alors que tu ne dis rien sur le Kebab, qui connaît pourtant le même engouement.

- Vrai pour l'engouement, mais faux pour la comparaison. Personne ne nous a imposés le kébab en France ; il s'est imposé de lui-même avec la mondialisation parce que c'est un bon produit. Alors que le coca, le hamburger, Disneyland, Halloween, et bien d'autres produits encore, sont loin d'avoir des qualités intrinsèques adaptées à notre culture, mais que le matraquage publicitaire nous a fait adopter à une époque où les States cherchaient un nouveau souffle économique.

- Très bien chéri, lâche Eva, un peu trop conciliante à mon goût. A propos de souffle, sais-tu où en est notre demande ?

- Dans quinze jours maintenant, nous allons être convoqués pour une réunion d'information, qui sera le préambule à notre gestation administrative,

puisqu'elle demandera neuf mois avant de délivrer son verdict final...

Marco est soucieux, je le sens bien au ton de sa voix, même si le téléphone ne restitue pas fidèlement l'état d'âme du correspondant.

- Est-ce les élections qui te mettent dans un pareil état ? lui demandé-je.

- Non, rassure-toi, je n'en suis pas encore là, même si d'imaginer un gros mou à la tête de l'Etat ne m'enchanté pas du tout.

- C'est pas encore fait, tu sais. Mais t'en fais pas, ça reste l'UMPS !

- Tu parles ! T'as vu, il veut taxer les riches à 75%, ce qui non seulement ne va pas rapporter grand chose, mais risque de les faire fuir.

- Ah ! Mon bon Marco. Chaque fois, toi et tes amis, vous nous la ressortez celle-là. Hé bien, qu'ils se barrent ! Si ça ne rapporte pas grand-chose, c'est qu'ils ne sont pas nombreux !

- C'est un symbole à la con !

- Je vais te dire, moi, ce qui me choque. C'est pas les 75%, mais c'est qu'on place la barre au million d'euros annuel pour les taxer !

- Te connaissant, je crains le pire...

- S'il avait des couilles, Guimauve le Conquérant, il supprimerait les niches fiscales, taxerait à 50% tous les salaires au dessus de dix SMIC, et établirait un impôt confiscatoire à partir de vingt SMIC. Voilà ce qui commencerait à ressembler à de l'équité !

- Tu plaisantes, j'espère. D'accord avec toi pour aider les plus démunis, mais tu ne peux quand même pas priver les riches de sommes qu'ils ont honnêtement gagnées.

- T'évolues pas beaucoup, à ce que je vois, dans ta Provence réactionnaire... Quel individu, qu'il soit intelligent, beau, fort, gentil, courageux, généreux, voire exceptionnel, peut mériter de gagner plus de vingt fois le salaire d'un autre ? Ça n'a aucun sens ! C'est même le contraire qu'il faudrait mettre en place,

mon pote. Une société juste doit compenser les injustices. Moi, je suis prêt à payer un impôt pour celui qui a un handicap physique ou mental, ou simplement parce qu'il n'est pas beau ou qu'il n'a pas de pot. En France, nous sommes les seuls, ou presque, à avoir un système de solidarité. C'est bien, mais il est construit à l'envers ; ce sont les bien-portants qui devraient payer le plus cher les services de santé.

- Je vais me faire porter pâle, alors...

- Tu trouves normal qu'un pauvre type qui a le cancer, ne puisse même pas se faire assurer ? La double peine, ça s'appelle.

- Je te répondrai bien quelque chose, mais tu vas encore me dire que je confonds assistance et solidarité...

- Je retire ce que j'ai dit : tu progresses !

- Par contre, je peux te dire, sans risque de me gourer, que tu nages en pleine utopie.

- « L'utopie, c'est ce qu'on n'a pas encore réalisé », a dit Théodore Monod !

- Bon, O.K., Gaby, je jette l'éponge. Mais, avant de changer de sujet, dis-moi alors pour qui tu vas voter. Mélanchon je suppose ?

- Bonne question. Possible, bien que ce ne soit qu'un pitre mégalo, qui défend encore Chavez et

s'imaginer que le Tibet est libre ; quant aux autres je ne t'en parle même pas. En fait, Je voterai pour celui qui adoptera les quelques préalables que je considère incontournables à un vote utile : La taxe Tobbin, la remise à plat du système fiscal conduisant à un impôt progressif, la séparation entre les banques d'affaires et les banques de dépôts, la prise en compte du vote blanc, la suppression des paradis fiscaux, une loi forte sur les conflits d'intérêts...

- T'es dingue, t'auras jamais tout ça !

- Un seul ! Je demande aux candidats de s'engager à mettre en œuvre au moins une de ces mesures.

- J'y crois pas ! T'es pas au courant que notre président actuel parle sérieusement de mettre en place la taxe Tobbin ?

- Ouais, ouais, j'ai transpiré quand j'ai entendu ça. Mais c'est forcément du pipeau. Sinon... je tricherai...

- Bon, tu reviens quand ?

- Tu plaisantes, Marco, je suis Cherbourgeois maintenant. Et puis je ne suis plus seul, au cas où ça t'aurait échappé...

- C'est dingue ton histoire avec Eva, quand on y pense. Je vous envie. Je m'aperçois quand même

aujourd'hui qu'il me manque quelqu'un pour partager ma vie.

- Tu n'as pas encore l'âge de te lamenter.

- Tu me connais ! Je suis très égoïste, et j'ai encore bien du mal à canaliser ma libido.

- Tout le monde rêve d'épectase... mais je commence à croire qu'on peut peut-être la connaître avec son conjoint.

- Putain, j'aimerais bien penser comme toi, mais je ne peux pas me passer de toutes ces aventures sans lendemain, de cette fuite des sens. Et puis, d'un autre côté, j'en peux plus d'être seul, de ne rien partager. Rien partager, ouais, c'est ça le plus dur. Je suis frappé par ce sentiment nouveau qui m'anime.

- Là, je suis d'accord avec toi : t'es frappé !

- Gaby... je vieillis.

- Mais, on est *tous* malade !



C'est donc le 6 mai que ça se joue !

La République retrouve une certaine sérénité, sans pour autant se rassurer. La France a voté contre. Un nouveau président, dit de gauche, refait son apparition, après dix-huit années d'exil.

Pas de triomphalisme, heureusement. Mais comment, sans se renier, faire croire aux Français que *le changement c'est maintenant* ?

Et ça va mal se passer entre les deux tours des législatives, où l'homme *normal* constatera à ses dépens qu'il faut *aussi* savoir choisir sa concubine (de cheval).

Les données sont simples. Le chômage et la pauvreté ne cessent d'augmenter, le pouvoir d'achat

des Français et le pouvoir politique de leurs dirigeants ne cessent de diminuer. La finance tient le monde, la mondialisation le perturbe, et Obama n'a pas fait son boulot.

Et en plus, il ne fait pas beau !

Mars nous avait enchanté, comme l'an dernier, mais depuis nous avons replongé dans l'obscurité. Parfois, une belle journée me permet d'apprécier plus intensément ce pays de cocagne, trop souvent réduit à une caractéristique dont il n'a pas, loin s'en faut, l'exclusivité. En perdant son manteau d'hiver, une herbe verte et charnue est venue recouvrir le marais lorsque l'eau se retire de ces vastes étendues. La tourbière devient soudain prairie, et l'on parle depuis de mise au marais, pour désigner le moment choisi par les hommes pour y envoyer paître leur cheptel. Ce sont près de trois mille hectares, dits collectifs, qui sont ainsi utilisés en commun par les exploitants pour leurs animaux. Pratique héritée de la révolution française, où la gestion des marais avait été confiée aux communes.

- Chut !, m'entendis-je dire soudain à Eva, sur un ton à la limite de l'agressivité, alors que la radio annonce que la liste des ministres vient juste de tomber.

Magnanime, elle me sourit et attend avec malice les commentaires acides qui vont suivre. J'écoute, je commente et, parfois, j'éructe !

Eva boit du petit lait.

- Montebourg, Peillon et Vals vont devoir cohabiter ! Les canines des jeunes loups ne vont plus se limiter au plancher... Le has been Fabius, qui a dit non à l'Europe en 2005, est ministre des Affaires étrangères, et Duflot, dont le parti marginalisé a bien su magouiller, est contente d'être sur la photo !... J'attends avec délectation les passes d'armes entre l'intrépide ministre de la justice, Christiane Tobira - la seule de gauche - et le réactionnaire ministre de l'intérieur...

Quoi qu'il en fut, notre premier geste civique ne s'est pas cantonné à déposer un papier dans une urne commune. Non. Nous avons beaucoup plus sérieux et concret à nous occuper. En guise de papier, c'est tout un dossier que nous avons déposé auprès des services concernés par notre demande d'adoption. Et c'est après une très sérieuse réunion d'information, nous exposant les joies et les lourdes contraintes de notre irréversible engagement, que nous avons déclenché le chronomètre de la paternité

et de la maternité, tout autant que celui de la  
pérennité de notre réciproque engagement.

Avec notre nouveau parcours, fait d'horizons nouveaux en tous genres, je m'aperçois de plus en plus que le but de la vie est d'apprendre. La philosophie, qui m'interpelle chaque jour sous un angle différent, ne dit pas autre chose, et ce ne sont pas les philosophes qui manquent pour illustrer le propos. Le plus contemporain d'entre eux, qui vient malheureusement de nous quitter, est Lucien Jerphagnon. Tom l'a découvert en apprenant le français, et ne manque jamais l'occasion de le citer. Développer le savoir, donc, au travers d'une approche encyclopédique. Par ailleurs, la connaissance permet d'obtenir la liberté, comme le démontre majestueusement Spinoza.

Aujourd'hui, j'en apprends justement un peu plus, en croisant Félix... Félix, c'est ce journaliste sympa que j'ai découvert le jour du vernissage de ma première expo.

Sincèrement heureux de le rencontrer, je lui demande rapidement s'il en sait plus sur l'affaire de Karachi, qui touche tout particulièrement les Cherbourgeois, ayant discuté dix minutes auparavant avec la veuve d'une des malheureuses victimes de l'horrible attentat.

- Ah ! Pour ça il faudrait que je prenne le temps de te décrire la nébuleuse *Clearstream*, me répond-il,

- Qu'est-ce que *Clearstream* a à voir là-dedans ?

- C'est la synthèse de tous les coups tordus. Elle cache l'affaire des pouvoirs politiques, financiers et militaro-industriels qui ont fait la France depuis vingt-cinq ans. Tout est lié.

- Rien que cela !

Il regarde subrepticement sa montre et me demande :

- T'as cinq minutes ?

- Dix ! Et même plus, si affinités...

Nous nous installons à la terrasse d'un café de la place centrale, et dans la lumière crue des doux rayons du matin, il commence son récit.

- En 2004, le juge Vanruymbeké reçoit d'un mystérieux corbeau la liste de prétendus détenteurs de comptes secrets à une banque luxembourgeoise, sur laquelle figure le nom du président de la République française de l'époque. Débute alors l'affaire *Clearstream*, qui va dévoiler la haine d'individus du même monde, sans jamais dissiper l'écran de fumée qui masque les invraisemblables manipulations dont elle est l'objet.

Le temps de commander subrepticement deux cafés, et Félix déroule l'historique du scénario.

- En 1997, un individu du nom de Imad Lahoud, ancien trader, monte un fonds spéculatif à très haut risque, le fonds Voltaire, avec son beau père, M Heilbronner, ancien haut fonctionnaire et ancien directeur de cabinet d'un certain Jacques Chirac. Mais, en 2000, le fonds fait faillite pour faux et usage de faux, recel, abus de confiance aggravé et escroquerie en bande organisée ! Lahoud est placé en détention à la santé, mais en ressort en 2002...

- Attends, après toutes les saloperies qu'on lui reproche, on le libère quelques mois plus tard ?

- Si tu m'interromps toutes les cinq secondes on ne va pas y arriver, dit-il avec humour, l'air de dire : on ne va pas s'arrêter à d'insignifiants détails... Je te signale que le beau père, lui, n'est même pas allé en prison... Enfin, passons. Il appelle aussitôt son frère, Marwan Lahoud, qui est l'adjoint le plus proche de Jean-Louis Gergorin, stratège de la société EADS, et ancien grand commis de l'État qui, avant de rejoindre Jean-Luc Lagardère chez Matra, en 1984, a travaillé de nombreuses années au ministère des Affaires étrangères. Grâce à son frère, Marwan, Imad Lahoud rencontre donc Jean-Louis Gergorin, à qui il dit vouloir servir son pays. Il précise même, qu'ayant géré dans les années 90 les comptes de la famille Ben Laden, il ne sait pas à qui s'adresser dans les services pour faire remonter l'information. Gergorin lui fait alors rencontrer son ami le général Rondeau, qui est le maître de l'espionnage français.

- Qu'est-ce qu'il cherche ?

- A se faire embaucher, en intrigant sur l'alléchante possibilité de remonter la piste Ben Laden, alors très recherché. Et, effectivement, les services secrets le recrutent, et Gergorin lui offre une couverture chez EADS. Pour pouvoir exploiter les documents qu'il dit posséder au Liban, Lahoud doit

pouvoir suivre l'argent des Ben Laden, de banque en banque et de pays à pays, avant le 11 septembre 2001. Or, un organisme interbancaire avec lequel il a travaillé lorsqu'il était trader conserve la trace de toutes les transactions effectuées par les banques entre elles dans le monde entier. C'est ce qu'on appelle une chambre de compensation ; elle est basée au Luxembourg et s'appelle *Clearstream*. En février 2003, Imad Lahoud contacte le journaliste Denis Robert...

- Denis Robert, c'est bien ce journaliste qui, le premier, s'intéressa aux affaires dans les années 90, notamment aux paradis fiscaux, et qui, à ce titre, a longuement enquêté sur cette fameuse chambre de compensation ?

- Absolument. C'est un grand de la profession. Et il comprend que *Clearstream* fait de l'enregistrement de transactions financières, mais surtout il apprend qu'il existe des archives de tout ça. Denis Robert parvient ainsi, grâce à certaines complicités, à obtenir un listing de tous les clients, ainsi que la liste des comptes publiés. Et puis, en faisant la soustraction de ces deux listes, ô surprise, il découvre que plusieurs milliers de comptes ne sont pas publiés ! Voilà comment démarre son enquête.

- Mais, là, ça y est, on peut déjà tout supposer...

- *Clearstream*, c'est 50 à 60 trillions d'euros qui passent chaque année dans le système et c'est autour de 10 trillions d'euros qui y sont conservés ! Je te précise qu'un trillion, c'est 12 zéros, donc 10.000 milliards d'euros !!! Denis Robert comprend vite alors que le système peut effacer des transactions dans le but d'occulter la provenance des dépôts. Mais si les dissimulations de l'argent sale sont possibles, il démontre également que certains Etats ont eux aussi leur compte chez *Clearstream* ! L'effacement des transactions peut donc occulter l'intervention de certaines banques centrales qui, à l'abri du regard des marchés, peuvent soutenir en sous main leur propre monnaie, racheter leur propre dette ou celle d'autres pays.

J'en étais baba ! Avec le foin qu'on nous faisait au même moment à propos des dettes souveraines !

- Combattant acharné, Denis Robert multiplie les papiers et les interventions dans la presse, et il publie des ouvrages sur le sujet. Face à lui, *Clearstream* intensifie les poursuites. Il comptabilisera ainsi jusqu' à 62 procès au total, et 312 descentes d'huissiers. Ce matraquage judiciaire

jettera le doute sur lui, mais indique bien, à mes yeux, l'ampleur du scandale dévoilé.

- Et, bien sûr, ils veulent sa peau, ajouté-je, outré.

- Lahoud va donc voir Denis Robert et parvient à le convaincre de lui fournir ses listings. Il faut dire que si l'opération Denis Robert a fonctionné comme prévu, il n'en est pas de même pour les documents qu'il dit posséder au Liban, ces fameux documents sur l'argent de Ben Laden. Les tentatives de récupération se sont succédé et, ayant échoué, les services secrets commencent à trouver le temps long et à douter de la fiabilité de leur nouvel agent. Seulement Lahoud a sans doute une autre idée en tête lorsqu'il rencontre Denis Robert car sa première question concernant les listings est de savoir si apparaît le nom d'Alain Gomez, qui évoque le cercle très fermé des marchands d'armes et des grands contrats militaires ; une zone grise au cœur de l'Etat français car, dans ce monde, il est une bataille secrète qu'Imad Lahoud, en cherchant ce nom, semble parfaitement connaître !

- Il s'agit bien du patron de Thomson ?

- Tout à fait. Je te situe le contexte de l'époque : une autre bataille a commencé à la fin de la guerre froide ; les Etats Unis et l'URSS, en voie

d'effondrement, ont décidé mutuellement de freiner leur course à l'armement. Résultat, toutes les démocraties occidentales sont amenées à une restructuration du secteur. La France, à l'époque, est le 3<sup>e</sup> exportateur d'armes au monde. Deux hommes, ayant des relais très puissants dans l'entourage du président de la République, veulent dominer cette restructuration. Le premier, c'est Jean-Luc Lagardère, patron de Matra, symbole du capitalisme à la française. Le deuxième, c'est Alain Gomez, président du groupe public Thomson, symbole des nationalisations de 1981. C'est aussi l'époque où Taiwan, quasi colonie américaine, veut doubler son ennemi la Chine, en ouvrant son marché militaire aux européens et en décidant de se surarmer. La France décide alors de lui vendre son matériel militaire. Le marché, partagé entre Matra et Thomson, vire subitement en faveur de Lagardère qui, en négociant secrètement avec les Taiwanais, va ainsi se mettre à dos Alain Gomez. C'est le début de la guerre entre les deux groupes, qui vont chercher à se nuire mutuellement. C'est aussi l'époque des élections présidentielles françaises de 1995, où Balladur et Chirac se livrent une lutte à mort. Gomez est débarqué pour avoir mal choisi son camp, et

Lagardère, qui n'oublie pas son rival, porte plainte en 1996 pour tentative présumée de déstabilisation. Un peu plus tard Lagardère regroupe toutes ses activités sous le titre Lagardère. En 1998, le groupe Matra fusionne avec Aérospatiale. En 2000, Lagardère fusionne avec d'autres grands groupes européens et devient ainsi patron d'EADS, qui pèse 24 milliards d'euros. En charge de la stratégie de ce nouveau groupe, Jean-Louis Gergorin a découvert chez *Eurospatiale* celui qu'il va nommer son bras droit : Marwan Lahoud, frère d'Imad qui va surgir dans l'histoire en octobre 2002, à sa sortie de prison. La plainte déposée par Lagardère en 1996 contre Alain Gomez voit son dénouement le 5 février 2002 chez le juge qui convoque les deux protagonistes dans son bureau pour une ultime confrontation. Et le 14 mars 2003, Jean-Luc Lagardère décède, après avoir été hospitalisé quelques semaines plus tôt pour une opération anodine. Alors, débute véritablement l'histoire de l'invraisemblable imbroglio...

Je suis hypnotisé par son récit et je sens bien qu'il va se passer quelque chose, tant le décor planté appelle au crime. Mais Félix consulte à nouveau sa montre et me lance, désabusé :

- La suite au prochain numéro !

- Non. Tu ne peux pas me faire ça ! lui rétorqué-je, à la limite de l'agressivité. Pas à ce point de l'histoire...

- J'ai un reportage dans dix minutes, et je suis déjà à la bourre. Je t'avais bien dit qu'il fallait du temps. Si tu veux on déjeune ensemble, disons...

Il regarde rapidement son agenda.

- Disons mardi. 12h30, au Tire-bouchon.

Je ne réfléchis même pas, et je dis oui.

A moi d'être suffisamment convaincant pour placer ma réunion de coordination avec l'office de tourisme de Cherbourg ce jour là...

J'attends mardi avec impatience.

J'ai raconté à Eva ma discussion avec Félix, qu'elle ne connaît pas et qu'elle aimerait bien connaître. Comme, moi, elle est maintenant impatiente de découvrir le scénario imaginatif que les faits liminaires exposent inévitablement à toute interprétation farfelue. Ce qui fut l'occasion de défouler nos rancœurs politiques et de nourrir nos soupçons à l'égard de dirigeants peu scrupuleux, au sujet desquels la fiction est parfois dépassée par la saisissante réalité. Notre curiosité est d'autant plus excitée que, pas une fois encore, Félix n'a prononcé le nom de notre ex-président, fraîchement destitué, pourtant au cœur même du scandale de l'affaire.

C'est le week-end, et c'est pas vraiment la grande forme. Il pleut, comme chaque jour, et Juillet n'a d'été que sa classification de moins en moins justifiée. Ça fait le bonheur de la *Cité de la mer*, ce superbe musée maritime, qui pulvérise ses entrées avec sa nouvelle attraction consacrée au centenaire du Titanic, auquel Cherbourg restera éternellement lié.

Cherbourg, port des émigrants, au passé riche d'une épopée transatlantique hors du commun. En 1840, les premiers bateaux à vapeur y passaient déjà. Les gouvernements et les compagnies ont alors cherché à développer ce trafic, essentiellement pour le courrier de l'Europe vers les Etats Unis, qui, tout à coup, par ce mode de propulsion, devenait beaucoup plus fiable qu'avec la marine à voile. En 1905, Cherbourg possédait un ersatz de gare maritime avec un appontement et un baraquement en bois. Puis, en 1912, une vraie gare maritime fut construite, où transitèrent jusqu'à mille cinq cents passagers et six cent mille sacs postaux par jour. Les paquebots, ancrés dans la rade, étaient relayés par des transbordeurs qui effectuaient la navette jusqu'au quai. A l'époque, il y avait peu d'émigrants et peu de touristes, si bien que l'essentiel de la clientèle se

composait d'hommes d'affaires. La ville connut alors un essor sans précédent qui la vit passer, entre 1870 et 1914, du neuvième au troisième rang des ports français. La première guerre mondiale marqua un coup d'arrêt brutal aux liaisons transatlantiques, mais au lendemain de celle-ci, le trafic reprit de plus belle, avec une multiplication exponentielle du nombre d'escales et de passagers, car un autre marché venait d'exploser : celui de l'émigration vers les Etats Unis. Provenant des pays de l'est, du centre et du sud de l'Europe, toute une population obnubilée par le « rêve américain » allait donner à Cherbourg son label de port des émigrants. La ville décida alors de se doter d'un bassin en eau profonde afin de permettre aux paquebots d'accoster : un projet fou qui prévoyait de gagner soixante-dix hectares sur la mer et d'y creuser une énorme darse. La construction herculéenne de ce bassin dura douze ans et il fallut attendre 1928 pour que soit décidée la création de l'actuelle gare maritime, autre chantier démesuré de douze mille mètres carrés au sol, et doté d'un campanile culminant à soixante-dix mètres de hauteur. A ses pieds, le quai de France devint l'un des plus modernes au monde, doté de neuf portiques mobiles avec des passerelles à paliers variables

permettant de débarquer les passagers directement dans la gare. Le 30 mai 1929, juste avant la crise qui allait tout remettre en cause, on ne comptait pas moins de huit paquebots dans la rade, portant à neuf-cent-quatre-vingt-cinq le nombre d'escales dans l'année et à trois cent mille le nombre de passagers ! Mais l'histoire de l'émigration à Cherbourg ne s'arrête pas là ; c'est aussi ce magnifique hôtel Atlantique, construit en 1922 par trois compagnies maritimes transatlantiques, pour les besoins de la cause. Entre 1892 et 1954, pas moins de douze millions de personnes fréquentèrent ce centre de transit pour y subir une inspection médicale et judiciaire. L'hôtel Atlantique pouvait abriter deux mille cinq cents personnes par jour et avait toutes les infrastructures adaptés pour héberger ces voyageurs un peu particuliers, qui pouvaient rester une douzaine de jours sur place, faisant de Cherbourg leur ultime souvenir du vieux continent. C'est ce passé, que je n'ai pas connu, qui me fascine et me ronge aujourd'hui. Surtout lorsqu'on s'émerveille d'accueillir douze escales dans l'année...

L'humidité transit. Nos degrés, toujours un peu justes à cette époque, s'avèrent carrément insuffisants certains matins ou certains soirs, et ces

conditions climatiques exceptionnellement déplorable, constatées partout en France, excepté dans le sud est du pays, m'amène à m'interroger sur ce climat, que l'on dit en plein réchauffement (!), et qui gâche régulièrement nos saisons. Encore un coup des bonnes sœurs communistes, aurait dit la vox populi des années soixante ! Hé bien, moi j'ai envie de dire aujourd'hui : question de fric ! Si l'homme est à l'origine du dérèglement climatique (version très prétentieuse), il ne l'a provoqué qu'au titre d'une idéologie ultra libérale, rongée par la cupidité. Moralité, c'est aussi à cause du fric qu'on se les gèle en été...

Heureusement mes potes Marco et Pat' vont bientôt venir me réchauffer. Ils se sont mis d'accord pour septembre. Pat' est en retraite, Marco est à son compte, et je leur ai affirmé que ce serait le véritable début de l'été...



J'ai faim. J'ai donc tendance à prendre de l'embonpoint ces temps ci.

Eva améliore chaque jour ses talents culinaires, et notre propension à découvrir la gastronomie ne se dément pas. Notre grand plaisir se concrétise dans la tournée des tables étoilées. Ce qui nous fait faire des kilomètres car, dans la région, elle se résume à trois tables, si l'on s'en tient uniquement à ce critère. Heureusement, d'autres établissements méritent d'être fréquentés, mais j'avoue que l'attribution de l'étoile, quoi qu'on en dise, désigne assez justement les élus de l'art culinaire. En revanche, ils ont d'évidence un problème avec les prix ! Surtout les trois étoiles, dont la mégalomanie les pousse à

multiplier les investissements n'ayant aucun rapport avec l'assiette. Ainsi, nous avons remarqué que le meilleur rapport qualité/prix s'observe chez les deux étoiles. Ça reste cher, mais la qualité gustative est très souvent exceptionnelle, sans atteindre la démesure pécuniaire des grands étoilés qui ne justifient pas culinairement la différence.

A Cherbourg, une étoile brille sur *le Pily*, et, en fermant les yeux, on pourrait croire les astres plus nombreux... C'est délicieux, d'une grande création, et la salle ne permettra sans doute pas au chef de passer à deux. Tant mieux ! Qu'il ne change rien, et surtout pas ses prix...

Eva m'a dit : « Faisons un régime ».

- Ah, non alors, lui ai-je dit, pas ces incongruités, néfastes pour la santé.

- Juste pour perdre un peu.

- Ça, pour perdre, tu vas perdre. Quel que soit le type de régime adopté. Mais ce qui est sûr aussi, c'est que tu vas tout reprendre, et même plus, dès que tu vas arrêter. L'effet yoyo, ça s'appelle. Curieusement, c'est jamais mentionné dans le modus vivendi de ces innombrables attrape-nigauds.

- Moi, je m'en fous, ironise Eva, d'un air détaché, je suis à mon poids de forme. C'est pour toi, chéri !

Elle se fout de ma gueule, et elle a raison. Depuis qu'elle a perdu ses kilos superflus, voilà maintenant sept ans, elle pavoise en mannequin bien proportionné. Mais comme toutes les femmes, elle souffre quand même un peu de ses cinq cents ou cinq cent cinquante grammes de trop, surtout à l'approche des vacances d'été...

- Non, ce qu'il nous faudrait faire, c'est un jeûne, repris-je, d'un ton inspiré.

- Quoi ? Toi, t'arrêter de manger !

- J'ai effectivement du mal à l'imaginer. C'est, pourtant, paraît-il, une pratique adaptée.

- Ah bon, je croyais, qu'au contraire, il fallait toujours se sustenter.

- Balivernes de nos sociétés suralimentées.

- Quid des gens qui font-ils la grève de la faim, alors ?

- Ce n'est que le moyen médiatique efficace d'une société de consommation fragilisée. Tu peux rester sans manger jusqu'à quinze jours sans mettre ta santé en danger.

- Enfin, Gaby, t'as forcément un manque !

- Bien sûr. Les deux premiers jours. Notre corps est tellement habitué à consommer ! Après, il paraît que c'est le pied. C'est un médecin qui a découvert ça, par hasard, alors qu'un de ses patients, dérangé psychiquement, refusait de s'alimenter. Il s'est alors aperçu que la diète avait de nombreuses vertus, dont celle de guérir.

Eva rigole.

- Là, tu fais fort : premièrement, le jeûne n'est pas dangereux, deuxièmement, il permet la guérison de certaines maladies. C'est bien ça ?

- Parfaitement. Je sais que ça paraît complètement fou, mais c'est pourtant l'exacte vérité. Et pas n'importe quelles maladies, en plus !

- Par exemple...

- Le cancer ! Et même certaines maladies mentales.

- Et, ça s'explique comment ?

- Tout simplement. Le corps, ce fabuleux organisme, s'autoalimente en puisant dans ses réserves (et Dieu sait qu'il en a !), et se purge ainsi de toutes ses intoxications.

- OK ! Alors question logique : pourquoi ne l'utilise-t-on pas ?

- Ne sois pas naïve, chérie. Est-ce que tu t'imagines ce que représente l'industrie pharmaceutique, véritable sangsue de notre modèle économique ? Sans parler de l'agro-alimentaire...

Elle sourit. Puis, conclut, débonnaire.

- Autrement dit, la diète c'est ce qui permet de rester jeûne...



Il est bientôt midi, et je m'apprête à quitter les locaux de l'office de tourisme, situés devant le bassin du commerce de Cherbourg. Non seulement j'ai faim, mais je sens naître en moi la douce excitation due à la proximité d'une rencontre attendue. Avant (je veux dire avant de partager ma vie avec Eva), il ne pouvait s'agir que d'un rendez-vous galant, dont, je dois bien l'avouer, la réminiscence provoque parfois encore en moi un certain tournis !

Aujourd'hui, rien de tout ça ; je vais retrouver mon ami Félix, dont la gentillesse et les connaissances professionnelles font de sa fréquentation un petit bonheur tout simple.

L'expression sincère de nos visages enjoués nous fait aussitôt partager l'émotion de l'instant. Et rapidement, nous en venons à notre sujet de prédilection.

- Pour m'aider à redémarrer, dis-moi rapidement ce que tu as retenu, me lance alors Félix.

- *Clerstream*, qui est une chambre de compensation bien particulière, est un refuge de comptes secrets abritant de l'argent sale. Imad Lahoud, personnage interlope, Jean-Louis Gergorin, adjoint de Lagardère chez EADS, et le général Rondeau, figure emblématique de l'espionnage français, sont les protagonistes d'un scénario qui semble mêler politique, finance et marchands d'armes.

- Tu ferais un bon journaliste ! La France s'apprête donc à signer un contrat d'armement avec Taïwan. Ce contrat, comprenant la vente de fré gates d'un montant faramineux (16 milliards de francs) inclut une partie exorbitante (autour de 30 % !) de commissions servant à corrompre le gouvernement taiwanais (qui s'est déjà engagé avec la Corée du sud), le gouvernement chinois (qui voit ce contrat d'un très mauvais œil), et le gouvernement français (qui, en la personne de Roland Dumas, s'y oppose fermement). Mais la grande nouveauté est qu'une partie de ces

commissions (Plus de 4 milliards de francs !!!) versée à Taiwan, est prévue de revenir en France sous forme de rétro-commissions ! Par ailleurs, Jean-Luc Lagardère vient de décéder d'une maladie rare, après avoir été hospitalisé pour une opération anodine, mais Gergorin, inconsolable, est convaincu qu'il a été assassiné, ce qui va ouvrir une brèche béante à Imad Lahoud, auprès duquel il s'épanche. En effet, il le charge d'enquêter sur d'éventuels mouvements suspects sur le titre Lagardère. Lahoud saute sur l'occasion, d'autant plus que sa mission pour la DGSE s'enlise. Face à son officier traitant des services secrets, il exprime ses doutes sur la mort suspecte de Lagardère et commence ici sa véritable imposture en transformant le nom de Hugo Cacérés Gomez, figurant sur le listing *Clearstream*, en Alain Gomez ! Il nourrit ainsi la paranoïa de son patron en accolant le nom de Gomez à celui de Wang Chang Poo, le principal intermédiaire taiwanais des commissions dans l'affaire des frégates. Au mois de novembre 2003, il remet au général Rondeau, spécialiste du renseignement et ami de Gergorin, le premier faux listing, qui est un mélange de comptes réels et de noms ajoutés. Dans ce document, des politiques, des industriels de l'armement, des gens des services

secrets, des oligarques russes, des mafieux, des hommes d'affaires. Jean-Louis Gergorin croit dur comme fer détenir la preuve de l'existence d'un tentaculaire réseau de corruption impliquant l'élite française. Mais le général Rondeau refuse de mêler la DGSE à cette affaire. Gergorin n'a alors plus qu'une issue : aller en parler à son grand ami Dominique de Villepin !...

Si la serveuse n'était pas apparue avec nos plats du jour, je crois que je me serais levé pour applaudir à ce brillant suspens, savamment exposé.

- Le 1<sup>er</sup> janvier 2004, Gergorin se rend donc au quai d'Orsay et demande audience à Dominique de Villepin, alors 1<sup>er</sup> ministre de Jacques Chirac. Intéressé par son histoire, il décide de monter une réunion secrète réunissant Gergorin, Rondo, et lui-même, le 9 janvier. Gergorin lui fournit les faux documents de Lahoud, où figure pour la première fois le nom rajouté du président de la République, dissimulé sous ses autres identités méconnues de Nagy et Bocsa. Intelligemment, Lahoud accrédite son imposture en datant les faux comptes attribués au locataire de l'Élysée à la date du 31 octobre 1994.

- Parce qu'il s'est passé quoi, à cette date ?

- Rien de particulier. Mais cette date va pourtant paraître d'une logique implacable à Villepin. Elle renvoie, en effet, au début de la guerre entre les deux clans, Chirac et Balladur. Hé oui, rappelle-toi, *les amis de trente ans!*

- Tu parles ! Ballacrache, soit disant fidèle serviteur de Chirac, accepte d'être le premier ministre de François Mitterand à sa place, et fomenté en douce sa trahison, en se préparant à présenter sa candidature à l'élection présidentielle de 1995, alors qu'il était censé façonner le terrain de son mentor !

- Exactement. La droite est soudain divisée en deux camps. Du côté du clan Chirac, émerge le nom de Villepin, et du côté du clan Balladur émerge le nom du futur président de la République de l'époque. Mais les balladuriens, qui ne possèdent pas l'argent du RPR, jalousement gardé par les chiraquiens, ne peuvent se constituer un trésor de guerre qu'à travers le pouvoir exécutif qu'ils détiennent. C'est comme ça qu'émerge un autre contrat d'armement, celui des sous-marins Agosta avec le Pakistan. Contrat sur lequel pèsent de lourds soupçons de détournement d'argent public, destiné à financer la future campagne présidentielle de Balladur sous forme de rétro-commissions. Quinze

millions de francs en liquide restent encore, à ce jour, injustifiés sur ses comptes de campagne... Chirac élu, la rancœur n'a pas disparu et l'envie de se venger non plus. Il fait alors interrompre le versement des dernières commissions du contrat aux Pakistanais, ce qui semble être la cause de l'attentat de Karachi en 2002, où plusieurs Français de la DCNS de Cherbourg - dont le mari de ta copine - ont laissé leur vie.

- D'accord... Et, t'en sais plus aujourd'hui ?

- Malheureusement, le secret-défense nous prive encore de l'exacte vérité sur ce drame. Mais revenons à Gergorin, qui commence à prendre peur physiquement, en constatant le nombre de morts intervenues depuis le début de l'histoire. Il décide alors d'aller voir le juge Vanruimbeke pour lui raconter l'affaire et, parallèlement, confie à Lahoud, en qui il a toujours une confiance sans bornes, la création d'un service chargé de la sécurité informatique du centre de recherche EADS, en lui demandant de mettre au point un système de communication par téléphone portable et boîte mail ultra protégé. Une dizaine de personnes seulement, dont Gergorin, Rondeau, et Villepin sont alors équipés d'un blackberry...

- Il est naïf ou il le fait exprès, Gergorin ?

- Il est fasciné par Lahoud, et complètement parano depuis la mort de Lagardère.

Félix regarde sa montre et fais signe à la serveuse pour commander des cafés. Je sens qu'il va falloir accélérer.

- Gergorin, ne voulant pas transmettre officiellement les documents au juge, lui envoie une lettre anonyme, permettant ainsi le déclenchement de la procédure, sans se rendre compte qu'il devient ainsi le corbeau de l'histoire, et qu'il va être considéré comme le cerveau de la falsification. Mais le juge Vanruimbeke, malgré les apparences, n'y croit pas, et Lahoud, qui sait que l'affaire est maintenant dans les mains de la justice, cherche à se protéger en prétendant qu'il ne peut plus pénétrer les réseaux *Clearstream*. Ce qui est faux, bien sûr, mais Gergorin y croit.

Le portable de Félix se met à sonner. Je suis soulagé : à demi-mots, je comprends que je vais pouvoir connaître la fin de l'histoire, car son rendez-vous de 14 heures est annulé.

- Soudain, quelque chose dérape qui conduit Lahoud à changer brutalement de stratégie. Il se met à nouveau en danger : il prétend avoir pu de nouveau pénétrer le système et annonce à Gergorin que

*Clearstream* a clôturé massivement des comptes. Alors, mi juin, une nouvelle lettre arrive sur le bureau du juge relatant les soi-disant nouveaux éléments et annonçant que huit cent quatre-vingt-quinze comptes non publiés ont été fermés, et que les soldes considérables correspondant ont été transférés à des paradis fiscaux classiques.

- Un brin frondeur, le Gergorin !

- Oui. Il ne se rend pas compte que dans cette deuxième lettre il parle de comptes autres que ceux se rapportant à l'affaire des frégates de son précédent courrier. Cette fois, elle fait indirectement état de comptes sensibles : ceux attribués à Paul De Nagy et Stéphane Bocsa, autrement dit au Président de la République.

- Ah, oui ! Effectivement. Génial le piège de Lahoud. Mais comment fait-il pour manœuvrer avec autant d'à propos et de justesse ?

- C'est un intrigant très intelligent. Et c'est pour ça que l'affaire est compliquée. Gergorin, par exemple, croit connaître tous les protagonistes possédant un blackberry du réseau de communication portable secret, mais il se trompe car Lahoud lui cache un secret crucial : il existe un blackberry dont il ne connaît pas l'existence et qui a été attribué à un

homme que, seul, Lahoud connaît. Il s'agit de François Casanova, un officier des RG !

- Qu'est-ce qu'il vient foutre là ?

- A sa sortie de taule, Lahoud a subi le chantage du milieu corse car il s'était placé sous la protection d'un des leurs lors de sa détention à la Santé. Casanova, dont tu peux deviner les origines, lui a résolu son problème, et ils sont devenus très proches. Je te précise que Bernard Squarcini, patron de Casanova et numéro deux du service, était un partisan de notre remuant ministre de l'intérieur de l'époque, en guerre frontale avec Yves Bertrand, son boss à la tête des RG...

- je sens que ça se complique ton histoire...

- Oui. La multiplicité des relations d'Imad Lahoud avec les différents services de renseignement peut inspirer bon nombre d'hypothèses. Pour renforcer le trouble, une fâcheuse épidémie se répand dans cette affaire : les traces écrites disparaissent mystérieusement au sein des RG. Et pour rendre l'affaire encore plus compliquée, on retrouve Bernard Squarcini au milieu du listing falsifié. Casanova, qui va décéder d'un cancer en août 2004, emportera tous ses secrets avec lui... Mais pendant que des liens mystérieux se nouent entre

Casanova et Lahoud, une tempête gronde dans les secrets du pouvoir ; la guerre des droites reprend comme au pire temps des Chirac et Balladur, mais cette fois c'est un affrontement entre les deuxièmes couteaux pour constituer un trésor de guerre en vue des prochaines élections présidentielles de 2007. La source est le contrat Mixa, immense contrat d'armement de sept milliards de dollars avec l'Arabie Saoudite, mis en place par l'entremise d'un riche Libanais, nommé Ziad Takieddine, et entouré d'un niveau de secret invraisemblable. Mais le 12 décembre 2003, le président Chirac siffle la fin de la partie. Un homme du nom d'Alexandre Djouiri apparaît alors au centre de l'affaire. Djouiri, qui est un ancien voyou ayant notamment trempé dans la fameuse affaire Delon père et fils avant d'être protégé par Casanova et devenir porteur de valises, était désormais dans l'entourage de Villepin. Il intervient alors directement auprès des Saoudiens pour déjouer le plan de Takieddine et des amis de l'ambitieux ministre de l'intérieur dans le contrat Mixa. Djouiri et Villepin font tout pour récupérer ce contrat, alors que Takieddine se bat dans l'ombre pour rattraper l'affaire. Or Imad Lahoud réapparaît et rédige une note pour Rondeau dans laquelle il prétend révéler les

dessous du contrat Mixa. Cette note en tout cas démontre que Lahoud est un des rares Français au courant des dessous du contrat ! Une seule personne aurait pu l'en informer : François Casanova.

- Wahououou... Je suis un peu paumé !

- Attends ! La voilà la liaison finale : sur le compte rendu de la réunion secrète de Matignon du 9 janvier 2004 - tu te rappelles ? - apparaissait le nom de... Djouiri !

Un ange passe...

- Je suis atterré ! Tu devrais faire comme Denis Robert et raconter ça dans les colonnes de ton journal. Tout le monde a le droit de savoir que notre imagination n'a pas le cynisme de leurs ambitions.

- Denis Robert est le seul qui n'a rien à se reprocher, et c'est grâce à lui et à son courage que nous en savons autant aujourd'hui. La justice a relaxé Villepin, elle a condamné Gergorin à six mois fermes, et Lahoud en a pris dix-huit.

- Et *Clearstream* peut continuer ses saloperies..., conclue-je, perplexe et abasourdi



J'enrage de me lever chaque matin avec ce ciel bouché qui nous condamne l'accès à Ludiver, ce magnifique planétarium de la Hague où, régulièrement en été, nous aimons observer et comprendre les mystères de la voie lactée. Et c'est bien dommage car, hier, j'ai eu une intéressante discussion avec Eva, sur les origines du big bang et de sa troublante perceptibilité.

En fait, pour une fois qu'elle n'engendrait pas la sinistrose, c'est l'actualité qui nous l'a dictée. Hé oui, l'accélérateur de particules, inauguré en 2008, et destiné à reproduire les conditions du big bang pour comprendre la naissance de l'univers, vient d'accoucher d'une sensationnelle vérité : la

découverte du boson de Higgs. L'élément manquant de la chaîne qui permet aujourd'hui d'expliquer pourquoi, après l'avènement du big bang, les particules ont pris de la masse.

Eva, très sensible à tout ce qui touche à nos origines, m'a obligé à vérifier les quelques connaissances que mes lectures passionnées m'avaient inculqué. Et j'ai encore épaissi le mystère en lui affirmant que si nos connaissances ont fait récemment un bon gigantesque et que l'univers possède plus d'étoiles que de grains de sable sur notre planète, il reste néanmoins un immense point d'interrogation.

- Tu m'as dit toi-même que nous avons élargi notre horizon et que nous pouvions désormais voir au-delà de notre galaxie, grâce à Hubble. Tu m'as expliqué que grâce au spectre qui décompose la lumière on pouvait voir la couleur des ondes, et qu'ainsi on pouvait savoir si une galaxie fusant à travers l'univers se rapprochait ou s'éloignait de nous.

- Exact. Si la galaxie se rapproche de la terre, sa longueur d'ondes se rétrécit et apparaît dans les tons bleus. Si elle s'éloigne, sa longueur d'ondes s'étale et tire vers le rouge. C'est ce qu'on appelle le décalage vers le rouge ; et plus la vitesse d'éloignement de la

galaxie est importante et plus sa longueur d'ondes se décalera vers le rouge.

- Donc, t'es bien d'accord que l'univers est de moins en moins un mystère pour nous ?

- Si tu veux !

- Comment ça, si je veux ?

- Tout est relatif. Effectivement, on a appris à identifier le big bang, que l'on peut entendre et dont on mesure encore la chaleur, treize milliards sept cent millions d'années plus tard !!! On arrive à percevoir des étoiles qui sont nées seulement six cent millions d'années après lui, et on sait que l'univers, qui ne se limite pas à notre seule voie lactée, est en expansion. Mais on sait aussi que l'univers c'est 72% d'énergie noire et 23% de matière noire. Autrement dit, que 95% de l'univers nous est inconnu !

Eva n'en revient pas. Ça lui paraît surréaliste.

- Es-tu en train de me dire que les milliards de milliards d'étoiles identifiées à ce jour ne sont que 5% de l'univers ?

- Oui.

- Ah, ça calme un ego une telle constatation !

J'éclate de rire, car le ton d'Eva formalisait le constat.

- Pour sûr. Dans notre société hyper individualiste, ce genre de connaissance me paraît essentiel. Il relativise l'importance de l'espèce humaine et de son environnement, recadrant brutalement les frontières de l'espace et du temps.

- Evidemment. Passer de la nanotechnologie à l'univers en expansion, dans un interstice qui ne représente que quelques secondes d'une journée sur l'horloge du temps, modifie nécessairement ta perception des choses.

- Et je ne te parle pas des innombrables possibilités de formes de vie possibles...

- Arrête, Gaby, tu veux massacrer l'espèce humaine ?, dit-elle, un large sourire aux lèvres. L'homme se croit seul... et le plus intelligent !

- OK. ... Mais qu'il ne se suicide pas tout de suite, il y a sûrement encore quelqu'un à décevoir, répliquée-je, parodiant ainsi Cioran.

Notre amour fusionnel nous préserve sans doute plus facilement des disputes conjugales. Je crois beaucoup dans le tactile, et le fait de se tenir par la main ou de s'étreindre pour un oui ou pour un non, abaisse sensiblement le risque de querelles occasionnelles. En tout cas, j'y crois... et ça marche !

Il est donc rare que nous élevions le ton, même si un sujet nous divise. Mais, nous avons nos humeurs..., surtout si le sort s'en mêle.

Eva est hors d'elle-même. Rentrée la première, c'est elle qui a relevé le courrier et constaté que, pour la deuxième fois en dix jours, elle s'était ramassé une prune ! Un excès de vitesse à 91 km/h ! Le premier avait culminé à 92... Forcément, ça énerve...

La maréchaussée en prend pour son grade, et le gouvernement rejoint soudain les rangs de la mafia. Je ne peux qu'abonder dans son sens lorsqu'elle critique violemment ces véritables pièges à fric que sont les radars placés à dessein dans des endroits stratégiques. Ces subites limitations de vitesse imprévisibles sur des tronçons de route qui ne réclament absolument pas un redoublement de vigilance quelconque. En revanche, je ne peux la suivre lorsqu'elle mêle sa voix aux fous furieux qui ont crié au scandale lorsqu'il fut question de retirer les panneaux signalant la présence des radars. Faire la une des journaux télévisés sur un tel sujet m'avait paru relever de l'ineptie totale, et, surtout, révélateur d'un état d'esprit vraiment spécieux. Celui du Français, gouailleux, face à la sécurité routière, qui lève le pied pour éviter l'amande et non pas pour améliorer sa sécurité !

Dans le même ordre d'idée, intervient le débat sur le permis à points. Outre les scandaleux abus de la maréchaussée, comment sérieusement s'élever contre ce principe de bonus malus ? « Tu respectes pas, t'es punis », sur un sujet aussi sensible et vital que la sécurité routière, ne me semble pas procéder d'une injustice caractérisée. J'entendais, il y a peu encore à

la radio, une émission sur le sujet. Des témoignages d'auditeurs en prise directe avec la problématique des retraits de points cumulés. Des conducteurs indignés, sous la menace de se voir confisquer un sauf-conduit fondamental. La question d'un auditeur, visiblement paniqué, était : « Je n'ai plus que trois points sur mon permis de conduire, et je dois prochainement partir en vacances. Comment faire ? » J'en souris encore de dépit, me rappelant qu'aux suggestions émises par les intervenants sur le plateau, pas un n'a su lui répondre : « Mais, Monsieur, vous pouvez *aussi* respecter le code de la route ! »

Même si les politiques ont tout faux par leurs dérives pécuniaires, en faisant une tirelire facile d'un sujet aussi délicat, les automobilistes n'ont de toute évidence rien compris à l'enjeu. La voiture, quoi qu'on en dise, reste l'objet par excellence de nos sociétés de consommation. Toujours plus grosse et plus polluante (le Français se dit de plus en plus sensible à l'argument écologique, mais achète de plus en plus de 4x4), elle reste le symbole de la réussite et du paraître. La vitesse grise et trompe la vigilance du conducteur abusé, qui ne supporte plus la présence d'un véhicule devant lui. Cette société, qui nous fait

croire que tout va vite, nous pousse constamment à la faute.

Eva a un peu de mal à rentrer dans ce débat. Sa punition excessive l'obnubile et l'aveugle.

- Combien de fois ne nous sommes nous pas trouvés face à un abruti pied au plancher et occupant l'intégralité de la chaussée, au détour d'un virage sur les petites routes de campagne que nous empruntons chaque jour ?

Elle ne dit toujours rien.

- Hou, hou, chérie... Ne penses-tu pas que notre société soit plus dangereuse qu'avant ? Tu te rends compte qu'à New-York, par exemple, une personne se fait renverser toutes les deux minutes ?

Alors elle se déride enfin, et me renvoie magistralement à la dérision qui m'avait un peu échappé jusque là :

- Hé bien, ça prouve au moins qu'elle est en bonne santé pour s'en sortir à chaque fois...

Août fut moins mauvais. On aurait même pu parfois se croire en été... Mais la mer, qui n'a pas eu l'occasion de se réchauffer n'excéda guère les seize degrés ! Un peu froid pour se baigner. Dommage, je m'étais pourtant bien adapté à la fraîcheur de cette mer qui, en plus de sa teneur exceptionnelle en iode, possède un étonnant pouvoir de relaxation.

Notre stratégie habituelle était déjouée. Chaque année, nous restons l'été dans le Cotentin pour bénéficier de son climat tempéré, et profitons du début du printemps ou de celui de l'automne pour aller voyager. Nous sommes restés sur place et nourrissons aujourd'hui quelques regrets.

Mais les vraies vacances n'ont pas encore débuté. Et je suis certain que le beau temps sera au rendez-vous de ce mois de septembre, qui vient de commencer, et qui culminera la semaine prochaine avec l'arrivée de ceux avec lesquels l'ensoleillement est assuré.

- Tu ne peux pas savoir à quel point je suis heureux de t'accueillir dans notre nouvel environnement, dis-je à Pat' au téléphone, non sans une certaine émotion.

Mais, la gouaille et la provoc reprennent vite le dessus.

- En revanche, va falloir que tu modères tes propos et que tu acceptes de tricher un peu sur ton âge, parce qu'ici les gens sont nature et ne croiront jamais, en te voyant, que tu as soixante-dix ans s'ils savent que tu es marseillais !

- D'accord, je dirai que j'ai plus !, dit-il en rigolant. Et pour les degrés, on fait comment ? Parce qu'en voyant mon bronzage, ils verront bien qu'on n'a pas eu le même temps ! C'est bien en juillet que vous avez remis le chauffage ?

Ne dédaignant pas la caricature, et stigmatisé par notre traumatisant mois de juillet, je décide d'en rajouter une couche.

- Penses-tu ! On n'a pas eu besoin : on l'avait pas arrêté !

Il se marre.

- Dans le journal télévisé, on a bien vu quand même que chez vous il tombait quelques gouttes sur la foule..., reprit-il.

Je décide alors de reprendre la formule à mon compte.

- Dans le journal télévisé, on a bien vu quand même que chez vous quelques balles se perdaient dans la foule !

- Ha, ha, ha, sacré Gaby. Mais où prends-tu tout ça ? Ne me dis pas que la propagande communiste est remontée jusqu'à Cherbourg !

- En tout cas, elle ne risque pas de venir de chez vous. La France politique est séparée en deux et on ne peut pas dire que vous soyez du bon côté...

Avant de le laisser répondre à cette provocation politique qui nous emmènerait trop loin, je le coupe pour en savoir plus sur le côté pratique du voyage.

- Vous comptez arriver vers quelle heure ?

- Fin de journée. 19 heures, je pense.

- Vous prenez la bagnole de Marco, ou bien tu oses encore utiliser ta pièce de musée ?

- Un voyage confortable et sûr ne peut s'effectuer qu'en DS, Monsieur ! Et si j'ai un souci, pas besoin d'une valise électronique pour me dépanner... A l'oreille, le diagnostic !

- Effectivement. Je ne suis pas sûr que les DS 3 ou 4, qu'ils sortent aujourd'hui, connaissent la même durée de vie.

- Tu rigoles ! Regarde DS...K !!!

On était le mercredi 5 septembre 2012.

Seulement quatre années nous séparaient de notre vie provençale et pourtant une éternité semblait l'obstruer. Pour la première fois depuis notre départ, je ressentis une joie indescriptible.

C'est bête à dire, mais j'ai même un peu pleuré.

Troublantes retrouvailles que celles que nous vivons avec Pat' et Marco. Je verrai toute ma vie la vieilles DS bleue métallisée, rutilante et à peine souillée par les mille deux cents kilomètres du trajet, franchissant triomphalement l'ultime fossé de nos chemins creux pour occuper la place d'honneur de notre cour du même nom. Je suis hypnotisé par leur arrivée. Au-delà d'une voiture lambda et de deux amis intimes, c'est sans doute le déchiffrement de mon passé récent qui s'opère insidieusement.

Pourtant, Marco était déjà venu, mais seul et par le train.

Pat' n'a pas changé. Toujours la même pêche et la même dégaine sportive. En revanche, Marco que l'on a pourtant vu l'an dernier, me paraît plus marqué.

- A ton âge, mon bon Pat', on ne voit même plus de différence, lui dis-je en l'étouffant dans mes bras. T'es plus à un cheveu blanc près... (il est presque chauve).

- Toi non plus, rétorque-t-il amusé, sauf que ça se voit !

Eva est la seule qui échappe aux sarcasmes de bienvenue, et Marco se dandine sur un pied tellement il a envie de pisser. Il connaît les habitudes, et c'est en arrosant les dernières fleurs d'été qu'il nous explique, goguenard, pourquoi Pat' a payé si cher son déjeuner en se faisant flasher à l'entrée d'un village à la recherche d'un restaurant et, une deuxième fois, après manger, à la sortie du même bled, en voulant rejoindre l'autoroute...

Comme prévu, le temps a changé et nous permet de prendre l'apéro en terrasse. Pat' est bluffé. Il a un peu froid, mais reconnaît la beauté du lieu. Les rayons obliques du soleil, rasant la table de jardin, prodiguent à nos hôtes l'impressionnante équanimité de nos retrouvailles émues. Le mélancolique discours de nos échanges fait revivre

l'exceptionnelle complicité d'antan, et j'ai soudain l'impression, face à ce superbe ciel normand qui s'empourpre généreusement, d'évoluer dans une autre dimension où se confond la notion d'espace et de temps.

Mais le Cotentin n'est pas la Provence... Et quand le soleil disparaît de l'horizon végétal en feu, une masse humide descend brusquement sur nos têtes, sanctionnant sans appel tout espoir de repas bucolique. Traversant la cuisine pour regagner le séjour, où une table aux allures de festin a été soigneusement dressée, de délicieux effluves chavirent nos odorats conditionnés. J'y reconnais au passage quelques épices qu'Eva a l'habitude d'utiliser. Cumin, cardamome, gingembre, curry, fenouil, coriandre, galanga, curcumin, origan, muscade, girofle constituent le stock des saveurs de sa subtile cuisine. Cette cuisine d'épices, dans laquelle elle s'est engouffrée depuis qu'elle a découvert l'art culinaire et le génie d'un certain Roellinger ; ces épices dont les plats qui s'en accommodent racontent dans l'assiette une fantastique épopée.

Afin de donner un coup de main à Eva dans ses derniers préparatifs, j'envoie mes invités faire le tour du propriétaire. L'état d'euphorie dans lequel m'a

plongé ces retrouvailles fait que mon coup de main est avant tout tactile et sensuel... Eva résiste. Elle a raison, c'est pas le moment. Dommage.

Marco a fait le guide et Pat' le néophyte.

- Dis donc, Gaby, impressionnant. T'as mis quoi comme isolation ?

- Polystyrène 10 + 100 sur les murs, delta rock de 60 avec laine de verre de 200 sur les rampants.

Eva nous fait dégager de la cuisine et nous dit de passer à table.

- Tu visais la certification Promotelec ?

- Que j'ai eue.

- Efficace ?

- Tu n'imagines pas. Avec le choix de la géothermie comme mode de chauffage, j'arrive à chauffer deux-cents mètres carré à grosses déperditions - puisqu'assortis de baies vitrées un peu partout - pour moins de cinq cents euros par an !

- Edifiant. Surtout au pôle nord !

- Rigole pas. Quand tu connais les problèmes de fric de chacun, que tu constates l'état déplorable du parc immobilier français et que tu n'entends parler que de chômage à longueur de journée, moi je dis qu'il n'y a que les politiques pour ne pas faire la liaison...

- A savoir..., dit Marco, l'œil inquisiteur.

- Que nous avons un fantastique marché devant nous. Ils nous font chier avec leur croissance obsolète, générée par une consommation dévoyée. Ils veulent que l'on fasse des économies d'énergie, nous parlent d'écologie, mais ne font rien pour les amorcer. Toutes les habitations actuelles, en tout cas beaucoup trop, sont de véritables passoires. Essayons d'imaginer le chantier que serait la réhabilitation des logements d'un seul point de vue de l'isolation, par exemple !

- Tout à fait, approuva Pat'. Tout le monde y gagnerait.

- L'Etat relancerait la machine, le consommateur ferait d'énormes économies, c'est écolo, et le c'est le fric d'un marché qui resterait en France ! Qu'est-ce que tu veux de mieux ?

- Ce qui suppose que l'Etat mette le paquet sur l'habitation écolo, ajoute Marco.

- Oui, mais là, t'es sûr au moins que ce n'est pas en pure perte. Quant au marché des constructions neuves, il serait grand temps de changer les critères de construction.

- Tu veux parler des matériaux ?

- Non. Je veux simplement dire qu'on ne peut plus bâtir des villes nouvelles sans tenir compte des

changements monstrueux de ces dernières années. Il faut absolument construire des quartiers écolo avec leur prise en compte économique et sociale.

- Ah, tu vas nous remettre ton couplet sur la mixité sociale, s'exclame Marco, dépité.

- Pas seulement. Il faut aussi concevoir l'habitation en fonction des contraintes. On ne peut plus accepter de loger les gens à quarante kilomètres de leur lieu de travail, générant coûts supplémentaires, pollution et stress inutiles. Il faut aussi complètement repenser la construction des immeubles. Penser leur orientation, en fonction du lieu, développer la récupération d'énergie qu'il s'agisse du soleil, du vent ou de l'eau...

- Et tu fais comment ?, coupe sèchement Marco.

- Outre les panneaux solaires, ne peut-on imaginer de filtrer l'eau et d'intégrer des éoliennes à chaque nouvelle bâtisse collective ? Ne peut-on imaginer de tracer les rues en fonction de l'ensoleillement, faisant de l'ombre ou, au contraire, laissant largement le soleil pénétrer suivant le but recherché ? Regarde ma maison, si j'ai mis un bow-window au bout de mon séjour, c'est pas par hasard s'il est au sud !

J'avais pas fini ma phrase que la lumière s'est éteinte subitement, plongeant la maison dans le noir.

- Et quand la nuit tombe, t'as prévu quoi ?, s'est enquis Pat', en rigolant.



J'ai, bien sûr, pris une semaine de congé pour profiter pleinement de la présence de nos hôtes.

C'est au petit déjeuner que s'esquissent les contours d'un semblant d'organisation. Le visage encore bouffi de sommeil et la bouche pâteuse, chacun prend place autour de la table, dans un silence de plomb. Ça ne dure pas. L'éthylisme de la veille dispense par procuration un état d'euphorie communicatif.

Nous avons prévu deux types de petits déjeuners ; le classique, fait de pain grillé, beurre et confitures, et celui que personnellement je préfère, fait de pain frais, accompagné de charcuterie et fromages. Marco, qui hésite encore, sollicite Pat' pour

savoir ce qu'il doit faire, mais ce dernier, en guise de réponse, lui barbote les tartines qu'il avait soigneusement beurrées. Tout le monde rigole, sauf Marco, contrarié, pour qui Pat' croit utile d'expliquer qu'il ne faut jamais trop se poser de questions.

- C'est comme cette nymphomane qui cherche vainement un homme à croquer. De dépit, elle rentre dans une église dont la porte est ouverte. Elle aperçoit le curé et aussitôt se jette sur lui en le suppliant de bien vouloir la baiser. Le curé refuse, bien évidemment, mais elle insiste et réitère sa demande en se faisant plus pressante. Devant le refus gêné du curé, elle va vers l'autel et commence à se déshabiller. Le curé, qui n'en peut plus et commence à transpirer, s'adresse alors à la croix du Christ en disant : « Seigneur, aidez-moi, que dois-je faire ? » Et le christ de lui répondre : « Détache-moi, connard ! »

Marco avale de travers et recrache sur la nappe, que j'avais pourtant mis beaucoup de soins à repasser la veille au soir. Il ne respecte rien, cet abruti ; c'est ce que je lui dis, en essayant de garder mon sérieux. Eva se bidonne et fait remarquer que, lui, c'est la nappe qu'il va devoir détacher !... Pat' place alors sa deuxième blague sur le pape. Marco la

connaissait mais se marre, et ajoute d'un ton d'une incroyable sincérité :

- Merde, il (le pape) pourrait au moins autoriser le préservatif pour les prêtres pédophiles !

Ça rigole, et je sens que le petit déjeuner va s'éterniser. Il est vrai que nous sommes bien tous ensemble, à délirer comme au bon vieux temps. Mes potes sont heureux, ça se voit. Pourtant Marco, je le sais, vit très mal son divorce et la séparation d'avec sa fille adorée. Pat', quant à lui, vient de perdre sa mère et s'emmerde depuis qu'il a arrêté de travailler. Il est confronté à une solitude qui le dévore et se sent décalé dans une société qu'il a de plus en plus de mal à supporter.

Alors, je ressers une tournée de café et les blagues continuent de fuser. J'abandonne toute idée de programme et me vautre dans les velléités d'une journée structurée. Je jette un coup d'œil à Eva, à qui je transmets le sourire de notre bonheur dissimulé, qu'elle me renvoie instantanément, sans même comprendre pourquoi. Il faudra que je lui dise que je l'aime, un de ces jours... Je fais malheureusement partie de ces gens à la ridicule pudeur exacerbée qui n'avouent jamais ce que toute femme brûle de s'entendre dire une fois ou deux dans l'année...

Il est maintenant 10h 40 ! Faut quand même pas déconner...

- Allez, hop, on dégage, m'écrié-je soudain. Vu l'heure, je vous propose un tour à Cherbourg, juste pour aiguiser vos appétits.

Pat', en grand seigneur, se propose de faire le chauffeur, et c'est bien engoncés dans le moelleux confort de sa limousine, que nous parcourons le court trajet jusqu'à la ville, dont la riche végétation et la verdure profonde scotchent les regards provençaux ébahis.

Avant de commencer la visite de la ville, je les entraîne sur le chemin de mes rêves maritimes, sur ce bout de jetée étirée, dont les puissantes fragrances rythment nos marées. Puis, j'essaye de leur faire imaginer ce qu'était ce bourg fortifié, dont il ne reste plus aucun vestige apparent. Les origines de la ville remontent aux premiers temps de l'occupation romaine. Au Moyen-âge, le bourg se développa autour du château qui, régulièrement exposé aux attaques des Anglais, fut protégé à partir du XIVe siècle par une enceinte. Mais Vauban, en 1686, fit tout raser lors d'un projet de transformation de la ville en place forte. Privée de sa forteresse et de ses remparts, la cité bas-normande connut un nouvel élan au XVIIIe

siècle grâce à l'aménagement d'un premier port de commerce, en 1738, puis d'un grand port militaire, en 1780. C'est ce dernier, dont les activités industrielles et navales attirèrent de nouvelles couches de population, qui permit, au XIXe, l'urbanisation de la ville à un rythme accéléré. Puis ce fut, au XXe, la grande épopée du plus grand port artificiel au monde et de sa majestueuse gare maritime, dont je me garde bien de dévoiler les secrets. Pour l'heure, j'insiste sur le quartier du square Phelippot Lecat, merveilleusement restauré, et la charmante place de la révolution, sur laquelle trône encore un immeuble du XVIIe siècle. Je leur fais découvrir quelques impasses cachottières avant de déboucher sur l'incontournable place Napoléon, remarquablement mise en valeur par les jardiniers de la ville et son admirable basilique. Le temps passe vite, les rues piétonnières regorgent de monde, en ce jour de marché, et l'étal coloré du poissonnier me donne soudain l'envie de bluffer nos invités. Eva va pouvoir faire relâche, sans avoir à souffrir d'une absence de qualité : ce sera fruits de mer au menu !

Nos bras chargés d'enivrants effluves maritimes ne nous empêchent pas d'admirer, en

partant, le plus bel édifice de la cité. Cet étonnant théâtre à l'italienne ; aussi rare que beau.

Sur le chemin du retour, je leur fais découvrir l'incontournable château des Ravalets, qui m'a encore bouleversé comme à chaque fois que je narre l'histoire de sa destinée.

Si nous avons le temps, il faudra que je leur organise un circuit « châteaux en Cotentin » ; de Flamanville à Picauville, en passant par Nacqueville, Denneville, Sotteville, Martinvast, Bricquebosq, Crosville-sur-Douve, Saint Lô d'Ourville, Bricquebec, Saint Martin le Hébert, Tocqueville, Saint Sauveur-le-Vicomte, pour ne citer que les plus remarquables à mes yeux. Mais j'y pense : Et notre Versailles normand, dans tout ça ?

Merde, on va jamais y arriver !

Ce soir, c'est fête, en l'honneur de Pat' et Marco ! Tom et Marie vont être nos invités, avec Blandine et Eddie. La Haute Provence fêtée par le Cotentin pluriel...

Pour éviter de laisser Eva seule trop longtemps, afin de pouvoir l'aider le moment venu, je propose à Pat' et Marco de découvrir les « caches » qui quadrillent notre maison. Ecureuil, Chevreuil et pic-épeiche peuvent être de la partie si nous nous donnons les moyens de les observer. Mais je sais qu'il n'en sera rien, la nature, silencieuse et méfiante, n'autorisant aucun débordement...

- C'est beau, me dit Pat'. Et, surtout, c'est d'une tranquillité à la limite de l'agression !

- C'est toi qui me dis ça ?

- Par provoc, oui. Tu sais, chez nous, dans le Luberon, ça ne s'arrange pas. T'as connu des cons quand t'y étais..., hé bien, ils ont grandi !

Je me marre.

- Je me referme sur moi-même, Gaby. Et je n'ai plus l'âge de faire des concessions. J'ai l'impression de devenir un zombi. Les choses les plus élémentaires échappent à toute logique, et le monde, qui m'apparaît sens dessus dessous, a fait de gens comme moi des parias.

Il marque une pause, que le silence profond, dramatise.

- Tu vois, ce silence, que j'idolâtre, c'est devenu une véritable chimère. Notre société a complètement abruti le consommateur - je dis consommateur à dessein - qui ne peut plus vivre sans bruit, sans vitesse et sans objets. Même en étant demandeur de rien - je suis maintenant à la retraite et n'ai pas de besoins particuliers - je suis emmerdé en permanence. A l'extérieur c'est plus qu'évident ; mais chez moi, impossible de lire un magazine, d'écouter la radio, de regarder la télé, d'aller sur internet ou même de répondre au téléphone sans me faire agresser par la publicité ! C'est intolérable.

Ajoute à ça le fait que les gens n'assument plus et s'en foutent royalement...

- Ouais, je comprends. T'es sollicité par tacite procuration, si je puis dire !

- Qu'on nous lâche, bordel...

- Le problème de Pat', intervient Marco, c'est qu'il veut le beurre et l'argent du beurre. Il veut profiter des avantages du progrès sans en subir les inconvénients !

- Parce qu'il n'est pas concevable d'imaginer un monde de progrès sans exploitation ?, s'insurge Pat'.

Il s'arrête brusquement de marcher et fixe Marco intensément.

- T'en es encore au concept manichéen enculeur-enculé ? Désolé, mais moi je vise un peu plus haut.

J'ai beau leur indiquer l'endroit où j'observe parfois des chevreuils, rien ne semble indiquer la présence des cervidés, qui dans quelques jours vont connaître des dérangements un peu plus perturbants que notre présence indisciplinée. En sortant d'un chemin creux qui rejoint la route du bourg, quatre ou cinq chiens se déchainent tout à coup en nous voyant apparaître. Heureusement, ils sont attachés et ne font que nous faire sursauter.

- C'est agréable !, confie Pat', courroucé.
- Ça aussi, ça fait partie de la nouvelle société..., répondis-je.
- La France est un pays de chiens et de bœufs !
- Le général a pratiquement dit la même chose, repris-je. Mais il était encore plus sévère que toi, car il s'était arrêté aux veaux ! Il ne les a même pas laissé grandir...

A vingt heures pétantes, les deux couples franchissent presque en même temps le seuil de la maison, Tom et Marie remportant de très peu le challenge de la ponctualité.

- Tom et Marie, je vous présente Pat', surnommé l'Amiral, père de substitution, ami et pygmalion.

- C'est bien la première fois que tu me présentes comme ça, s'offusque Pat'.

- Je viens de trouver ça à l'instant : mon ami rôle...

Il pouffe, et s'impatiente de savoir comment je vais introduire Marco...

Surgissent alors Blandine et Eddie. Tom s'interpose et se substitue à moi :

- Blandine et Eddie, je vous présente le psycho Pat' !

J'étais pas inquiet, mais je n'imaginai pas que la complicité s'établirait aussi vite.

Les présentations s'achèvent avec Marco, qui se complait dans le rôle du fidèle souffre douleur.

- Quel talent !, ne peut s'empêcher de constater Eddie.

- Des années de boulot !, conclut Marco, facétieux.

L'apéro ne nécessite donc aucune période d'observation, et la conversation, partie de notre environnement agreste, débouche, à l'entame du repas, sur le problème des déchets, que chacun s'accorde à trouver beaucoup trop nombreux.

- Il est temps de lancer une économie drastique en matière de déchets et de gaspillage, lance Pat', qui prétend que 6% seulement des matières premières utilisées se retrouvent dans les produits finis.

- Rigoureusement exact, ponctue Eddie, il faut donc fixer des quotas par filière de taux de déchets

et d'emballage, de même qu'il faut lutter fermement contre l'obsolescence programmée.

- La nature ne produit que des nutriments, pas de déchets, ajouté-je, tout en refaisant l'appoint dans les verres. Tout se recycle. Dans une société basée sur le gaspillage, comme la nôtre, tout produit périssable crée un problème de déchets ; mais si une société produit des nutriments, les produits de courte durée offre une chance de produire quelque chose de nouveau.

- Autrement dit, reprit Pat', si nous ne fabriquions - et c'est possible - qu'avec des produits recyclables, sans nos cochonneries toxiques, il n'y aurait plus de problème de déchets !

Tout le monde semble étonnamment d'accord.

- Tu sais quel pourcentage de nourriture nous mettons à la poubelle, au regard de ce qui transite dans nos caddies ?, demande insidieusement Marie.

- Non, j'ai peur de dire une bêtise...

- 40% !

- C'est énorme.

- Dont, je crois, le tiers n'a même pas été déballé !

- Il n'empêche que certains produits sont très gourmands en matières premières, relève Marco, que la tournure du débat semble irriter.

- Tu savais, toi, qu'il faut deux moutons pour faire un pull, ose alors Eva ?

- Tu parles, réplique Tom, j'ignorais même qu'ils savaient tricoter...

S'il avait voulu clore la discussion, il n'aurait pas fait autrement. Sacré Tom. Ça rigole. Le ton monte, les joues rougissent, les vessies se tendent et les blagues n'ont plus la retenue du début.

Le premier à quitter la table est Eddie. Sortie remarquée et commentée comme il se doit car un stupide challenge est né au cours de la discussion. Marco le brocarde en constatant qu'il va d'abord se laver les mains.

- Ah, t'es pour la méthode « avant », lance-t-il, provocateur.

- Chacun la sienne, réplique-t-il, un peu piqué au vif. Ou c'est avant, ou c'est après !

- Ben, nous, on a un pote, Norbert qu'il s'appelle, on soupçonne que c'est pendant !...

Les rires n'empêchent pas Blandine de faire remarquer l'extrême finesse de l'intervention...

Eva ayant particulièrement soigné le timing du repas, l'arrivée du plat de résistance limite la prise d'alcool abusive, aménageant une sorte de pause à notre délire verbal.

Répondant à une interpellation d'Eddie, je redonne, malgré moi, quelque sérieux au débat.

- De nos jours, le travail est bafoué, méprisé. Le travailleur n'a plus aucune considération face aux intérêts du capital, et est devenu la variable d'ajustement du monde économique !

- T'en fais pas un peu beaucoup ?, ironise Marco.

C'est Pat' qui s'y colle :

- Dans les années 70, était utilisée la délicieuse image du gâteau pour illustrer le partage des bénéfices, où, régulièrement, le travail l'emportait sur le capital. Plus rien de tout cela ne subsiste aujourd'hui. Les marchés financiers sont en mesure de dicter leurs lois aux Etats, et il n'y a plus de redistribution dans un monde où le seul acteur de développement est l'entreprise privée.

- Et le capitalisme, repris-je, détruit peu à peu le travailleur pour le conduire au *burn out*, comme on dit aujourd'hui. De nombreux exemples sont d'ailleurs révélateurs de l'ambiguïté des rapports entretenus...

- Par exemple, demande Marie.
- Les agences de voyages qui affichent fièrement : Venez vous ressourcer dans tel ou tel pays !
- Et alors ?
- N'est-ce pas considérer implicitement que les individus sont fatigués, voire éreintés par leur travail ?
- C'est quand même spécieux ton raisonnement, s'indigne Marco.
- Ecoute, après avoir subi le Taylorisme, puis le Toyotisme, la déshumanisation provoquée par l'obsédante chasse aux gains de productivité amène maintenant les travailleurs à utiliser le dopage et les pousse même au suicide. Si ça c'est spécieux !
- Tu sembles oublier, dit Tom à Marco, que tout cela procède d'un choix délibéré. Le capitalisme a choisi le chômage et l'emploi au détriment du travail. Du boulot, il y en a pour tout le monde, pourquoi ne sont pris en compte que les biens matériels ?
- Détends-toi, Marco, lui lance Pat'. Y'a des solutions à tout. La CAF a vu dernièrement des chômeurs s'immoler par le feu dans ses propres locaux. Tu sais ce qu'elle a fait pour résoudre le problème ?

Marco ronchonne et lève grossièrement son majeur.

- Hé bien, elle a équipé ses locaux d'extincteurs !

Fou rire général.

- Véridique, ajoute Pat' ! Vu dans un magazine télévisé sérieux, sans aucune remarque particulière du présentateur...

- Ce doit être chez ce crétin notoire qui nous abreuve quotidiennement de son ego surdimensionné !, crois-je deviner. Ce pitre réac qui s'imagine plus intelligent que les autres... Non seulement il n'arrive pas à construire une phrase sans dire « voilà », ce qui est quand même un formidable aveu d'impuissance, mais en plus il donne son avis et l'impose en parlant plus fort que ses invités ! Tu parles d'un débatteur, toi.

- Non, dit Pat', c'était dans un reportage.

- Le dandy de Giesbert, peut-être alors ?

- Peut-être... Oh, il n'est pas méchant, méchant...

- Non, Pas méchant... mais chiant !



Le manque de sommeil commence à se faire sentir. Les rendez-vous du petit-déjeuner voient s'espacer les arrivées. A partir de ce soir, promis, on se couchera un peu plus tôt et un peu plus frais afin de ne plus compromettre nos matinées.

Pour l'heure, il crachine un peu et, seul, Pat' vient de me rejoindre à la cuisine.

- Pffait pas beau, baille-t-il en parlant.

- Pas vraiment, lui réponds-je.

- C'est quoi le programme aujourd'hui ?

- Je crains que ce ne soit un grand moment d'absence concernant la matinée... En revanche cet après-midi, on pourrait se faire *la cité de la mer*.

Il s'assoit et se tient la tête à deux mains.

Je lui sers un grand bol de café.

- Ce soir, Marco et moi, on vous emmène au resto.

- C'est quoi ce délire ?

- Contente-toi de nous dégoter le meilleur, Eva le mérite bien.

Justement, voilà Marco, le cheveu hirsute et la braguette ouverte.

- Tu vas t'enrhumer, ma poule, lui dis-je, en l'embrassant.

- T'en fais pas, me répond-il, en remontant sa fermeture éclair, y'a un moment que je ne sors plus, même couvert...

Surpris par son cynisme matinal, je me demande si je dois insister. Je le fais quand même...

- T'as personne, en ce moment ?

- Non.

Léger silence, avant d'ajouter.

- Et ça va faire un mois que ça dure !

- Oh, putain !, dis-je ironiquement et soulagé à la fois, tu risques quasiment la mise à l'index des fous du sexe.

- Arrête, dit-il en se bidonnant, y'a pas que l'index de sollicité actuellement...

Et ça nous fait rire... Humour de potaches d'une finesse, certes, discutable, mais humour bon enfant, qui n'offusque pas les soixante-dix printemps de Pat', dont l'espièglerie est un hommage permanent à celui auquel chacun de nous fait référence sans le savoir.

- Et Véro, tu la revois ?, interrogé-je, innocemment.

- Ouais, parfois.

- Elle est en forme ?

- *Très en formes*, répond-il, l'air malicieux et faisant un mouvement d'ampleur avec ses deux mains.

- Salaud, lui dit Pat', tu te venges bassement. Elle a pris un peu de poids, c'est vrai, mais elle a l'air en forme !

- J'irai même jusqu'à dix !, reprend-il, Pat' et moi, on se regarde, interrogateurs.

- Ben ouais, difforme, quoi !

Nous éclatons de rire. Marco n'est pas méchant, et je le soupçonne d'avoir chargé Véro uniquement pour placer son mauvais jeu de mots. La preuve, il en rajoute une couche.

- Mais elle n'arrive pas encore à obtenir des prix de gros...

A l'inverse de Pat', il dévore avec appétit quelques tartines de pain grillé qu'il trempe dans son café. Lui aussi m'interroge sur l'organisation de la journée.

- Ce sera quoi la partie culturelle, aujourd'hui ?

- Comme je venais de l'expliquer à Pat', et vu le temps, je prévoyais d'aller vous faire visiter notre célèbre musée maritime.

- A propos de culture, intervient Pat', n'est-ce pas chez vous que repose le grand Jacques Prévert ?

- A Omonville-la-petite, oui. C'est dans la Hague. On y passera demain, s'il fait beau.

- Mais il n'est pas né dans le Cotentin, relève Marco, presque dédaigneux, c'était un parisien bon teint, il me semble !

- Et alors ? Il est venu y finir ses jours. Ce qui est un choix délibéré ; contrairement à certains auteurs dont on tire niaisement vanité parce qu'ils sont nés au pays, sans pour autant les avoir appréciés...

- Ça sent la vacherie, ta réplique. Tu penses à qui ?

- Giono, que tu n'arrêtes pas de citer avec fierté parce qu'il est né à Manosque.

- Et alors ?

- Quand tu découvres dans sa littérature comment il fait mourir les Manosquins au beau milieu de leurs vomissures, tu te dis qu'il règle forcément un contentieux.

- C'est vrai, approuve Pat'. C'est dans *Le Hussard sur le toit*. Giono avait été soupçonné par les habitants de collaboration avec l'ennemi. Il avait dit cette phrase malheureuse, si mal interprétée : « Je préfère être un Allemand vivant qu'un Français mort ».

- Ouais, ben Prévert, lui, il est mort en bon français dans un pays qui l'a accueilli à bras ouverts, dis-je, pour clore le débat.

- Putain, mais t'as effectué une véritable apostasie, ma parole, s'écrie Marco. Te voilà en train de défendre un pays que tu n'habites que depuis quatre ans, au détriment de celui qui t'as vu naître !

- Peut-être ai-je aussi quelques raisons...

Grâce à Eva, qui émerge alors, le débat en reste là.

Après un frugal déjeuner, l'après-midi est effectivement consacrée à *la Cité de la mer*, dont Marco et Pat' gardent un souvenir ému. La visite du *Redoutable*, premier sous-marin atomique français, restant pour eux, le summum de l'exposition.

Le soir, comme promis, Pat' et Marco nous emmènent au restaurant. Ils voulaient le meilleur, ils l'ont eu.

Au 39 rue Grande Rue, la salle est déjà pleine lorsque Lydie nous accueille, et je m'en réjouis car je m'étais étonné de pouvoir obtenir une table le matin même.

A peine assis, notre conversation reprend sur l'évènement qui monopolise tous les bavardages de l'hexagone : la prestation du nouveau président socialiste sur TF1, ce dimanche. Marco se défoule, sans oser réclamer, néanmoins, l'ancien locataire de l'Elysée.

- Mais il est nul ce Hollande, c'est vraiment un bon à rien.

- Possible, répond Pat'. Mais ça nous change déjà un peu, l'ancien était mauvais partout...

Marco paraît désemparé par cette remarque qu'il interprète comme un soutien au nouveau président.

- Attends, ne me dis pas que tu le cautionnes !  
T'as entendu son allocution ?

- Ouais. Il accepte les débiles 3% de la règle d'or, il va signer le traité européen préparé par son prédécesseur et Encula Merkel sans l'avoir renégocié,

et il veut nous faire croire que tout va repartir en 2014...

- Le grand foutage de gueule, ajouté-je, tandis que Lydie s'approche pour prendre nos commandes.

Je me laisse tenter, en entrée, par les dèes de foie gras panés au pain brûlé, qui se révéleront d'une originalité et d'une saveur assez exceptionnelles.

- Moi, je vais te dire ce qui m'a le plus marqué dans son allocution, repris-je, sérieusement. Voilà un monsieur qui nous a fait transpirer pendant une demi-heure parce qu'il recherche trente milliards d'euros pour boucler son budget. Et on sait ce que ça va nous coûter ! Or, au même moment, un riche industriel menace de quitter la France pour sauver ses trente deux milliards personnels ! Cherchez l'erreur...

C'est lorsque j'attaque mon rouget barbet que subitement je cesse de parler. La cuisson est parfaite, et l'amalgame avec les blettes au beurre, le chorizo, les pignons de pin et le parmesan me transportent dans la délicatesse d'un autre univers ; celui de son génial créateur.

Pat', qui s'est toujours beaucoup intéressé au football, même si comme moi aujourd'hui il le dénigre à juste titre, sans pouvoir s'en passer, m'interpelle tout à coup.

- Dis donc, Gaby, à la table de gauche derrière moi, ne serait-ce pas l'excellent Marcel Mouchel, qui fut une star du foot dans les années 50 ?

Je jette à peine un regard furtif, avant de lui répondre, consterné.

- Il est mort, Pat'.

Marcel Mouchel est né à Equeurdreville, le 13 juin 1927. Il fut un excellent attaquant de l'AS Cherbourg entre 1945 et 1958, et connut même neuf sélections en équipe de France amateur. Passé professionnel à trente-et-un ans, il signa à Sedan, où jouait Zacharie Noah, et gagna la coupe de France et le trophée des champions, en 1961. Considéré comme un des meilleurs joueurs de sa génération, il disputa cent onze matches en 1<sup>ère</sup> division, tous avec Sedan. Il est décédé à Cherbourg, le 7 mars 2012.

Soudain Pat' m'accroche le bras, et, feignant la terreur, m'interpelle, véhément :

- Ahhhhh..., il a bougé !....

Il fait beau le lendemain matin à mon réveil, et pourtant une légère angoisse m'appesantit. Je sais vite que c'est le temps compté qui nous sépare d'une rupture proche, dont j'assume difficilement l'inéluctable échéance.

Au diable les états d'âme. Il fait un doux soleil d'automne sans vent, qui va permettre à nos amis d'encaisser le choc de leur voyage : la découverte de la Hague ! J'assume le rôle peu envié d'aboyeur et ne laisse aucune chance à chacun d'échapper à l'horreur d'un lever contrarié.

A 8h, tout est prêt. Le pique-nique est dans le coffre de la voiture, et ma mission de G.O. peut alors débiter. Le charme opère déjà sur la route de la

Saline, où l'arrivée magistrale d'un paquebot, par la passe de l'ouest, met en valeur l'immense rade qui le protège. Mais c'est à Landemer que le cri du cœur entame son véritable parcours. Après leur avoir fait traverser à pied le hameau jonché d'extraordinaires maisons de pierres aux jardins « les pieds dans l'eau », quel autre cliché peut mieux présenter la Hague que cette inattendue vision de la mer au découpage minéral dentelé ? La stupéfaction est totale ! Comment un petit bout de côte normand peut-il offrir un tel spectacle ? L'image d'Epinal vole en éclats, que Pat' traduit simplement par ces mots : « ben, dis donc ! ».

Après Gréville et l'hommage à Millet, nous empruntons la pittoresque route d'Éculleville qui nous mène à la somptueuse baie de Quervière. Puis, c'est Omonville-la-Rogue et son port magique, Port Racine et le *jardin extraordinaire* de Prévert, avant d'atteindre le bout du monde, Goury ! Pour l'admirer, nous empruntons les étroites rues de l'inimitable hameau de La Roche et ses exceptionnelles fermes de granit. Et, subitement, à la sortie d'un virage, un autre monde se déploie sous nos yeux.

Il est presque 11h, et c'est là que démarre notre randonnée pédestre. Sac à dos, aux effluves de

saucisson, nous quittons ce havre de paix aux pierres étrangement sculptées. Direction le Nez de Jobourg, par le sentier des douaniers.

Eva et moi sommes, certes, dans la région depuis peu, mais il nous paraît déjà essentiel de parcourir ces trésors patrimoniaux accompagnés de horsains afin d'en mesurer l'impact originel. Nous ne sommes pas blasés, loin s'en faut, et chacune de nos sorties reste un pur émerveillement, mais l'effet de surprise, dont nous n'avons plus la jouissance, nous ôte le supplément de volupté que nous pouvons lire sur le visage étonné de nos hôtes.

Le défilé sans fin de ces falaises rocheuses envoûte parce qu'il rompt l'imaginaire et qu'il impose inéluctablement son empreinte. Des verts pâturages aux criques de sable jaune, des bruyères violacées aux strates des roches enluminées, tout porte le promeneur à rejoindre les trois cailloux qui, de loin, semblent prolonger la réalité, et font prendre un *Nez de Voidries* pour un *Nez de Jobourg* ! Lorsque la baie d'Ecalgrain paraît, minéral et végétal se confondent en une variété de coloris soumis au magistère du bleu céleste et maritime, dont parfois le spinnaker d'un marin ou d'un homme-oiseau s'inspire pour intégrer son mystère. Chaque bouchée de l'insipide sandwich

préparé à la hâte revêt le caractère sacré d'une communion maléfique avec la nature.

Est-ce l'arrivée sur le Nez l'instant le plus magique ? Est-ce la découverte de ce gros iceberg caillouteux, ou est-ce le vertige transmis par l'impressionnant bouillonnement du Raz Blanchard, véritable trou noir de la mer ? C'est en faisant le chemin inverse, où tout semble nouveau et où le charme opère encore, que le promeneur, ému, abandonne ses insidieux repères.

Nous avons bien choisi notre journée car le soleil ne connaît pas de faiblesse, en cette fin d'après-midi. Si tôt regagné La Roche, je n'ai pas voulu que nous quittions ce paradis naturel sans emprunter le féérique parcours qui mène à Herquemoulin par la descente des *Treize vents*, et avant d'achever la béatitude de ceux pour qui la Normandie n'est qu'une terre à vaches, en les plongeant dans cet irréel champ lunaire qui s'offre à leurs yeux ébahis au sortir du *camp Maneyrol*, à Vauville. Effet garanti ! Spectacle unique en 4 D, la dimension poétique n'étant pas la moins perceptible !

- Alors, les Marseillais, peuchère, on a eu sa petite érection, cet après-midi ?, dis-je en appuyant grassement sur les syllabes.

- Je reconnais que c'est assez bluffant, souligne Pat'. Vous avez un beau pays.

Marco, qui feuillette le dépliant de l'office de tourisme, le brandit et conclut le séjour à sa manière :

- Pas mal... Dommage qu'on n'ait pas eu le temps de se faire les grottes du Nez !



Il fait gris et triste le lendemain matin ; la couleur des sentiments adaptée à l'ordre du jour.

C'est le va et vient incessant de Pat' et Marco entre l'étage et la cour qui amorce l'impalpable malaise entourant l'instant le plus redouté : le départ. Ça ne dure jamais bien longtemps et les habitudes reprennent vite le dessus, mais je déteste cet interstice nauséabond, durant lequel le vide succède à la rupture.

Lorsque nous nous disons au revoir, les masques tombent, et pour la première fois l'humour fanfaron fait place à l'émotion. L'inimitable ronronnement des 115 chevaux de la DS 23 Pallas, bleu delta, égrène parcimonieusement les secondes d'un curieux instant,

avant de franchir pompeusement, et sans espoir de retour, les limites de notre champ de vision. Eva m'embrasse tendrement et me dit qu'il fera beau cet après-midi. *Partir, c'est mourir un peu*, a dit le poète. *D'accord*, a dit Brassens, *mais de mort lente...*

Quel philosophe, quel poète permet le mieux de cerner la « vérité » dans cet écheveau de sentiments ?

- L'existence précède l'essence, et non le contraire, avais-je affirmé à Marco, un peu trop résigné, à mon goût. Eva m'avait même donné un coup de main, ce soir où mon pote avait un peu dévissé après un digestif trop généreux.

- Et je ne vois pas lequel relire aujourd'hui pour mieux accepter mon sort, avait-il ajouté.

- Pour faire court, je dirais que la base se décline naturellement chez Aristote et Platon, que Descartes a eu l'immense mérite de remettre en cause tout le savoir à une époque où ce n'était pourtant pas la tendance, que Spinoza a ouvert une porte intéressante en prêchant le panthéisme, et que les existentialistes ont eu le mérite de remettre en question les déterministes. Quant à Socrate, il a eu l'attitude du véritable philosophe. Un peu comme le fait aujourd'hui Michel Onfray, dans une forme

moderne, et dans laquelle il dépoussière la philosophie en lui ôtant ses dogmes. A toi de choisir, camarade...

- Tu n'oublieras pas Kant, par hasard, avait suggéré Pat' ?

- Tout à fait. Incontournable et prophylactique, comme les autres, avais-je ajouté en rigolant.

J'enfile mon K-way, et m'enfonce lentement dans les chemins creux qui cernent la maison. Le ciel hésite encore à me faire profiter de sa luminosité, mais les nuages, un à un, se disloquent et construisent un patchwork dont l'azur apparaît. Je marche seul, et revoit ces jours passés que ma mémoire s'acharne à vouloir habiter.

Pat' et Marco n'ont pas changé. Toujours le même humour et la même gouaille pour l'exprimer. Pourtant, je sais combien leur vie a perdu le côté insouciant de nos complicités passées. Seul, Marco a parfois laissé transparaître son désenchantement au travers de quelques traits d'humour dont le premier degré n'était pas nécessairement la grille de lecture appropriée. Il ne parvient pas à se remettre de sa séparation avec Véronique, dont l'absence semble curieusement transcender la pesante présence de jadis... Quant à Pat', il continue, malgré son âge, à

patauger dans d'éphémères accouplements sans lendemains. Il en souffre, mais ne peut toujours pas se résigner à passer le cap. C'est son côté paradoxal. Il a tout pour vivre à deux, et se retrouve toujours tout seul. Pourtant, je ne me rappelle pas avoir connu une seule femme désireuse de le quitter, son charme et sa gentillesse consolidant rapidement ses rencontres. Alors, avec le temps, comment analyser sa « performance », car je subodore que la solitude à soixante-dix ans n'est plus tout à fait la même qu'à la quarantaine... J'admire beaucoup cette force de caractère, honnête avec les autres et avec soi-même, capable de renoncer à toute perte de liberté engluée dans les concessions nécessaires à la construction d'un couple. Quel courage de dire j'arrête avant de connaître la déception. Mais je me dis aussi quelle lâcheté de ne pas affronter les réalités ! L'amour, c'est comme le reste, ça ne se construit pas en un jour. De nous trois, je suis le seul actuellement à connaître le bonheur en couple. Je ne sais si ça durera, mais j'y crois ! Et c'est peut-être ça qui fait la différence. Notre passé est le même, alors n'y-a-t-il pas un temps pour chaque chose, comme toute vérité ne peut se borner à son simple énoncé ?

Notre vision de la société n'a pas changé, non plus. Pat' et moi continuons de nous en prendre à l'affreux modèle néolibéral qui nous est proposé, et Marco s'acharne à défendre l'indéfendable. Nous avons eu beau lui expliquer qu'il n'existe aucun avenir pour un modèle économique basé sur le profit à court terme, il croit encore que nous vivons la fatalité d'une crise.

- Mais on te balade, mon pauvre Marco, m'étais-je un peu emporté. Tout est faussé. Les piliers de notre monde libéral sont : la consommation - pilotée par l'omniprésence de la publicité -, les médias - qui nous matraquent de désinformations et qui ne sont plus indépendants -, et le divertissement ; les gens sont devenus accros au jeu, les humoristes sont les nouveaux prophètes, et on ne nous parle plus que de foot à longueur de journée. Tout est spectacle de nos jours ; même la politique n'y a pas échappé.

- D'accord, ce n'est pas totalement faux, avait-il admis, mais c'est pas ça qui fait vivre le monde.

- Ah, non, c'est sûr. Ça, c'est pour nous endormir. A côté, il y a le marketing, car le but, c'est bien de vendre ! Et par tous les moyens. T'as peut-être remarqué que tu ne peux plus rien faire sans te faire agresser par des méthodes de vente

belliqueuses, basée sur la pulsion, et dont la dernière trouvaille est le neuro-marketing !

- Neuro, ou *euro*-marketing ?, avait-il plaisanté.

- T'as raison de noter l'ambiguïté des racines.

Ce honteux procédé exploite les couches primaires du cerveau pour court-circuiter ce qui se passe dans le néo-cortex ! Autrement dit, tu n'es plus maître de tes choix, c'est l'exploitation des réactions primaires et des comportements automatiques !

- Et ça ne se limite pas à la consommation, malheureusement, avait précisé Pat'. La bêtise systémique court-circuite tous les processus de l'éducation. Les parents n'arrivent plus à éduquer leurs enfants parce qu'il y a un système de destruction de l'éducation.

- Le capitalisme est devenu un capitalisme pulsionnel, repris-je, faisant fi de la réflexion, de l'éducation, de l'investissement.

- Qu'est-ce qu'on fait ? On ouvre le gaz ?, avait-il alors ironisé.

- Ne plaisante pas, lui avais-je répondu sérieusement. Les gens s'endettent sans en prendre conscience, la télé-réalité fait un tabac, les gamins de douze ans violent, et les ados tuent ! Moi, ça ne me fait pas marrer !

- Vous n'êtes que d'angoissants déclinologues, avait-il tranché, dépité.

C'est ça, Marco ! Un optimiste béat, qui refuse d'admettre que le monde puisse être manipulé. Pour lui *Goldman sachs* est une banque comme une autre. Elle n'est pas cette pieuvre tentaculaire qui a délibérément placé ses pions dans tous les rouages planétaires incontournables, y compris en Europe. Pour lui, M. Draghi (président de la Banque centrale européenne), M. Monti (président du conseil des ministres italien), Mr Van Miert (ex commissaire européen), Mr Borges (ex chef du département européen du FMI), M. Papademos (ex premier ministre grec), et bien d'autres encore, tous maîtres du monde, ne sont pas des *banksters*, mais des dirigeants respectables.

Même quand on lui explique que, en 2008, M. Polson, ex président de *Goldman sachs* et ministre des finances des États-Unis (cherchez l'erreur...), a laissé s'écrouler Lehmann brothers, mais pas la compagnie d'assurance qui lui devait beaucoup, beaucoup, d'argent...



Je n'ai pas le temps d'avoir des états d'âme.

Le lendemain, un courrier nous explique qu'à la suite de notre demande d'adoption, une investigation sociale et psychologique va être menée. Le courrier nous convoque pour la semaine suivante, et nous subodorons que nous allons devoir faire preuve de maturité et de force de persuasion pour obtenir gain de cause.

Notre vrai combat reprend, et vient à point nommé dissiper les redondantes incursions qui perturbent à nouveau la fragile laïcité de notre société. En effet, une vidéo nauséabonde anti-islamique traînant sur le net provoque la colère des fous de Dieu. Charlie-Hebdo en fait ses choux gras,

et le monde s'enflamme naïvement. L'histoire se répète dans d'inqualifiables errements. Présent depuis trois mois, parmi des milliers d'autres sur *You tube*, le débile document n'avait fait l'objet d'aucun commentaire jusqu'à ce qu'une chaîne extrémiste égyptienne ne lui fît son habile promotion à l'approche d'un cynique anniversaire (11 septembre 2001)! Deux cent cinquante personnes (!!!) ont alors manifesté bruyamment !... Apparemment suffisant pour que les stupides médias d'un univers aux cupides préceptes n'en fassent sans vergogne un évènement planétaire !

Je pousse le ridicule jusqu'à mettre ma cravate pourpre afin d'honorer ce rendez-vous crucial pour lequel Eva s'est rendu malade. Point d'orgue d'une semaine tendue qu'il devenait indispensable de ponctuer rapidement. Mais, elle se détend au fur et à mesure de l'entretien, où tout est visiblement entrepris pour la mettre en confiance. Nos motivations, savamment élaborées, ne rencontrent pas de résistances, et l'enquête morale ne semble pas soulever la moindre réticence. Contre toute attente, ce n'est pas où je l'attendais que surgit la difficulté : Eva, seule, va pouvoir adopter ! C'est tellement évident que je m'étonne encore aujourd'hui de n'y avoir pas songé. Quand je dis Eva, je veux dire un seul

de nous deux, puisque nous ne sommes pas mariés. Alors quid du bouillant débat actuel sur le mariage des homosexuels ? L'argument massue de ses nombreux détracteurs est qu'il va inéluctablement déboucher sur l'adoption des enfants. Et alors ?, puisqu'un célibataire peut adopter ! Donc un couple d'homosexuels peut déjà légalement se retrouver parents. L'autre argument souvent utilisé est de dire qu'un enfant a besoin d'un père et d'une mère. Certes, mais combien d'enfants aujourd'hui bénéficient de ces conditions, devenues privilégiées à l'époque du divorce généralisé ? En revanche, qui s'étonne de cette curieuse revendication, qui est le contraire de celle adoptée par les hétérosexuels ? Qui parle des risques d'eugénisme, par successions de PMA et de GPA à venir ? Qui peut expliquer l'ampleur d'un tel mouvement, que le monde syndical et politique ne parvient pas à mobiliser au cœur d'un climat économique et social largement dégradé ? Qui se demande comment et pourquoi une affligeante clubbeuse, parasite de la société, se retrouve à la tête d'une horde aussi hétérogène ? Enfin, pourquoi personne n'a l'idée de proposer un statut d'union civile, permettant aux homosexuels d'obtenir les mêmes droits que ceux prévus par les liens du mariage, sans

engager pour autant un changement de civilisation ? Comme souvent, on confond tout : sexe et genre, droite et gauche, religion et conformisme. Il est plus confortable d'éviter d'avoir un vrai débat sur un vrai problème de société, et de traiter les gens d'homophobes ou de dégénérés...

Nous concernant, le mariage a toujours été hors de question. Non seulement, je ne me vois pas épouser ma demi-sœur, mais j'estime qu'une parole est plus engageante qu'un écrit. Un contrat ouvre toujours la porte à une échappatoire quelconque, c'est même tout l'intérêt de sa rédaction ; il est libellé pour prévoir des dédommagements en cas de non respect des engagements mutuels. La parole n'ouvre pas ce genre de perspectives, dont on peut facilement s'accommoder. Au début de notre liaison, j'avais dit à Eva : « Nous ne nous marierons que pour divorcer ! ». Autrement dit, nous ne nous marierons que pour nous protéger, si d'aventure nous devons un jour nous quitter.

Je sais, je sais, le pragmatisme fait parfois voler en éclat les théories les plus vertueuses...

L'automne culmine.

Les arbres ont changé de parure, et la palette des couleurs s'est tout à coup élargie. Le spectacle est unique dans notre étincelant bocage ! Les vaches, majestueuses, profitent des dernières herbes vertes avant de rejoindre l'étable dans un mois, et les derniers paysans, qui ont su surmonter l'extermination programmée de leur vocation, mettent à profit deux jours sans flotte pour ensiler leur maïs à maturité. C'est la période idéale pour marcher. L'air frais galvanise les neurones et titille les stimuli du plaisir. Les feuilles mortes, qui commencent à s'entasser, font craquer chacun de mes pas, que je m'efforce de retenir. Et lorsque qu'un doux rayon parvient à

s'extirper du ciel menaçant, la peinture du terroir ajuste ses nuances à ses éclats mordorés.

La campagne me rassure parce qu'elle ne change pas, et le monde me fait peur pour les mêmes raisons. La prochaine crise financière est en germes, et personne n'en parle. Après les *subprime*, voici le *trading haute fréquence* ! Il s'agit de robots-traders qui donnent des ordres au marché à l'échelle de la micro seconde ! Bourrés d'algorithmes (formules mathématiques constituant la programmation informatique), et hyper rapides, ils sont inarrêtables et peuvent en quelques secondes détruire un marché et les entreprises qui le composent. Le 6 mai 2010, à New-York, a déjà eu lieu ce type d'incident, resté discret, appelé *flash crash*, qui a anéanti la bourse un court moment, mais suffisamment longtemps pour faire paniquer les investisseurs et les entreprises concernées. Il a alors fallu interrompre les cours pendant quelques secondes pour réorienter la cotation. Mais le mal était fait ! Deux tiers des ordres aux Etats-Unis et un tiers en France, sont déjà réalisés sur ce mode. Bien sûr, il existe des possibilités de manipulations sur lesquelles les autorités boursières n'ont aucune emprise ou, pire, ne veulent pas en avoir. Il en est ainsi des rafales

d'ordres pour saturer le marché, ou encore des brouillages, permettant à ceux qui les pratiquent de s'enrichir plus et plus rapidement ! Cerise sur le gâteau : une partie de nos impôts sert à financer *le trading haute fréquence* par le biais des crédits impôts recherche !!! Hollande a dit en campagne électorale : « Mon seul adversaire, c'est la finance ». T'as du boulot, mec !

Les chevreuils, malgré ou à cause des chasseurs, sortent de leur retraite. Chacune de mes sorties me permet, sans grandes précautions, de les épier. L'écureuil, quant à lui, passe de branche en branche et, parfois, semble narguer mon attitude d'observateur aux aguets. Au-dessus, majestueuse, plane la buse, dont les circonvolutions indiquent avec précision le domaine de prédation. Eva, elle, c'est tout ça, à la fois. Elle m'épate. Ayant parfaitement intégré le fait que l'enfant que l'on va élever n'aura pas le même ADN que nous, elle compte presque les jours des trois mois qui nous séparent de l'agrément tant espéré. La chambre est déjà prête, mais à quoi bon se précipiter car le parcours du combattant ne fera que commencer à l'annonce du consentement. La nature du débat a alors sensiblement changé, et, pour reprendre une formule devenue célèbre au printemps

dernier, nous avons décrété que, foin des turpitudes administratives imposées :

L'adoption, c'est maintenant !...

Tom est face à moi, et s'interroge sur la politique à suivre sur le Parc dans les années à venir. Comme d'habitude, et comme tout passionné de son boulot, il s'inquiète des prises de position de certains responsables politiques susceptibles d'avoir une influence déterminante sur les enjeux écologiques locaux. Je trouve quand même qu'il en fait beaucoup.

- J'ai des principes, moi monsieur, s'esclaffe-t-il, courroucé.

- Voyez-vous ça ! Chochotte a ses règles, ironisé-je,

- Absolument, persiste-t-il en souriant. Appuyons nous sur les principes, ils finiront bien par céder, disait si justement Talleyrand.

Bien vu, Tom. Et quelle culture hexagonale pour un roastbeef... Mais il a raison ; au-delà des luttes politiques, le grand perdant est l'écologie, dont il n'est plus du tout fait mention aujourd'hui, alors qu'elle est plus que jamais l'enjeu majeur de notre société tout autant que la clef de son coup d'arrêt.

La dessus, surgit Christèle, dont la beauté sensuelle désactive nos fantasmes primaires dès qu'elle ouvre la bouche... Elle est blonde et fait partie de cette catégorie de femmes qui s'imaginent qu'elles n'ont que des mèches... Devant son miroir, la brune dit « je pense que je suis jolie » et se fait avaler pour avoir menti, la rousse dit « je pense que je suis intelligente » et se fait aussi avaler pour avoir trompé la vérité, mais quand la blonde s'exprime, la moitié de sa phrase suffit au miroir pour la sanctionner !... Qu'on ne s'y trompe pas, que les féministes (pas les hystériques d'Alonso, mais les adeptes de George Sand et de Simone de Beauvoir) ne me tombent pas dessus : pour les mecs, c'est même pas une question de couleur de cheveux...

Christèle ouvre donc le bec, et nous impose sa première connerie de la journée. Je reconnais qu'elle n'a pas de pot, la pauvre, pour une fois qu'elle croyait nous faire plaisir...

- Il n'est peut-être pas si mal, ce Hollande. Tout compte fait, Il accepte la règle d'or, il augmente la TVA et il ne dit pas non définitivement au gaz de schiste.

- T'as raison, lui dis-je, la droite en perdition vient de se trouver un nouveau leader...

Elle rigole, pensant que c'est une blague.

- Sa conférence de presse va dans le bon sens !

J'ai vraiment pris une grosse claque en entendant ça. Une réac comme Christèle...

Quelle société veut-on ? Du pognon, il y en a partout. Rien qu'en Europe, pourtant douloureusement montrée du doigt, la situation est globalement excédentaire. Et que nous dit-on ? Que les salaires doivent baisser, que les impôts doivent augmenter, qu'il nous faut travailler plus longtemps, que les retraites vont diminuer, que le chômage va progresser et qu'il nous faut rembourser une dette phénoménale pour laquelle nous ne sommes en rien concernés ! Ça fait maintenant quarante ans que l'on nous parle de crise (depuis le premier choc pétrolier, en 1973) et pas une seule fois un de nos dirigeants n'a eu la curiosité d'approfondir le sens du mot crise pour mieux en cerner la portée. « Situation pleine d'incertitude, de gêne ou de dangers, qu'offre le

passage prochain et prévu d'un état à un autre », nous précise Larousse. La notion d'éphémère ne faisant ici aucun doute, la conclusion s'impose d'elle-même : nous avons atteint les limites d'un système qui ne repartira jamais ! Il ne le peut pas. Les paradigmes ont changé, les besoins ont été satisfaits, et le modèle a fatalement été perverti. Et l'homme dans tout ça ? Il a graduellement disparu d'un environnement qu'il ne maîtrise plus. Informatique, robotique, biotechnologie, nanotechnologie, sont les sciences de demain qu'il ne faudra pas laisser dans n'importe quelles mains. Et si on partageait ? Que n'essaie-t-on pas la coopération plutôt que la compétitivité à tout crin ? Et si l'argent n'était plus l'alpha et l'oméga d'un monde dont la richesse ne serait plus matérielle ? Et si la société de la contribution était actuellement en pleine gestation ? Inimaginable aujourd'hui, et pourtant, j'espère, vérité de demain !

Mais Christèle n'en a cure de mes divagations pathologiques, elle appartient à une société qui se shoote à la consommation, dans laquelle le seul ajustement possible reste lié à la cupidité.

- Mais il ya aussi des solutions pour diminuer la dette, limiter les dépenses, ou même augmenter les

recettes, lui dis-je, un peu à bout d'arguments devant tant d'incompréhension.

- Ah, tu manques pas d'air, toi !, me rétorque-t-elle, indignée. C'est bien toi qui m'as bien dit l'autre jour qu'il ne fallait surtout pas toucher aux dépenses ni tenter de faire rentrer de nouveaux impôts !

- Je reconnais bien là ton esprit d'analyse singulier et la tolérance qui le caractérise... Tu fais partie de ces gens qui ont besoin de tiroirs et d'étiquettes pour rassurer ton jugement défaillant. Tu fais partie de ces gens pour qui tout est blanc ou tout est noir. Or c'est JAMAIS comme ça que ça se passe ! C'est, heureusement, bien plus compliqué. Et pour en revenir aux mesures possibles dans ton univers dévoyé, je dis que toutes les dépenses et toutes les recettes sont à examiner, sans a priori dogmatique ; il faut supprimer les mauvaises dépenses, et je ne vois pas pourquoi des recettes « légitimes » seraient laissées de côté...

- Par exemple...

Je souris intérieurement, car, malgré nos incommensurables divergences, elle ne manque jamais d'approfondir mes arguments.

- Je pense, bien sûr, aux niches fiscales, qui sont un manque à gagner phénoménal pour l'Etat et qui

profitent avant tout aux riches, mais je pense aussi aux impôts sur les sociétés du CAC 40, dont la plupart parviennent à se faire exonérer par des moyens légaux inadmissibles.

Elle proteste, évidemment, et me resserre la rengaine de l'utilité des riches, créateurs d'emplois dont le mérite doit être récompensé.

- Quant aux dépenses, poursuivis-je, l'Etat n'a que l'embaras du choix ! Juste un peu de courage en généralisant l'utilisation des médicaments génériques et en abaissant leurs coûts, trois à dix fois plus chers que dans les autres pays européens, permettrait tout simplement de combler le trou de la sécu. Une paille ! Maintenant il peut aussi décider de supprimer purement et simplement certaines des 1.200 agences nationales qui ne servent à rien, sinon à reclasser des politiques au rebut et dont les salaires élevés et le train de vie luxueux rongent irrémédiablement les finances publiques. Il peut aussi dégraisser les collectivités locales et régionales qui se superposent lamentablement dans le but inavoué d'assurer pouvoir et pérennité à une mafia politique indétrônable.

- Arrête, crie-t-elle, horrifiée ! Tu craches sur la démocratie, c'en est trop !

- Démocratie ou oligarchie ?, ajouté-je... Si ce n'est ploutocratie !

Tom a juste le temps d'en rajouter une couche avant qu'elle ne quitte, scandalisée, mon bureau.

- Et tu crois que le pays a réellement besoin de 577 députés et 348 sénateurs pour débattre d'un pouvoir confisqué aux minorités non représentées, et qui n'est jamais que l'expression d'une assemblée godillot, aux ordres d'un monarque non éclairé ? Là aussi, y'a du blé à récupérer !

La porte claque.

- Ça fait du bien !, me confie Tom, soulagé, lorsque le calme est revenu.

Et on se marre comme deux bossus.



Pour les fêtes, il est prévu de longue date d'aller célébrer Noël chez la mère d'Eva.

Maud, depuis notre implantation dans le Cotentin, a retrouvé des relations normales avec sa fille. Brouillées depuis qu'Eva avait quitté le domicile à sa majorité, les deux femmes ont eu l'intelligence d'oublier le passé, et je peux dire que j'ai assisté à la rédemption d'un amour filial qu'il eût été dommage de ne pas raviver.

Eva, pour devenir mère, avait sans doute besoin de retrouver la sienne. Heureusement, tout s'est bien passé, et je n'ose imaginer l'impact qu'aurait pu avoir l'échec de ces retrouvailles sur son comportement psychique actuel. Néanmoins, elle reste fragile,

malgré la force de caractère qu'elle s'efforce d'afficher. Fâchée avec sa mère, elle n'a pas connu le père auquel elle doit son nom, et n'a partagé que très spasmodiquement la vie de celui dont elle apprendra beaucoup plus tard qu'il fut son géniteur.

C'est donc le samedi 22 décembre que nous prenons la route pour Lille.

C'est long, et nous n'arrivons qu'en fin d'après-midi. Maud est rayonnante, Eva bouleversée. J'ai presque l'impression de déranger, et quand Eva me dit, en soirée, qu'elle est trop fatiguée pour aller boire un verre en ville, je suis presque soulagé de soustraire ma présence à leur intimité.

J'apprécie beaucoup la ville de Lille, que je compare souvent à Paris sans le stress. Surtout ce vieux quartier du nord de la ville, que Maud a eu la chance d'habiter avant qu'il ne prît une énorme valeur. Faubourg d'immigrés et de familles pauvres, trainant une mauvaise réputation jusque dans les années 1980, il a échappé à un projet de voie rapide en son centre et est devenu un quartier commercialement très dynamique, et surtout très bien restauré. J'aime y flâner la journée et y fréquenter ses bars quand la nuit s'épaissit. Surtout le samedi.

Ce n'est pas en venant deux fois que j'ai pu prendre des habitudes, néanmoins je me retrouve sans le vouloir dans le même établissement. Il est 22 heures, et c'est encore un peu tôt ; pourtant l'affluence est déjà importante et je me félicite de constater qu'un tabouret de bar est inoccupé. *Last, but not least*, comme dirait Tom ! Mon voisin de gauche est une voisine, dont le sourire à lui seul justifie mon voyage ! Je dois rougir un peu et réponds avec toute l'amabilité et la joie que me procurent un tel moment de grâce. Je pose mes fesses et scrute alentour la faune du samedi soir. Sur ma droite l'alcool a déjà fait son travail et aucun des trois jeunes ne s'est rendu compte de ma présence. Je commande un bourbon et j'attends. Pas longtemps. Ma voisine se tourne d'un quart vers moi et se met à me parler très naturellement. Comme si j'attendais une réponse à une question que je n'ai jamais posée. Et tout cela m'apparaît soudain si banal qu'aucun obstacle ne vient inhiber ma convivialité !

Elle s'appelle Muriel, c'est tout ce que je sais. Elle n'est plus toute jeune et c'est ce qui fait son charme. Sa silhouette est quasi parfaite, et sa position étirée sur le haut tabouret met en valeur sa taille de guêpe et ses longues jambes gainées de

nylon. L'éclairage tamisé leurre sans doute un peu mes sens, mais j'admets parfaitement qu'elle puisse énerver les épouses légitimes de ceux qui l'ont approchée.

Il est minuit et demie lorsque je m'aperçois qu'il me faut rentrer. Mais j'ai envie de prolonger ces moments de charme indicible. Muriel, peu à peu, pénètre les fantasmes de ma libido, et force les barrières de mon intimité. Je résiste avec difficulté aux visions voluptueuses qu'elle me laisse deviner. J'invoque Eva pour y parvenir. Mais rien à faire, je suis piégé. Elle me fait penser à Caroline Cellier, cette égérie de la sensualité, la princesse des grosses cylindrées... Eva, aide-moi, j'y arrive pas. Muriel, c'est le diable en personne, l'irrésistible icône d'une perte annoncée.

La veillée de Noël se déroule tranquillement chez Maud, dans la chaleur d'une stricte intimité. Nous ne sommes que trois, et je découvre réellement la personnalité de celle qui écrivit une partie non négligeable de l'histoire de ma famille. A travers son discours, j'essaie d'interpréter les non-dits et tente d'imaginer ce qui, trente sept ans plus tôt, a bien pu décider mon père à transgresser la conformité. Même

si les interdits ont toujours été pour lui source de méfiance et de lutte acharnée. Entre deux bouchées de faisan à la brabançonne, je scrute les mystères d'une famille à laquelle le destin continue d'adresser un douloureux pied-de-nez...

L'authentique réunion de famille, en fait, est prévue pour le lendemain. Nous sommes tous invités chez Eric, le frère de Maud.

Il fait frisquet, mais le soleil commence à se frayer un passage lorsque nous traversons la ville, désertée, en ce jour d'apothéose judéo-chrétienne. Il nous faut vingt minutes à pied pour atteindre le domicile d'Eric, et je ne boude pas mon plaisir à déambuler dans cet écheveau historique avant d'affronter la galerie de portraits que m'impose cette exceptionnelle réunion de famille.

Lorsque la porte s'entrouvre, de vifs éclats de voix m'indiquent que la fratrie d'Eva est nombreuse et joyeuse. Eric et sa femme m'accueillent avec chaleur. J'essaye de mémoriser chaque visage qui m'est présenté, et Eva, trop accaparée, ne m'est pas d'une grande utilité. Je m'y perds entre les tantes, les oncles, les neveux, les nièces, les cousins, les cousines et leurs conjoints.

Ayant choisi de boire un pastis *Bardouin*, sans doute en souvenir du soleil du Luberon, je ne peux l'accuser de n'être pas de qualité. Je sais - et c'est pour cela que j'en raffole - qu'il est particulièrement parfumé de ces merveilleuses épices provençales. Non, ce n'est pas cela qui me fait soudain avaler de travers.

La famille n'était pas au complet, et c'est lorsque je porte mon verre à ma bouche que je me fige en croyant reconnaître celle qui vient de faire son entrée ! Sa silhouette élancée et son visage d'ange fatal ne me laissent pas beaucoup de doute sur l'incongruité de la situation que je vais devoir affronter...

- Je te présente ma tante, Muriel, me dit Eva, visiblement complice de sa parente.

J'ai failli dire un « bonjour madame », qui m'aurait aussitôt discrédité. J'ai alors un peu rougi et me suis empressé de jouer la carte de la convivialité.

- Je peux vous embrasser ?, lui dis-je, pudiquement.

- On peut même se tutoyer maintenant qu'on se connaît, réplique-t-elle, sur un ton d'une ambiguïté telle que j'eus peur un instant que nous fussions démasqués.

Un peu K.O. debout, je fais mine de participer à la conversation, et tente d'analyser au fond de moi-même cet invraisemblable coup de théâtre, digne d'un Labiche au sommet de son art. Mais qu'est-ce que c'est que cette famille où tout le monde couche avec tout le monde ? Mon père fait un enfant à la mère d'Eva qui couche avec son demi-frère tandis que celui-ci se tape sa tante ! On croit rêver !

C'est cet instant précis que choisit Eva pour m'agripper le bras :

- Viens, Gaby, je vais te présenter ma grand-mère.

- Ah, NON ! Pas ta grand-mère...



Eva et moi avons pris notre semaine entre Noël et le jour de l'an. Le lendemain, nous quittons tranquillement le nord pour regagner notre Cotentin adoptif, en longeant la côte d'Opale, dont le ciel de traine nous permet, suivant ses caprices, d'apprécier l'indéniable beauté. Eva, radieuse, me remercie d'avoir accepté de pénétrer sa famille (si elle savait tout, sans doute n'aurait-elle pas utilisé cette tournure de phrase qui me fait tressaillir...), et fait montre de patience envers des complicités qui ne pouvaient me toucher. C'est ainsi que la veille, elle ne s'était pas formalisée de ma rustre répartie lorsqu'elle avait voulu me présenter son adorable grand-mère. Honteux et confus, je m'étais excusé et aurait regretté de ne

pas connaître l'ultime rempart d'une famille aux chaleureuses vertus.

- Y'a des bons dans ta famille...

- Ils sont *tous* bons ; mais je dois reconnaître que certains font très fort

- Geoffroy, par exemple, dis-je en riant.

C'est le belge de la famille. Il est chauffeur de corbillard, et annonce à qui veut l'entendre qu'il est pilote décès ! Il nous a raconté des histoires qu'il prétend vraies, mais dont on a du mal à penser, vu son métier, qu'elles aient existé. Pince sans rire, il dit avoir passé deux années en Suisse, espérant perdre son accent belge qui l'avait rendu susceptible depuis le jour où, demandant une livre de pain dans une boulangerie, la boulangère l'avait identifié rien qu'à sa prononciation. En revenant, deux ans plus tard, il s'était, dit-il, précipité dans un magasin pour y acheter une baguette, afin d'inaugurer son nouvel accent qu'il espérait suisse. « Vous êtes belge ? » lui avait aussitôt demandé la commerçante. Affligé, il lui avait alors demandé comment elle avait pu deviner. « Vous êtes dans une boucherie, monsieur », lui avait-elle répondu.

- C'est vrai qu'il a vécu deux ans en Suisse..., me précise Èva.

- Et quand il nous raconte qu'en Belgique il a assisté à un accident de voiture qui a fait quatre morts : deux dans l'accident et deux dans la reconstitution ? Histoire qui dure plus de dix minutes et qui est émaillée de détails personnels troublants.

- Je n'en sais pas plus que toi, tu sais.

- En tout cas quel fabuleux conteur.

Entre deux giboulées, apparaît la luminosité éphémère d'un ciel bas, qui donne à la baie de somme tout son éclatant relief.

- Isabelle, c'est bien la fille de ton oncle Arthur ?

- Ah, non, tu confonds. C'est ma petite cousine ; son père est le grand basané qui nous a tant fait rire avec ses histoires de Fès, comme il disait...

- Incroyable, la culture de cette gamine.

- Mais t'as vu comment elle écrit ? Une faute à chaque ligne !

- C'est bien là tout le paradoxe actuel. Notre génération a inauguré l'oxymore culturel. De plus en plus de jeunes font des hautes études, tandis que de plus en plus ne savent pas écrire, ni même parfois lire. Sans compter que ce sont parfois les mêmes...

- Tu me diras, c'est dans l'air du temps. Comme les riches s'enrichissent et les pauvres s'appauvrissent !

- Exactement. Notre société, malade, cultive le paradoxe. Tout va de plus en plus vite, tandis qu'une inimaginable lenteur entoure les actes de notre vie quotidienne. Jamais nous n'avons aussi bien et aussi mal mangé. Le régionalisme se développe alors que nous sommes en pleine mondialisation. Notre société, égoïste à l'excès, développe un étonnant altruisme au travers de ses innombrables ONG. Sa frilosité, entretenue par son abusif principe de précaution tendant vers le risque zéro, développe en parallèle des sports et des actes de l'extrême. Quant au progrès technique, il connaît un essor ahurissant tandis que l'incompétence est flagrante...

Et Eva d'ajouter, alors qu'un scooter nous dépasse dans un brouhaha infernal :

- Et les voitures sont de plus en plus silencieuses, alors que les deux roues n'ont jamais fait autant de bruit !

La nouvelle année s'affirme rapidement comme le marqueur familial attendu. Eva sait que le mois de février lui délivrera les clefs de son avenir parental, et que la saint Valentin sera l'apothéose ou l'épreuve de notre tendre idylle. C'est en effet dans quelques jours maintenant qu'il nous sera reconnu, ou pas, d'envisager une suite logique au partage du bonheur conjugal. Et un bonheur qui n'a guère envisagé de rester binaire puise-t-il sans heurts les ressources nécessaires à une éventuelle désillusion ?

A tort ou à raison, notre couple avait transcendé cet état. Au cœur de l'automne, et après mûres réflexions, suite à l'investigation sociale et psychologique qui nous avait plutôt confortés dans nos

attentes, nous avons décidé de ne pas attendre la réponse pour aller plus avant. La commission ad hoc avait été claire : en cas d'avis positif, un délai d'au moins douze mois sera nécessaire pour que l'adoption soit effective...

Nous sommes aujourd'hui tout près d'un événement exceptionnel, et personne ne peut deviner, dans la liste des passagers qui vont embarquer le 17 mars prochain sur un géant des mers à destination de Rio de Janeiro, que deux Cotentinois émus s'apprêtent à traverser l'Atlantique, non pour gravir le *Corcovado* ou fouler le sable de *Copacabana*, mais simplement pour devenir parents.

Puis, le 12 février vient comme une délivrance ! L'agrément tant espéré débloque les angoisses d'un scénario qui avait pris le risque de ne pas respecter les procédures légales. La vie d'Eva change soudain d'horizon, et sa maturité s'inspire alors essentiellement de sa fibre maternelle.

Au diable les circonvolutions d'un monde en proie aux habituels démons. J'oublie cette Europe qui s'autodétruit chaque jour un peu plus, oubliant qu'elle est le continent le plus riche au monde et le mieux loti dans l'infâme guerre économique qu'elle se livre connement. J'oublie que la situation actuelle rappelle

de plus en plus étrangement les conditions qui ont précédé le drame qu'ont connus nos grands parents, j'oublie les *banksters* qui trafiquent le *libor* et couvre le blanchiment d'argent, et je ne veux pas penser que le transhumanisme puisse être demain la nouvelle idéologie d'une UMP lobotomisée.

Demain commence pour Eva et pour moi la deuxième partie de notre vie commune ; celle qui ouvre l'avenir sur un monde à construire et engage la responsabilité de ceux qui contribuent à le renouveler.

Plus rien ne peut, d'ici le 17 mars, venir perturber notre sérénité, qui confine à l'ataraxie !



- J'y crois pas !, me dit Eva, en quittant la passerelle qui nous relie au quai.

En l'espace de quelques minutes, la baie de Rio a pratiquement disparu. Les ténèbres qui s'emparent de l'indomptable archipel diffusent une sensation de douce éternité. La longue file des passagers s'égraine lentement pour atteindre l'intérieur de la gare maritime, où, aux sons dansants d'une fanfare colorée, le mythe du carnaval ressurgit. Eva me presse la main énergiquement et contient avec peine son émotion. Rio de Janeiro, inscrit un peu partout autour de nous, donne un sens manifeste et rassurant à ce singulier parcours onirique.

Le taxi qui nous conduit à l'hôtel emprunte des avenues bordées de cocotiers longeant la mer qui, dans la noirceur du soir, nous font imaginer une tout autre réalité. La nuit tiède retient les parfums de l'océan si présents, et concourt à relativiser la sourde angoisse que l'on sent pointer depuis notre inoubliable arrivée. Saurons-nous profiter de ces quatre jours qui vont précéder notre historique rendez-vous ? Tout ici semble nous y inviter...

Ce que j'ai déjà compris en arrivant, c'est que l'on peut venir quinze fois à Rio en avion, on ne verra jamais ce que le bateau met en scène en pénétrant dans la baie. Seule, la vue, depuis le Corcovado, restitue, sous un autre angle, la magie de ce site à nul autre pareil. Ce qui ne nous a pas demandé beaucoup de temps est l'incroyable contact qui se noue naturellement avec la population, dotée d'un ardent désir de familiarité avec autrui. Cette population jeune (la moitié des 194 millions a moins de vingt-cinq ans !), aime la fête et possède une joie de vivre, qui sont les traits saillants de son identité. Ce qui frappe avant tout, dès que l'on se mêle à cette foule bigarrée, c'est ce constant brassage de population, développant une culture à la diversité sans égale. Cette mosaïque aux mille visages, dont le symbole est

partout présent dans la ville, sous la forme d'un étonnant panneau représentant une main blanche et une main noire entrelacées. Quel choc !, venant d'un pays où les murs sont parfois couverts de caricatures raciales ! Chez ce peuple aimable, ouvert et tolérant, le métissage est une tradition nationale, initiée par les colons portugais dès leur arrivée, il y a cinq siècles, et désormais si bien ancrée dans les mœurs qu'on a pu parler de « démocratie raciale ». Si l'on s'en tient aux chiffres, les Blancs représentent 54% de la population, pour 38% aux Métis et 6% aux Noirs. En fait, la réalité est beaucoup plus complexe, car les Brésiliens distinguent des douzaines de type de Métis, tels les *Mulatos* (Métis de Blanc et de Noir), les *Caboclos* (Métis de Blanc et d'Indien), et les *Cafusos* (Métis d'Indien et de Noir). Le terme de « race » est banni au profit de celui de « couleur » !... Tout un symbole, en même temps que la reconnaissance officielle d'une exceptionnelle réalité ! Alors, pour se décrire, ils utilisent des centaines de nuances, allant du blanc au noir ébène, allant du respect à l'amour fou.

Huitième puissance économique mondiale, le Brésil est le pays le plus vaste d'Amérique latine, dix-sept fois plus grand que la France ! Il est doté

d'immenses atouts en matière d'énergie et de ressources naturelles, mais il affiche, en revanche, de bien maigres résultats sur le plan des indicateurs sociaux. Son indice de développement humain ne le classe qu'au soixante-cinquième rang mondial, malgré la politique sociale menée par les derniers gouvernements et ayant permis à toute une frange de la population d'accéder à la classe moyenne. Toutefois, les inégalités sociales et les problèmes de sécurité subsistent. La pauvreté, incarnée par les *favelas*, contraste avec le luxe opulent des quartiers huppés, car le Brésil reste un pays où les richesses sont très inégalement réparties.

Nous avons occupé nos quatre jours au-delà de nos espérances. Effectivement, l'évènement a bien transcendé la découverte du lieu. L'art brésilien nous a pris à la gorge. Sans doute parce qu'il puise son inspiration dans une combinaison d'éléments amérindiens, européens et africains. Le mélange de ces différentes influences a servi depuis trois siècles de catalyseur à une expression artistique foisonnante et chamarrée, dont les exemples les plus marquants sont fournis par l'art baroque du XVIII<sup>e</sup> siècle, né avec la fièvre de l'or.

Deux termes, résonnent encore en moi comme le symbole de cette insaisissable culture. Insaisissable, non pas dans le sens d'incompréhension, mais dans le sens d'inviolabilité ; noblesse d'une culture dont on ne peut s'accaparer les ressorts. *Fado* et *saudade* sont ces mots qui font du mal et du bien à la fois, qui emplissent un vécu et habitent un vide. Genre musical pour l'un, et sentiment pour l'autre, ils demeurent indéfinissables.

Ce n'est que bien plus tard que je parviendrai enfin à traduire mon émotion lorsque, sous la plume de Fernando Pessoa, je lirai, bouleversé :

« La saudade est la poésie du fado » !



Lorsque le jour J arrive, le temps semble s'effondrer. La magie du lieu s'efface instantanément et la gravité de l'instant nous saisit diaboliquement. Plus de traces du *Corcovado*, aucune réminiscence des perspectives entourant le *Pain de sucre*, adieu la douceur nonchalante des plages de *Copacabana*. Eva, qui n'a pas fermé l'œil de la nuit, ne cesse de me parler nerveusement, et insiste toutes les trois minutes pour vérifier le parcours qui va de l'hôtel au centre d'accueil. Dans le taxi vert qui déambule sur le boulevard encombré, elle fait l'inventaire de ces dernières semaines ; tout lui semble avoir été si vite, après avoir attendu si longtemps !

- Mon Dieu, comme ça me paraît bizarre, tout à coup, s'exclame-t-elle, encore un peu tendue par le caractère historique de notre démarche. Je n'ose y croire, tout en vibrant de toute mon âme.

Nos mains entrelacées donnent à nos rêves l'assise de leur soudaine crédibilité.

- Nous n'allons pas lui donner de prénom maintenant, ajoute-t-elle. Je veux l'observer quelques jours pour mieux connaître son nom !

A la sortie d'un virage en S, le taxi ralentit brusquement et s'engage dans la cour d'un immense bâtiment. Le chauffeur nous indique que la porte B est celle qui se trouve à l'angle droit de la véranda. Je règle la course et, tandis que la voiture disparaît dans les vapeurs d'un moteur mal réglé, nous demeurons immobiles un instant dans l'air tiède et parfumé d'une matinée totalement insolite.

Rassemblant nos esprits dans un silence de plomb, je prends la main d'Eva pour pénétrer dans le hall d'entrée. Une belle jeune femme brune, aux ascendances indiennes, nous aborde aussitôt, et, prenant connaissance de notre identité, nous fait signe de nous asseoir, sans détacher ses yeux de mon regard interloqué.

- Je suis heureuse de vous rencontrer. Mon nom est Dolorès.

Elle sourit et reporte son attention sur Eva.

- Je pense que vous êtes tendue, mais ne vous inquiétez pas. Tout va bien se passer. Je ne connais pas une future maman qui puisse échapper à ce sentiment.

Eva desserre un peu la tension ; je le vois instantanément sur son visage.

- A présent une petite mise en garde. La mère et l'enfant sont là-haut. Nous allons monter. Il n'est pas nécessaire de parler, la plupart du temps, la passation se fait en silence. Mais si la mère s'adresse à vous, vous êtes, bien sûr, libre de lui répondre.

- Y aura-t-il quelqu'un d'autre ?, demande Eva.

- Non, seulement nous trois, la mère et le bébé. Le mieux est de faire le plus vite possible, mais sans précipitation. Ne tendez pas les bras vers l'enfant. Laissez la mère vous le donner, et une fois qu'il sera dans vos bras, tournez-vous et sortez aussitôt. Nous pensons que c'est plus facile pour la mère ; elle vit un drame et nous devons l'aider de notre mieux.

Eva trouve à peine la force d'articuler un « bien sûr », mal assuré. Je sais que les paroles

rassurantes de Dolorès l'ont aussi profondément angoissée.

Dolorès se saisit alors de son téléphone et s'entretient discrètement avec la mère de l'enfant pour savoir si elle se sent prête à nous recevoir. Apparemment oui.

- Nous pouvons monter, lâche-t-elle, dans un sourire grandiloquent.

Elle a beau nous faire la visite guidée de l'établissement, au fur et à mesure que nous avançons, notre esprit est ailleurs. Je ne quitte pas la main d'Eva, qui respire bruyamment, et marche comme une somnambule. Dolorès s'arrête soudain devant une porte et frappe légèrement sur le panneau supérieur en verre dépoli. Sans attendre de réponse, elle tourne la poignée et entre. La pièce est blanche, meublée d'un lit d'hôpital, d'un lavabo et de diverses étagères avec du matériel médical. La mère est debout, tournée vers le mur opposé, ne laissant voir que sa brune chevelure frisée. Ensemble, nous avançons vers elle. Dolorès lui touche délicatement le coude et lui susurre doucement une courte phrase que je ne comprends pas. Lentement, le regard fixé sur son enfant, elle se retourne ; puis, elle lève la tête, découvrant son visage ravagé par les larmes, et tend son bébé à Eva,

dans un geste ample, d'une beauté et d'une cruauté renversantes. J'ai cru, un instant, qu'Eva avait abandonné son désir fou d'être maman ! Ses bras ballants le long de son corps, ne sachant accueillir l'enfant, m'ont paru durer une éternité. Et puis, ses larmes rejoignirent celles de la jeune maman qui, s'avancant d'un pas, sut imposer le passage de la délicate transmission. Alors Eva a fait ce qu'il ne faut surtout pas faire : elle a étreint celle qui la couronna si noblement, et l'embrassa tendrement.

Nous sommes alors le 6 avril 2013, et notre vie vient de changer. Eva ressemble à toutes les mamans de la terre, et personne ne peut se douter que l'enfant qu'elle porte dans ses bras ne lui ressemble pas. La samba résonne un peu partout. Il fait beau et chaud.

Je suis en nage.

En âge d'être père, sans doute...

## BIBLIOGRAPHIE

- *Manipulation, une histoire française*, série d'émissions «La case du siècle », consacrées à Clearstream.
- Site internet du *Parc naturel régional des marais du Cotentin et du Bessin*.
- *Cherbourg, port des émigrants*, de Gérard Destrais.
- *Une pyramide contre la mer*, un film de Thierry Durand.

Achévé d'imprimer sur les Presses  
de l'Imprimerie Moderne de Bayeux,  
ZI, 7 rue de la Résistance - 14400 Bayeux  
Dépôt légal : ..... - Septembre 2013

ISBN : 978-2-9546213-0-2

*Imprimé en France*